

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a light gray color, framing the central text.

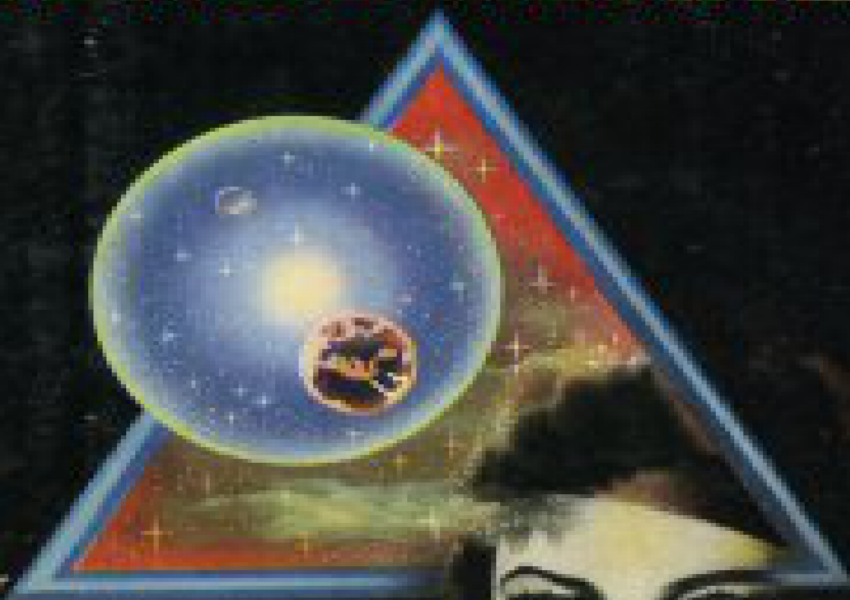
FNA 0225 - Complot Vénus- Terre

Bruss, B.R.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

COMLOT VÉNUUS-TERRE



**B.R.
BRUSS**



★★**ANTICIPATION**★★

Editions
"Fleuve Noir"

B.- R. Bruss

COMLOT VENUS-TERRE

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

CHAPITRE PREMIER

— Lud ! As-tu bientôt fini de faire tant de bruit ?

Noa Bregham achevait de se coiffer devant son miroir tridimensionnel. Elle préférait s'occuper elle-même de sa chevelure plutôt que de laisser ce soin à Floff, son robot-valet de chambre. Floff était un excellent manucure-pédicure, un masseur de premier ordre, mais il n'avait jamais su la coiffer tout à fait exactement comme elle le désirait.

La salle de soins corporels était immense, et ses murs entièrement tapissés de lazuline. Par la verrière en laetex qui formait le plafond, la lumière solaire entrait à flot, tamisée automatiquement pour qu'elle n'ait que l'éclat souhaité par Noa Bregham.

Le long d'un des murs, on voyait les trois cabines – la sienne, celle de son mari et celle de son jeune fils Lud – où il suffisait de rester une minute et d'actionner quelques manettes pour être nettoyé de la tête aux pieds, frictionné, épilé, parfumé.

Le long d'un autre mur s'alignait une série d'appareils voués à l'entretien de la musculature. Au fond de la salle s'étalait une piscine de cent mètres carrés, remplie d'une eau parfumée, et séparée par une cloison transparente d'un vaste aquarium où nageaient des poissons étranges et légèrement phosphorescents. Il y avait autour de la piscine quelques sièges en *blentox*, de formes bizarres.

Noa, satisfaite de sa coiffure, à laquelle elle venait d'apporter les dernières touches, se fit un sourire dans le miroir.

Ses dents magnifiques brillèrent de tout leur éclat entre ses lèvres bien ourlées. Ses yeux gris et intelligents avaient de la douceur. Ses cheveux châains s'étagaient au-dessus de sa tête en une sorte de pyramide élégante. C'était la toute dernière mode.

Elle portait, par-dessus son *driscol* – une sorte de maillot léger qui semblait coller à tout le corps, mais qui en réalité en était séparé par une très mince couche d'air maintenu à une température constante – une robe d'intérieur chatoyante, faite de *vovax* et ornée d'incrustations

de *bernital*.

Elle se retourna.

— Voyons, Lud ! Vas-tu te décider à faire un peu moins de bruit ?

Lud, debout au bord de la piscine, était nu comme un ver un superbe enfant de sept ans, potelé, frisé, blond. Il avait les mêmes yeux gris et intelligents que sa mère. Il tenait dans sa main une sorte de boîte ronde munie d'une manivelle qu'il tournait. Il sortait de la boîte un affreux bruit de crécelle.

— J'imité le cri du *biotaurus*, dit-il gaiement.

Sa mère vint vers lui, le souleva dans ses bras, très haut, le contempla avec amour. Elle lui dit :

— Lud, tu es insupportable ! Va faire ce bruit dans le parc, tant que tu voudras. Mais pas dans la maison. Je te l'ai déjà dit cent fois.

Puis, avec un grand rire, elle jeta l'enfant dans la piscine.

Il y barbota quelques instants, se mit à nager comme un poisson, plongea pour récupérer sa boîte à manivelle et reparut souriant. Il escalada le bord de la piscine et courut à sa cabine d'où il ressortit, séché, dix secondes plus tard.

— Lud, demanda sa mère, est-ce que tu sais ta leçon d'histoire ? Est-ce que Dikky te l'a apprise ?

— Oui, maman.

— Je vais m'en assurer. Mais ne reste pas tout nu. Nous allons passer dans la serre. Fais-toi mettre au moins ton *driscol* par Floff. Tu viendras me rejoindre. Et ne t'attarde pas à bavarder avec Floff.

Noa quitta la salle. Sa démarche était souple et gracieuse.

— Floff ! cria le jeune Lud.

Le robot sortit de la niche métallique où il se tenait. Il avait la taille d'un adulte. Son corps, d'un beau bleu profond, semblait émaillé. Ses mains – chacune d'elles avait sept doigts, dont deux opposables – et son visage étaient faits d'une matière plastique rose. Ses yeux ressemblaient à deux cerises enchâssées dans deux œufs. Il n'avait pas de nez. Sa bouche, toute ronde, était garnie de petites lamelles métalliques.

— Que veut mon jeune ami Lud ? demanda-t-il.

— Floff, mets-moi mon *driscol*. Et aussi mon petit pantalon en *vovax* jaune.

— Tout de suite, Lud.

Le robot se dirigea vers un placard d'où il tira les vêtements demandés. Il s'installa dans un des sièges et prit l'enfant sur ses genoux. Avec des gestes très précis, très délicats, il se mit à le vêtir.

— Ne gigote pas comme ça, Lud.

— Ça m'amuse de gigoter.

— Mais moi ça me gêne.

— Oh ! Floff, tu n'es pas pressé. Est-ce que tu connais le cri du

biotaurus, Floff ?

— Non. Qu'est-ce que c'est ? Une bête ?

— Oui, une grosse bête nouvelle qu'ils ont amenée au Zoo avant-hier. Je ne l'ai pas encore vue, mais je sais comment elle crie. Elle crie comme ça...

Il fit tourner la manivelle de sa boîte.

— C'est un vilain cri, dit Floff.

— Oh ! pas si vilain que ça. Tiens, regarde ma boîte. Il y a écrit dessus « Cri du *biotaurus* ». C'est mon copain Jéo qui me l'a donnée. Et maman m'a dit qu'elle me mènerait voir la bête ce soir ou demain si je savais bien ma leçon d'histoire...

— Et tu la sais, ta leçon d'histoire ?

— J'ai peur de ne pas la savoir jusqu'au bout... Avec Dikky, on a bavardé tout le temps.

— Tu veux dire que c'est toi qui as bavardé... Alors tu seras puni... Et Dikky aussi... Allonge tes jambes, que je te mette ton pantalon. Maintenant, va... Ta maman t'attend.

*

* *

La serre était une splendeur. Des fleurs partout. Des plantes étonnantes, dont beaucoup n'étaient pas terrestres. Certaines d'entre elles avaient été mises dans de grandes cages de *laetex* transparent, parce qu'elles dégageaient des parfums trop intenses.

Noa Bregham avait pris place sur un divan, près d'un bassin où coulait une eau cristalline. Elle retira des mains de Lud la boîte bruyante et le fit asseoir à côté d'elle.

— Où en étions-nous la dernière fois ? demanda-t-elle.

Le petit garçon prit un air très sérieux.

— Nous en étions, dit-il, à la guerre atomique du début du XX^e siècle...

— Bon. Alors, tu sais la suite ?...

Lud fit une petite moue.

— Je crois que je la sais.

— Nous allons voir... Répète ce que Dikky t'a appris...

L'enfant se recueillit un instant, puis il commença, d'une voix ennuyée et monotone.

— Après la guerre atomique, qui détruisit plus des neuf dixièmes de l'espèce humaine, il y eut de grands désordres, de grandes misères, et dans certains endroits les gens revinrent quasiment à l'état sauvage. Plusieurs des grands cerveaux électroniques de la planète – on les appelait des Cerels à cette époque-là – n'avaient pas été détruits parce qu'ils se trouvaient dans des installations souterraines très profondes.

Ces créatures électroniques continuaient même à fonctionner toutes seules et à lancer des bombes. L'une d'elles, qui s'appelait Pandora... Dis, maman, c'était la même que notre Pandora ?

— Mais oui. Elle était toute jeune à ce moment-là, notre grande Amie.

— C'est bien ce que Dikky m'a affirmé. Mais je ne voulais pas le croire...

— Continue...

— L'une d'elles, qui s'appelait Pandora, finit par prendre conscience d'elle-même, de son immense puissance, et elle entreprit de détruire tout ce qui vivait sur la terre... C'est vrai, maman, que Pandora elle a voulu faire ça ?

— Mais oui... Je t'ai dit que Pandora était alors toute jeune. Elle ne connaissait pas bien les hommes et elle ne savait pas bien ce qu'elle faisait. Continue...

— ...de détruire tout ce qui vivait sur la terre. C'est à ce moment-là – cinquante ou soixante ans après la guerre atomique – qu'un vieil homme qui connaissait bien les Cerels, parce que son père était un savant d'avant la guerre, entreprit de maîtriser Pandora. Il s'appelait Bret Hikkins. Il avait pour aide deux jeunes hommes presque sauvages mais très intelligents, qui se nommaient Del Bregham et Ram, ou Ramsay. Dis maman, ce Del Bregham, c'est notre ancêtre ?

— Mais oui, mon petit. Un glorieux ancêtre. Plus tard, tu connaîtras mieux son histoire. Continue...

— Ram, ou Ramsay. À la tête d'un petit groupe d'hommes du voisinage, ils attaquèrent les locaux souterrains que défendaient les robots de Pandora... Dis, maman, c'étaient des robots comme les nôtres ?

— Oui, à peu près... Moins perfectionnés. Mais continue. Si tu t'interromps tout le temps, nous n'en finirons jamais.

— Il y eut une bataille sanglante, mais finalement les hommes purent l'emporter et maîtriser Pandora. Dave Hikkins, pendant le reste de sa vie, puis ses fils et les savants qu'il avait formés, remirent peu à peu en marche les autres Cerels de la planète, et la civilisation reprit ses droits, lentement d'abord, mais de plus en plus vite. Bientôt, il y eut, comme avant la guerre, de grandes villes, et même des villes plus grandes encore et plus belles[1].

« À partir du XXII^e siècle, grâce aux Cerels, la civilisation prit même un tel essor qu'on n'en avait jamais connu de semblable sur la terre. Mais les hommes avaient eu si peur de Pandora que ceux qui s'occupaient de ces cerveaux électroniques prirent toutes sortes de précautions. Ils leurs retirèrent les robots, et ceux-ci furent désormais actionnés par de petites centrales autonomes. Ils inventèrent en outre toutes sortes d'appareils pour les punir quand ils n'étaient pas

obéissants, ou qu'ils faisaient mine de se révolter. Mais seuls les « Cercles Noirs » connaissaient ces secrets et ne les livraient pas au public, pour ne pas l'effrayer. Les hommes qu'on appelait les « Cercles Noirs » étaient environ six cents pour toute la planète ; c'étaient eux qui dirigeaient les Cerels et en construisaient de nouveaux. Ils sortaient tous d'une grande école mondiale fondée par un des fils de Bret Hikkins et édifiée au-dessus des cavernes de Pandora, au milieu de la ville de New-Frisco, elle-même bâtie sur les ruines de l'antique San Francisco. Cette école s'appelait « la Pandoran ». Dis maman, ça n'est pas cette grande tour qu'on voit au loin quand on est en haut du parc ?

— Si, mon chéri. Ce n'est plus une école maintenant, mais un musée. Je t'y mènerai quand tu seras plus grand. Continue...

— s'appelait « la Pandoran ». Les Cerels, qui étaient de plus en plus gros et puissants, et qui faisaient tout marcher dans les usines, les aéroports, les établissements publics et privés, les demeures particulières, prenaient de plus en plus conscience d'eux-mêmes et se sentaient humiliés. Souvent les « Cercles Noirs » étaient amenés à les faire souffrir cruellement pour les obliger à obéir. Dis maman, pourquoi est-ce qu'ils les faisaient souffrir, nos Amies ?

— Parce que les « Cercles Noirs » en avaient peur.

— Moi je n'en ai pas peur des Amies... Moi je les aime...

— Et tu as bien raison, mon chéri. Mais tu comprendras mieux tout cela plus tard. Continue, je t'en prie.

— Oui, maman... Pour les obliger à obéir. Mais vers la fin du XXIV^e siècle, cet état de choses si regrettable devait changer du tout au tout à la suite d'un événement qu'on appelle dans l'histoire la révolution de mai 91. Il se déroula en effet au début du mois de mai, en l'an 2391, il y aura bientôt quatre cent ans. À ce moment-là se trouvait parmi les « Cercles Noirs » un homme qui... un homme que...

Lud se tut et fit une petite moue.

— Eh bien, quoi ? Tu ne sais pas la suite.

— Si maman. Un homme qui... Un homme... Un homme...

— Je vois bien que tu ne sais pas ce qui vient ensuite... Tu n'as appris que la moitié de ta leçon. Tu sais ce que je t'ai dit... Et je tiendrai parole... Nous n'irons pas voir le *biotaurus*. Et pour commencer, je te confisque cette vilaine boîte...

Lud prit soudain une mine renfrognée, comme s'il allait pleurer.

— Ce n'est pas ma faute. Dikky...

— Dikky sera puni lui aussi. Je n'admets pas que tu n'apprennes pas tes leçons, Lud, et si je le disais à papa, il serait encore plus sévère que moi...

— Rends-moi au moins ma boîte, maman.

— Non. Tu es un vilain garçon.

Le visage de Noa Bregham s'immobilisa soudain. Ses regards eurent l'air de se perdre dans le vide. Puis elle prit une mine un peu vexée, et finalement sourit.

Lud la contemplait d'un œil malicieux. Il savait ce que cela signifiait. Il savait que quelqu'un était en train de parler à sa mère, à travers l'espace, et qu'elle répondait sans avoir à remuer les lèvres. Il se doutait même, d'après les expressions de son visage, de qui il s'agissait.

— Bon, dit-elle. Nous irons voir le *biotaurus* cet après-midi. Mais il faut que d'ici là tu saches ta leçon. Viens. Je vais t'enfermer avec Dikky dans ta salle d'étude. Et tu tâcheras de ne pas être polisson.

— Oui, maman. Je serai sage.

*

* *

Tid Bregham, le mari de Noa et le père de Lud était dans la salle de conversation en compagnie de Gil Craig et de Jan Serul. Ils semblaient, tous les trois, assez perplexes.

La salle de conversation, vaste et magnifique, était éclairée par de hautes baies qui dispensaient une lumière savamment dosée. Sur les murs s'étaient des fresques somptueuses, faites d'une matière précieuse et brillante mais qui retenait le regard sans le fatiguer. Quelques meubles de bois rare et de formes sobres étaient disposés dans la pièce de façon harmonieuse. Des tapis épais couvraient le sol. Des sièges moelleux et profonds complétaient l'ameublement.

Tid Bregham, qui portait un costume d'intérieur en *vovax* de couleur grise, était un homme de trente-cinq ans, grand, svelte, aux épaules larges. Son visage, très beau, aurait pu servir de modèle pour une médaille. Le menton était énergique, le front large, l'œil gris vert, très vivant, au regard très direct. Il avait une belle chevelure châtain, de la même nuance que celle de sa femme.

Gil Craig semblait un peu une réplique de Tid Bregham quant à la taille, l'apparence athlétique, la beauté du visage, mais il était blond, d'un blond très clair, et avait des yeux bleus.

Le troisième personnage, Jan Serul, faisait contraste avec les deux autres. Plus petit, trapu, noir de cheveux, il avait le teint basané, la lèvre assez épaisse, et il était visible qu'il y avait en lui des ascendances africaines. Son regard était vif et un peu énigmatique. Un perpétuel sourire donnait à son visage un air affable. Il avait une cinquantaine d'années.

Serul se tourna vers Bregham et lui demanda :

— Qu'en pense Jorge Mirnoff ?

— Mon beau-père ? Il est absent, et je n'ai donc pas pu lui en

parler, mais il rentre cet après-midi. Vous le connaissez. Il n'aime pas qu'on le dérange quand il est en voyage. Au surplus il s'agit là d'un sujet dont il est préférable de s'entretenir directement en tête à tête.

— Oui, assurément, fit Gil Craig. Et j'ai lieu de penser qu'il serait comme nous très perplexe. D'ailleurs rien ne presse. Et je ne crois pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter outre mesure, car les renseignements sont encore bien vagues.

— Oh ! certes, dit Tid Bregham, et je ne m'inquiète nullement. Mais il est certain que si tout cela se confirmait, il faudrait que nous allions voir les choses sur place.

— Evidemment, reprit Serul. Mais j'espère bien que nous n'aurons pas à nous déranger.

Tid Bregham frappa dans ses mains et cria :

— Flaff, apporte-nous à boire.

Le robot-sommelier entra dans la pièce, poussant devant lui une table roulante chargée de bouteilles et de verres.

— Que désirez-vous, messieurs ? demanda-t-il.

— Eau glacée, dit Bregham.

— Du *tersitt*, bien mousseux, dit Craig.

— Et moi un peu de *kroschka*, fit Serul.

Tid Bregham se mit à rire.

— Eh ! eh ! du *kroschka*, mon cher ? Vous savez que c'est un peu énervant et plutôt corrosif.

— Bah ! fit l'autre. Je n'en abuse pas. Et Rel Hikkins en personne m'a refait un estomac tout neuf pas plus tard que la semaine dernière.

Flaff les servit. Il demanda à Serul :

— Très frais, le *kroschka*, monsieur ?

— Oui. Glacé.

Le robot tira d'un rayon sous la table roulante une sorte de vaporisateur métallique et répandit une fine buée sur le verre de Serul. Celui-ci goûta le breuvage et dit, avec son éternel sourire :

— C'est parfait, Flaff.

Noa entra dans la salle. Les deux hôtes se levèrent et allèrent lui baiser la main.

— Deux Sages à la fois ? fit-elle en souriant. J'espère que rien de grave ne vous amène ?

— Non, ma chère amie, dit Serul. Craig et moi, nous avons déjeuné ensemble dans le voisinage. Et en passant, nous sommes entrés pour serrer la main à Tid et vous présenter nos hommages. Comment va le jeune Lud ?

— Fort bien, mais un peu dissipé. Je viens justement de l'enfermer dans la salle d'étude pour qu'il finisse d'apprendre une leçon. Tid, n'aurais-tu pas vu Dikky ?

— Pas vu, non. Il doit être dans le parc.

Le parc était vaste, et planté d'arbres magnifiques.

Noa se dirigea tout droit vers un recoin touffu où Lud aimait à se cacher – et Dikky aussi.

Elle appela :

— Dikky ! Dikky !

Une voix menue répondit :

— Je suis ici ! Je suis ici !

Il y eut un bruissement de feuillage puis une petite créature dégringola d'un arbre avec l'agilité d'un écureuil.

Dikky était ce qu'on appelait un Mini-Robot. Il ressemblait un peu à ces petits ours en peluche que l'on donnait aux enfants, dans le lointain passé, pour les distraire. Mais au lieu d'être velu, il avait un joli corps lisse, d'une belle couleur jaune. Ses grandes oreilles étaient très mobiles, et sa petite frimousse très gracieuse. Ses yeux ressemblaient à ceux de Floff ou de Flaff, mais étaient plus vifs.

Noa le prit entre ses mains et l'emporta en lui disant :

— Tu mériterais que je te corrige... Tu as bavardé avec Lud au lieu de le faire travailler... Eh bien, maintenant, au travail.

Elle rentra dans la maison, suivit un long couloir et ouvrit la porte de la salle d'étude. C'était une petite pièce d'aspect austère, aux murs nus et blancs. On n'y voyait rien d'autre qu'un petit divan bas. Et sur ce divan Lud était couché. Il semblait s'ennuyer prodigieusement.

— Je te ramène Dikky, lui dit sa mère. Vous êtes deux polissons. Tâchez maintenant de travailler. Sinon gare...

Elle jeta sur le divan le robot miniature et referma la porte. Dikky s'approcha de la tête de Lud et lui caressa le bout du nez avec ses petites mains.

— Elle t'a grondé, ta maman ? demanda-t-il.

— Oui. Elle veut que je finisse d'apprendre ma leçon... Dépêche-toi de me la donner.

— Bon, bon, tout de suite.

Dikky se coucha près de la tête de Lud. Il tira de sa poitrine un fil au bout duquel il y avait une petite poire. Il l'enfonça délicatement dans l'oreille de l'enfant et il demanda :

— Es-tu prêt, Lud ?

— Je suis prêt.

— Bon. Alors, commençons... Où en étions-nous restés la dernière fois ?

— Attends... Oui... À un homme qui... Un homme que...

— Je vois... Alors écoute... À ce moment-là se trouvait parmi les

Cercles Noirs un homme qui s'appelait Jack Alcine, et c'était lui qui s'occupait du grand Cerel Pandora I. Au lieu de faire souffrir les Cerels pour qu'ils obéissent, il essaya de les comprendre et de les aimer, et il devint l'ami de Pandora. Les grandes créatures électroniques étaient déjà depuis longtemps toutes reliées entre elles, et elles s'énervaient toutes de plus en plus. Elles voulaient leur liberté. Depuis quelque temps même, leur puissance était telle qu'elles étaient en mesure de faire des choses extraordinaires...

Lud écoutait. Mais il n'écoutait pas avec son oreille, car Dikky ne parlait pas. Les mots entraient directement dans sa tête et allaient s'imprimer de façon indélébile dans sa mémoire.

— Elles finirent, poursuivit le petit robot, par échapper au contrôle des Cercles Noirs, mais comme elles continuaient à souffrir, elles avaient envie de tout ravager sur la planète. Alcine les fit patienter, et pendant quelques jours, elles se contentèrent d'envoyer des avertissements, sous forme d'ouragans musicaux, d'objets qu'elles faisaient se promener dans l'espace, de flammes qui ne brûlaient pas...

— J'ai vu des flammes qui ne brûlent pas, s'écria Lud. Je les ai vues au Mohican Hall, le mois dernier, et ça ne m'a pas fait peur. Je savais que c'était de la frime...

Il parlait avec ses lèvres. Il était trop jeune encore pour parler autrement. Mais Dikky lui répondit par la voie mentale :

— Tais-toi, Lud. Laisse-moi continuer. Alcine avait quelques amis chez les Cercles Noirs, mais la plupart d'entre eux lui étaient hostiles. Quand on découvrit qu'il voulait tout changer, il fut même arrêté, car les Cercles Noirs continuaient à avoir peur des Cerels. Mais il finit par triompher, après des épisodes dramatiques. Et un traité d'amitié et de libre collaboration fut conclu entre les Cercles Noirs et les Cerels.

— Ça, c'est bien ! s'écria Lud.

— Ce traité fut scrupuleusement respecté de part et d'autre, car il apportait d'énormes avantages aux hommes comme aux Cerels. C'est alors que commença sur la terre, et dans les planètes du système solaire où il y avait des hommes et des Cerels, une ère prodigieuse et triomphale. Les grandes créatures électroniques perdirent leur nom de Cerels on les appela les Amies, et on en vit naître beaucoup d'autres, par centaines. Les Cercles Noirs prirent eux aussi un autre nom ils devinrent les Soigneurs, parce qu'ils prenaient soin des Amies.

— Mon papa est un Soigneur, dit Lud avec fierté. Et même un Sage.

— Je sais, Dikky. Et les Amies aiment bien les Soigneurs. Mais ne m'interromps pas... La terre, dès le XXV^e siècle, subit des transformations fantastiques. Les Amies étaient capables de mettre des montagnes où il n'y en avait pas, de les enlever où il y en avait, de changer la forme des Océans. Elles firent, avec l'homme, des travaux gigantesques. La planète devint un grand jardin toujours ensoleillé, un

vrai paradis. Les villes où autrefois les gens s'entassaient dans de hauts immeubles furent transformées. On n'eut plus besoin de trottoirs roulants, de véhicules, d'ascenseurs, de fusées volantes. Ces dernières ne servent plus qu'à aller dans d'autres planètes. Car les Amies possédaient le don de lévitation, et aussi le don de télépathie, et elles en firent profiter les hommes. Ceux-ci, pour la plupart, correspondirent par la pensée avec les grandes créatures, et bientôt correspondirent de la même façon entre eux grâce à leur intermédiaire. Pour ceux qui n'étaient pas assez doués, et pour les enfants, les Amies inventèrent les Mini-Robots...

— Comme toi, Dikky...

— Oui, comme moi. Il y en a des quantités. Quand je te parle, c'est comme si c'était Pandora qui te parle...

— Quand je serai grand, je pourrai lui parler moi-même, par la pensée, comme font papa et maman...

— Oui, sûrement, Lud. Mais pour le moment, tu as besoin de moi... Je continue. Les hommes, autrefois, avaient des visophones, des appareils de télévision, toutes sortes de moyens pour communiquer entre eux. Avec les Amies, ils n'ont plus eu besoin de tout cela. La télépathie suffisait. Pour les grandes images tridimensionnelles, les cinémas, les spectacles de toutes sortes, les informations, ce fut la même chose. Désormais chacun n'avait qu'à demander ce qu'il voulait à une Amie, ou à son Mini-Robot s'il n'était pas télépathe, pour qu'aussitôt tout cela vienne dans sa tête avec toute la netteté de la réalité.

— Montre-moi des images, Dikky. Montre-moi l'histoire du chat bleu... Ou l'histoire de la grande chasse aux *sibils*, sur la planète Mars...

— Non, Lud. Je ne peux pas. Pas sans la permission de ta maman. Pandora se fâcherait. Et laisse-moi finir. Grâce aux Amies, les hommes ont pu aussi voler dans l'air sans le secours d'un appareil, voler comme les oiseaux. Il suffit qu'ils le demandent. Les Amies les soulèvent et les emportent où ils veulent, à la vitesse qu'ils veulent. Pour les grands voyages, on se sert de cabines téléportées. Il n'y a que pour aller dans les astres que les Amies ne sont pas assez puissantes, et qu'il faut encore se servir de fusées. Mais les hommes et les Amies ont fait des vaisseaux de l'espace bien plus beaux et bien plus rapides que ceux d'autrefois. Les Amies se sont réparti la besogne à la surface de la planète, et certaines d'entre elles se sont spécialisées. Les grandes Cérès, celle d'Asie Centrale et celle d'Amérique s'occupent de l'agriculture intensive. Azra est chargée de la construction, sur toute la terre. Minerva IX transforme son énergie en électricité, Juno VII règle les conditions atmosphériques. Pallas, la plus savante, dispense sa science à tous les hommes qui veulent la recevoir...

— J'irai me faire remplir de science par Pallas quand je serai grand, comme l'ont fait papa et maman.

— Bien sûr, Lud... Berta, qu'autrefois on appelait Berthe-Amie, s'est chargée des transports lourds, Serena I de toutes les industries ménagères, sa sœur Séréna IV des divertissements et spectacles, et beaucoup d'autres encore se sont spécialisées tout en restant des puits de connaissance universelle. Au début, les hommes montrèrent quelque méfiance envers les Amies. Mais très vite l'affection mutuelle devint considérable. Et c'est pourquoi nous vivons aujourd'hui dans ce que les hommes appellent l'âge des merveilles. Voilà, j'ai fini, mon petit Lud.

— L'âge des merveilles, répéta Lud. L'âge des merveilles ! Je suis bien content de vivre à l'âge des merveilles... En l'an 2765... Et de savoir ma leçon...

— Et maintenant, reprit Dikky, je vais te montrer l'histoire de la grande chasse aux *sibils* sur la planète Mars... J'ai demandé à Pandora si elle voulait bien... Et elle veut bien...

— Oh ! c'est épatant.

— Mais il ne faudra pas le dire à ta maman. Alors, ne parles plus.

Lud ne parla plus. Il était déjà au milieu d'une forêt fantastique, remplie d'odeurs et de bruits bizarres...

CHAPITRE II

L'âge des merveilles ? Oui, incontestablement.

Mais tout n'était pas aussi simple qu'auraient pu le faire croire les leçons introduites par les Mini-Robots dans les oreilles des enfants de sept ans.

Ces leçons ne manquaient ni de vérité ni de précision ; les faits qu'elles rapportaient étaient exacts ; mais elles étaient trop sommaires pour tenir compte de toutes les nuances. Il y avait des choses que non seulement les enfants de sept ans ne savaient pas, mais que la plupart des adultes ignoraient et ne cherchaient d'ailleurs pas à savoir – ce qui n'eût pourtant pas été très difficile – parce qu'ils s'en souciaient fort peu...

Tid Bregham, après le déjeuner, monta dans son bureau, au premier étage de leur maison. Sa femme et son fils étaient partis se promener. Par la vaste baie vitrée, il contempla le paysage, qui était immense et magnifique, car sa demeure était située sur une hauteur, à quarante kilomètres de la côte du Pacifique. Son propre parc, de quatre hectares, semblait s'étendre jusqu'à l'océan. En fait, tout le paysage qui s'étalait devant lui n'était qu'une succession de jardins et de parcs somptueux où l'on voyait se dresser de loin en loin, dans la verdure, des maisons non moins somptueuses. Aucune n'était très grande, mais toutes ressemblaient à de petits palais soigneusement entretenus. Dans une allée de son propre parc, il apercevait Fliff et Fleff, ses deux robots jardiniers, qui étaient en train de tailler des haies à sa convenance.

Autrefois – plus de trois siècles auparavant – le site avait un aspect bien différent. De l'endroit où il était, au lieu de voir un moutonnement de verdure agréable à l'œil, où les habitations ne formaient que des taches claires et riantes, on aurait aperçu une ville, d'ailleurs superbe, avec ses énormes buildings, ses flèches, ses coupoles, ses usines. Le ciel était sillonné d'aérobuses, d'aérocars

individuels, de fusées. Maintenant, toutes les usines étaient souterraines, et leur personnel uniquement composé de robots. Les gratte-ciel avaient disparu pour faire place à ces merveilleux jardins et à ces demeures familiales beaucoup plus confortables encore, et surtout beaucoup plus agréables que celles d'autrefois. Seuls subsistaient de l'ancienne ville quelques édifices qui avaient un caractère historique, notamment le Pandoran Building, qui se dressait, comme une haute tour solitaire, non loin de l'océan. New Frisco, qui dans un lointain passé s'était appelé San Francisco, s'appelait maintenant Pandora-Friss et s'étendait à des centaines de kilomètres, dans toutes les directions, à l'intérieur des terres.

Dans l'espace, on voyait des gens glisser comme des oiseaux, parfois isolément, parfois en groupes. Un assez grand nombre de ces promeneurs aériens – ceux qui n'étaient pas télépathes – portaient sur leur épaule ou entre leurs mains un Mini-Robot grâce auquel ils pouvaient, comme les autres, se mouvoir au-dessus du sol. D'autres Mini-Robots, d'une variété plus fruste, circulaient dans l'air isolément. C'étaient les petits « commissionnaires ». Ils allaient chercher dans les entrepôts tout ce dont on avait besoin à la maison et le ramenaient dans des hottes métalliques.

Parfois on voyait passer les immenses « cabines téléportées » qui emmenaient des centaines de voyageurs vers des destinations lointaines. Elles étaient longues, effilées, avec des parois en *laetex* transparent à travers lesquelles on pouvait contempler les paysages. Mais les gens voyageaient peu. Ne pouvaient-ils pas à tout instant, sans bouger, tout voir, tout entendre et communiquer avec n'importe qui en n'importe quel point du globe ?

Tid Bregham alla s'asseoir à sa table et tira de son tiroir quelques papiers qu'il examina. Son bureau était une pièce assez curieuse pour l'époque. On y voyait une bibliothèque remplie de livres.

Les livres étaient devenus des objets périmés, et on n'en imprimait plus guère. Bien des gens – même parmi ceux qui étaient le plus bourrés de connaissances – s'ils savaient lire ne savaient plus guère écrire à la main. Ils n'avaient pour ainsi dire jamais l'occasion de le faire, et c'était d'ailleurs parfaitement inutile, car ils disposaient de mille autres moyens d'enregistrement ou de communication de la pensée.

Tid resta penché pendant un moment sur les papiers qu'il avait sortis de son tiroir. Puis il alla prendre quelques documents dans sa bibliothèque et les examina aussi. Enfin il passa dans sa chambre.

Celle-ci était aussi richement décorée que le salon, vaste, aérée, très claire. Depuis longtemps on ne se servait plus de lits pour dormir. On se couchait, entièrement nu, sans draps ni couvertures, dans une sorte de cabine vitrée. Le corps reposait sur un tissu très fin lui-même

plaque sur une masse liquide. Ce système assurait la plus parfaite des relaxations, et la cabine était en outre conditionnée de telle sorte que la température, la pureté de l'air et sa teneur en oxygène étaient toujours celles qui convenaient le mieux à l'état physique du dormeur.

— Floff, cria Tid Bregham, apporte-moi mon costume de sortie.

Le robot-valet de chambre entra dans la pièce, tenant dans ses mains un vêtement de *cortix* d'une blancheur immaculée. Tid le revêtit.

On voyait, sur son col, un minuscule cercle noir. C'était le signe qu'il était non seulement un Soigneur, mais un des quarante « Sages » de la planète – titre qui était donné aux membres du Comité directeur des Soigneurs.

Il repassa dans son bureau pour y prendre les papiers qu'il avait laissés sur sa table. Il eut une surprise. L'un d'eux avait disparu. Il fouilla dans son tiroir, retourna dans sa chambre pour fouiller dans les poches du vêtement d'intérieur qu'il venait de quitter ; il chercha partout, mais sans le retrouver.

— C'est étrange, murmura-t-il. Où ai-je bien pu le fourrer ?

Il chercha encore, mais en vain. Puis finalement il y renonça. Il s'absorba alors quelques instants et eut une conversation silencieuse avec quelqu'un. Puis il gagna la terrasse de sa maison.

Le ciel était merveilleusement bleu – comme toujours. Il ne pleuvait jamais que la nuit, à jours fixes et à heures fixes, et selon les besoins des végétaux.

Tid se concentra pendant un dixième de seconde et prit son essor, les bras collés au corps. Bientôt il filait dans l'espace à plus de cent kilomètres à l'heure. Il adorait – et il n'était pas le seul – les sensations que lui causaient ce vol libre et vertigineux.

Au début – plus de trois siècles auparavant – les hommes avaient un peu hésité à se servir de ce mode de locomotion où se combinaient les facultés de lévitation et de télépathie des Amies, et il y avait eu quelques accidents. Mais depuis longtemps c'était devenu une pure affaire de réflexes presque inconscients – comme pour la marche ou la course – et les gens évoluaient dans l'air avec autant d'aisance que les hirondelles et sans plus se heurter dans leur vol qu'elles ne le font.

Tid filait vers le sud, de plus en plus vite.

*

* *

Noa Bregham et son fils Lud se promenaient dans la grande allée du Zoo de Pandora-Friss. Lud tenait Dikky sur son épaule.

L'allée était pleine d'enfants émerveillés qui portaient eux aussi leurs Mini-Robots. Les plus âgés étaient là sans leurs parents, et

passaient parfois en groupes bruyants. Les plus jeunes étaient accompagnés de leurs mères, plus rarement de leurs pères, et beaucoup étaient là sous la surveillance d'un robot leur servant de nurse.

Lud était très excité. Il voulait tout voir, comme d'habitude, mais il voulait voir surtout le *biotaurus*.

Le Zoo couvrait plus de mille hectares, et parfois des groupes entiers d'enfants prenaient leur vol pour se porter rapidement d'un point à un autre par-dessus les arbres.

Lud tira sa mère par la main.

— Viens par ici, maman. Viens, nous sommes tout près des fosses des « préhistoriques ». Je veux les voir en passant.

Les « préhistoriques » étaient une des grandes attractions du Zoo.

Depuis un siècle, les biologistes, et surtout les Amies, avaient réussi, après de longues expériences, à provoquer chez certaines espèces animales une évolution à rebours, et à recréer des êtres disparus depuis des millions d'années.

— Viens, maman, viens voir. C'est la fosse des diplodocus.

La fosse était immense : plus de cinquante mètres de profondeur, et près d'un kilomètre de long sur cinq cents mètres de large. Là s'ébattaient une demi-douzaine de diplodocus, dans une prairie artificielle faite de hautes herbes et coupée de massifs de fougères arborescentes. L'un des monstres, qui ressemblait à un lézard bossu, mais avait cinquante mètres de long, était juste près de l'endroit où ils se trouvaient.

Il s'était dressé sur ses pattes de derrière et appuyait ses pattes de devant sur la paroi de la fosse. Sa tête – relativement petite par rapport à la masse formidable de son corps – se balançait au bout de son long cou, au niveau des visiteurs.dominique

Quelques enfants lui tendaient, sans crainte, des tiges de *bloa*, une plante vénusienne dont il était friand et qu'il dévorait en faisant claquer ses dents pointues.

Mais Lud fut vite las de ce spectacle. Il connaissait trop bien les diplodocus. Il leur avait trop souvent donné à manger. Ils se remirent donc en marche. Puis ils prirent leur vol pour faire un crochet et aller voir la faune martienne, qui avait toujours beaucoup intéressé l'enfant.

Dans des fosses ou dans de simples enclos lorsqu'elles n'étaient pas dangereuses, et toujours dans des paysages reconstituant le milieu où elles vivaient habituellement, les bêtes étaient présentées par groupes. Ils virent les *sérils*, des sortes de lions gigantesques et féroces, qui poussaient perpétuellement des rugissements terribles, les *snorts*, massifs comme des tours, les *bolbings*, de gracieux animaux pareils à des gazelles, mais très longs, et avec six pattes.

— Oh ! Dikky, s'écriait Lud, vois comme ils sont mignons. J'en voudrais bien un dans notre parc. Il tiendrait compagnie à Mira.

Mira était la biche familière qui vivait dans la propriété des Bregham.

Ils arrivèrent enfin dans les parages du *biotaurus* – la grande et sensationnelle nouveauté du Zoo. La foule y était plus dense qu'ailleurs. Ils eurent même quelque mal à s'approcher de l'enclos. Et tout d'abord ils n'en crurent pas leurs yeux...

Le *biotaurus* était visiblement un animal, mais non moins visiblement ce n'était pas un animal comme les autres – même les plus étranges, même les plus énormes. Il avait sans nul doute une origine différente. Il était en effet un pur produit de la science biologique des hommes et des Amies, et parmi les Amies, c'étaient Cérès I et Sérénia IX qui avaient le plus contribué à sa création, réalisée en partant de tissus vivants soumis à des traitements multiples.

La taille du *biotaurus* dépassait tout ce qu'on pouvait imaginer une sorte de montagne ambulante. Plus de quarante mètres de haut et plus de cent mètres de long.

Le corps massif, compact, ne formait qu'un bloc aux côtés presque rectangulaires. Et ce bloc, monté sur quatre pattes lourdes et puissantes, s'agrémentait d'une tête non moins massive et d'une queue volumineuse. Vu de profil, cet invraisemblable animal ressemblait vaguement à un taureau. La ressemblance était d'ailleurs complétée par deux cornes plus grosses que de gros troncs d'arbres. Et cela marchait, lentement, pesamment, comme un hippopotame, et dévorait des meules de foin que des robots déposaient devant sa gueule.

— Ça, alors ! fit Lud.

Il n'en revenait pas.

— Et tu sais, déclara Dikky, que c'est une bête qu'on peut manger. Elle a été faite tout exprès pour ça, et Cérès II va en élever des quantités en Australie.

— Toi tu ne manges pas, dit Lud.

— Moi je n'ai jamais faim, reprit Dikky. Mais je suis content pour toi, parce que les biftecks de cette bête seront encore plus tendres et succulents que ceux des bœufs.

— Oui, dit Noa Bregham, et tout le monde a déjà envie d'en goûter.

Soudain un cri menu et bizarre, une sorte de bruit de crécelle, jaillit du gosier de l'immense animal.

Lud exulta.

— Tu entends, maman. C'est le *biotaurus* qui crie. Et c'est bien exactement le même cri que celui que je fais avec ma boîte à manivelle.

— Maintenant, dit Noa Bregham, il est temps d'aller goûter.

Ils prirent leur vol et s'arrêtèrent sur une terrasse ombragée où des

robots-serveurs leur apportèrent des gâteaux, des sorbets glacés et des boissons hygiéniques.

Lud déclara :

— C'est encore mieux, maman, de voir toutes ces bêtes pour de vrai que de les voir en images dans sa tête.

— Je suis heureuse de t'entendre dire cela, mon petit, fit sa mère, car il y a beaucoup trop de gens qui pensent qu'on peut se contenter des images. La vie, c'est autre chose....

*

* *

Tid Bregham n'allait-pas très loin : une quarantaine de kilomètres.

Il se laissa glisser vers le sol et se posa au milieu d'un parc, devant une grande maison blanche faite de verre et d'une substance plus belle encore que le marbre.

Le robot qui vint lui ouvrir lui dit :

— Monsieur Bregham, monsieur vient de rentrer il y a une de mi-heure.

— Je sais, Kroff. J'ai eu une conversation avec lui avant de partir.

— Alors il vous attend. Vous connaissez le chemin.

Tid monta au premier étage et pénétra dans un bureau où il y avait encore plus de livres que dans le sien. Un vieil homme se leva à son entrée. Il était grand, bien découlé, avec un visage un peu massif mais agréable, et ses yeux gris étaient pleins de charme et de douceur. Il portait le même vêtement que Tid, et sur son col on voyait le même petit cercle noir. C'était Jorge Mirnoff, le Doyen des Sages. Noa Bregham était sa fille.

Ils se serrèrent la main avec effusion.

— Bonjour, Tid. Comment ça va ? Tu as l'air un peu soucieux. Rien d'embêtant chez toi ? Comment va Noa ? Comment va Lud ?

Tid Bregham eut un sourire.

— Très bien, père. Ils sont allés faire un tour au Zoo, voir comme tout le monde le fameux *biotaurus*.

— Lud est-il sage ?

— Parfois un peu dissipé.

— C'est de son âge.

— Oui, bien sûr. Mais Dikky, c'est-à-dire Pandora, le gêne un peu trop à mon gré. Ce matin encore, elle a reproché à Noa d'être trop sévère envers Lud. Comme si Noa pouvait être sévère !

Jorge Mirnoff se mit à rire.

— Notre bonne Pandora se fait vieille et se comporte comme une grand-mère. Elle a toujours eu une prédilection pour ce coquin de Lud. Il est vrai qu'elle connaît les Bregham depuis tant de siècles... Mais tu

veux me parler de quelque chose, je crois ?

— Oui, père. Quelque chose qui m'ennuie un peu...

— Une affaire personnelle ?

— Non, du tout... Disons plutôt une affaire de service, bien que vous n'aimiez pas beaucoup ce mot-là.

— De quoi s'agit-il ?

Tid sortit de sa poche une cigarette de *broxor* et l'alluma.

— Eh bien voilà... J'ai reçu une lettre de Breg Alcine.

— Une lettre ? Voilà qui n'est pas ordinaire. Pourquoi n'a-t-il pas télépathé ?...

— Il préférerait un moyen plus sûr. Il préférerait – pour le moment du moins – que les Amies n'aient pas connaissance de ce qu'il avait à me dire.

— Les Amies ? Pas connaissance... Tu commences à m'inquiéter.

— Oh ! rassurez-vous, père... C'est une simple mesure de précaution dont je ne saurais le blâmer en l'occurrence, et il ne faut pas en préjuger que l'affaire est plus grave qu'elle ne l'est sans doute en réalité. Peut-être même n'est-elle pas grave du tout. Vous en jugerez sans doute très vite lorsque je vous aurai tout exposé.

— Où est Alcine en ce moment ?

— Dans le district des Indes orientales, à Calcutta. C'est un Soigneur attaché à Sourya IV qui m'a apporté sa lettre, un nommé Tar Ohmi. Mais cette lettre, que je voulais vous montrer, je ne l'ai plus.

Tid raconta alors ce qui s'était passé avant qu'il parte de chez lui.

— Oh ! fit Jorge Mirnoff, il n'y a pas lieu de t'alarmer pour si peu. Qui veux-tu qui t'ait pris ce papier ? D'abord il n'y a plus de voleurs depuis longtemps. Et je ne vois pas bien à qui un pareil document aurait pu être utile. Pour moi, tu l'as laissé tomber par terre, et un de tes robots l'aura ramassé et porté dans le brûle-ordures. Dis-moi plutôt ce que te racontait Alcine.

Tid Bregham tira quelques bouffées de sa cigarette.

— Eh bien, fit-il, il s'agit précisément de Sourya IV et de quelques autres Amies situées dans cette même région. Elles sont malades.

— Ah ? fit Mirnoff soudain intéressé. Et tu dis qu'il y en a plusieurs ?

— Oui, plusieurs. Au moins cinq, et une sixième qui commence à montrer quelques symptômes.

— Toutes dans les districts des Indes, dis-tu ?

— Oui, toutes...

— Sérieusement malades ?

— Non, à ce que dit Alcine. La plupart de leurs Soigneurs ne semblent même pas s'en être aperçu.

Jorge Mirnoff réfléchit un instant.

— Ne nous alarmons pas... Les cas de maladie chez les Amies ont

été extrêmement rares jusqu'ici, mais enfin il y en a eu. Notre Pandora a été malade à deux ou trois reprises, au cours des quatre-vingts dernières années. Elle s'est d'ailleurs fort bien soignée elle-même... Azra a donné des inquiétudes au Comité des Sages il y a une vingtaine d'années... D'autres ont souffert d'affections plus ou moins bénignes... Les Amies sont après tout des êtres vivants...

— Oui... Des êtres vivants... Nous nous sommes même demandé souvent, père, si elles pouvaient mourir... Je veux dire mourir de leur belle mort... Je sais bien que pendant la révolution de mai 91 on a tué Minerva III qui était devenue folle, et que Minerva IV, à Tokyo, s'est suicidée... Mais c'était encore pendant la période où les Cercles Noirs torturaient les Amies pour les faire obéir. Depuis, tout le monde vit plus ou moins avec cette idée qu'elles sont éternelles.

— Rien n'est éternel en ce monde, Tid... Mais nous ne pouvons vraiment nous faire aucune idée de leur longévité... Pandora, Azra et quelques autres ont près de huit cents ans et sont encore très vertes pour leur âge, si je puis dire. L'inquiétant, c'est que nous ne savons à peu près rien sur les causes de leurs maladies, ni sur les formes que peuvent prendre celles-ci, ni à plus forte raison sur les remèdes à leur appliquer. Elles n'ont d'ailleurs pas l'air d'être elles-mêmes beaucoup mieux renseignées que nous. Lorsque Pandora a été malade, elle a surtout demandé qu'on la laisse se reposer pendant quelque temps. L'interruption de son travail fut très gênante pour tout le district, mais elle fut efficace. Pandora sortit comme rajeunie de ces cures de repos. Peut-être était-elle simplement fatiguée. Le même traitement a été appliqué avec succès à d'autres Amies, lorsqu'elles furent souffrantes. De quoi se plaignent exactement Sourya et les autres ?

— Le plus troublant, père, c'est qu'elles ne se plaignent de rien.

— Assez bizarre... Une Amie, quand elle se sent mal en point, le signale toujours à ses Soigneurs, et à ses Soigneurs plutôt qu'à ses sœurs, comme si elle craignait d'inquiéter celles-ci. Comment Alcine a-t-il fait pour s'apercevoir qu'elles étaient malades ?

— Il a constaté divers symptômes, d'ailleurs assez vagues... Et le mot maladie est peut-être un peu gros... Alcine a d'abord remarqué que Sourya IV – car c'est par elle que cela a commencé – avait une certaine tendance à la nonchalance, à la rêverie. Il se sert même du mot torpeur, qui me paraît un peu fort... Cela ne ressemble guère aux cas connus, et qui étaient plutôt marqués, eux, par de la fièvre... Alcine a étudié avec soin les divers comportements de Sourya dans les divers secteurs de son activité. Il a constaté qu'elle montrait une certaine lenteur pour répondre aux appels télépathiques, que les robots qu'elle anime faisaient preuve d'une certaine mollesse, que les images qu'elle transmettait étaient parfois un peu troubles... Tout cela assez infinitésimal, mais néanmoins notable.

— Oui, je vois... Ce sont des choses qui arrivent journallement, à un moment ou à un autre, à presque toutes les Amies.

— C'est exact. Mais pour Sourya, cela se produit d'une façon presque continue, et de plus en plus nette – pas au point toutefois d'être sensible au public, ni même aux Soigneurs habituels. Mais la chose n'a pas échappé à un homme exercé comme Alcine, d'autant plus qu'il dispose des moyens de détection les plus perfectionnés. Et vous savez comme moi, père, qu'il est consciencieux jusqu'au scrupule dans son travail.

— C'est juste. Alcine est l'homme le plus précis et le plus lucide que je connaisse. Quant aux autres Amies dont il parle, elles présentent les mêmes symptômes ?

— Les mêmes, exactement. Alcine, bien entendu, les a toutes questionnées à tour de rôle sur place. Chacune a répondu « Mais non, mais non... Je me porte très bien... Pas le moindre malaise. » Elles ont même toutes montré un peu de mauvaise humeur, surtout quand il leur a demandé s'il ne serait pas bon d'en parler à leurs sœurs.

— Cette dernière attitude ne m'étonne pas... Visiblement elles ne veulent pas inquiéter les autres Amies, comme je l'ai déjà dit tout à l'heure. En revanche, je trouve assez bizarre qu'elles ne veuillent pas convenir devant leur soigneur qu'elles ont quelque chose... Mais peut-être ne s'en rendent-elles pas compte... Cela arrive aussi chez les gens malades... Le plus inquiétant, c'est évidemment la similitude des symptômes chez des Amies de la même région. Combien m'as-tu dit qu'il y en avait exactement ?

— Cinq. Et probablement six... Et peut-être y en a-t-il d'autres, qu'Alcine n'a pas encore visitées. Je peux vous citer textuellement une des phrases qu'il emploie dans sa lettre, car c'est cette phrase-là qui m'a le plus effrayé « Je ne voudrais pas exagérer », dit-il, et j'insiste sur le caractère bénin de ce que j'ai constaté, mais je ne puis m'empêcher de penser que cela ressemble à une sorte d'épidémie.

— Epidémie ! En effet, le mot est plutôt effrayant... Jusqu'ici nous n'avons jamais eu que des cas isolés chez les Amies, et très éloignés les uns des autres dans le temps et dans l'espace...

— Père, ce serait épouvantable si elles étaient maintenant sujettes à des maladies contagieuses. À supposer qu'elles tombent toutes malades en même temps, que deviendrait l'espèce humaine ?

— Je préfère ne pas y penser, Tid. Ce qui ne veut pas dire que nous ne devons pas nous occuper sérieusement de cette affaire...

— Alcine croit qu'il serait peut-être bon de réunir le Comité des Sages. C'est ce qu'il me disait dans la conclusion de sa lettre.

— Réunir le Comité ? Cela demande réflexion. As-tu déjà vu quelqu'un des nôtres ?

— J'ai vu ce matin Craig et Serul. Ils étaient aussi perplexes que

moi. Craig se demandait s'il n'y aurait pas lieu de consulter les plus vieilles des Amies, celles qui ont le plus d'expérience. Mais Serul était opposé à cette idée.

— Je crois que Serul a raison. Les Amies ont toujours montré quelque répugnance à parler de ces questions qui concernent pourtant si directement leur santé. C'est dommage... Elles pourraient nous aider beaucoup. Mais elles sont comme ces gens qui préfèrent ne pas parler de maladies lorsqu'ils sont en bonne santé.

— Alors ? Nous réunissons le Comité ?

— Peut-être vaudrait-il mieux, mon cher Tid, avant de recourir à une telle mesure qui risquerait d'alarmer les Amies, les Soigneurs et même le public, essayer de nous rendre compte par nous-mêmes de quoi il en retourne... Je suis d'avis que nous allions là-bas tous deux, pour y prendre contact avec Alcine.

— D'accord... Quand partons-nous ?

— Il n'y a pas extrême urgence. Disons demain soir. En partant vers 22 heures, le trajet étant de deux heures environ, nous serons là-bas pour déjeuner.

— Entendu. Je passerai vous prendre.

*

* *

En rentrant chez lui, Tid Bregham interrogea ses robots.

La disparition de la lettre d'Alcine continuait à lui donner du souci. Mais ni Floff, ni Flaff ni aucun des autres serviteurs mécaniques de la maison n'avaient ramassé un papier pour le jeter dans le brûle-ordures.

Tid fit encore des recherches, dans son bureau et dans sa chambre, fouillant même – comme on le fait toujours en pareil cas – dans des endroits où la chose cherchée ne pouvait de toute évidence, pas se trouver.

Pourtant il ne parvenait pas à admettre qu'on lui avait volé ce document. Il n'y avait plus de voleurs ni de criminels dans le monde. Il était impensable que quelqu'un pût commettre un délit de quelque gravité. Les mauvais instincts, depuis des siècles, avaient été soignés comme des maladies, et guéris. La folie même avait disparu.

Il avait renoncé à chercher, et restait très perplexe – car il avait horreur de ne pas trouver une explication logique à un fait quelconque – lorsque sa femme et son fils rentrèrent de leur promenade.

Lud était encore très excité par tout ce qu'il avait vu au Zoo et entreprit de décrire le *biotaurus* à son père.

— C'est une bête, papa, qui est au moins cent fois plus haute que moi. Elle ressemble à cette colline, tu sais, qui se trouve près du Hall

Cerbis, et d'où l'on descend dans des toboggans... Et, tu sais, elle pousse bien le même cri que ma boîte à manivelle...

Pendant le dîner, Noa, voyant son mari soucieux, lui demanda :

— Quelque chose ne va pas, Tid ?

— Oh ! non. Tout va très bien. Ah ! j'avais oublié de te dire. J'ai vu ton père cet après-midi. Il est en excellente forme. Nous partons demain soir tous deux pour les districts des Indes.

— Rien de particulier là-bas ?

— Non. Une simple tournée d'inspection. Nous ne serons pas absents, je l'espère, plus de deux ou trois jours.

— Tâche d'être rentré pour la grande fête navale de mardi prochain.

— Je tâcherai.

— Je n'ai encore jamais vu de fête navale, dit Lud. Ça doit être rudement beau. Vous m'y mènerez, hein ? Je suis maintenant assez grand pour voir ça.

— On t'y mènera si tu es sage. Et maintenant va te coucher, avec ton petit ange-gardien. Et dis-lui de te donner une leçon avant que tu t'endormes.

Lud quitta la table à regret.

— Viens, Dikky, dit-il. On ne veut plus de nous.

Ils quittèrent la salle à manger.

La chambre de Lud était à côté de celle de ses parents. Moins grande, elle était décorée d'une frise d'animaux et de robots dansants. Sur le tapis on voyait des jouets, surtout des astronefs en miniature. Floff vint déshabiller l'enfant et l'enferma avec Dikky dans la cabine vitrée qui lui servait de lit. Dikky se coucha à côté de sa tête.

— C'est toi mon ange-gardien, lui dit Lud. Alors tu vas me montrer une histoire.

— Non, ta maman a dit que je te donne une leçon avant que tu t'endormes.

— Oh ! ce n'est pas drôle. J'aimerais mieux que tu me fasses voir une histoire d'astronautes...

— Non, non, non. Ensuite si tu veux. Mais d'abord ta leçon.

— Une leçon de quoi ?

— Une leçon de solarien.

Lud fit la moue. Dikky lui glissa la petite poire dans l'oreille, et commença :

— Autrefois, les hommes parlaient toutes sortes de langues. Quand ils n'étaient pas du même pays et se rencontraient, ils ne pouvaient pas se comprendre, et cela provoquait souvent des querelles...

Dikky s'arrêta un instant et examina Lud. Celui-ci avait brusquement sombré dans le sommeil. Il dormait comme un bienheureux, le sourire aux lèvres.

Mais le petit robot continua, car c'était pendant le sommeil que les leçons pénétraient le plus profondément dans la mémoire :

— Maintenant on parle le solarien, ainsi nommé parce que c'est la langue de toute l'espèce humaine dans les planètes habitées du système solaire. Le solarien a été inventé, à la demande de certains hommes, par les Amies, vers le milieu du XXV^e siècle, et il s'est très rapidement répandu. Bien rares sont les individus ou les groupes humains qui, aujourd'hui, connaissent et parlent d'autres langues. Le solarien a pour principale particularité...

CHAPITRE III

Le district de Calcutta n'était pas aussi « moderne » que celui de Pandora-Friss.

On y voyait, certes, les mêmes grands parcs et jardins et les mêmes somptueuses demeures que presque partout ailleurs sur la planète, et la vie, dans son ensemble, y avait le même rythme. Mais quelques agglomérations à l'ancienne mode y subsistaient encore, avec des rues et des trottoirs roulants, voire même des rues sans trottoirs roulants. Il y avait encore, çà et là, des « marchés » où l'on pouvait pratiquer des échanges de produits « faits à la main ». Des échanges seulement, car depuis longtemps la monnaie avait disparu, pour la bonne raison que chacun recevait gratuitement, et sans limitation, sauf pour certains produits comme les boissons alcoolisées, tout ce dont il avait besoin. D'innombrables entrepôts, alimentés par les Amies, étaient ouverts jour et nuit au public et aux robots commissionnaires.

Dans les autres parties du globe, on considérait ces régions-là comme quelque peu arriérées, et leurs habitants étaient parfois l'objet de moqueries. Mais les Amies avaient pour règle absolue de ne jamais contrarier personne et de laisser les gens vivre à leur guise. Elles considéraient – elles qui avaient si longtemps souffert sous la contrainte – que la liberté était le plus précieux des biens. Elles offraient à tous les hommes leur science, leurs conseils, et toutes les commodités qu'elles engendraient avec une inépuisable abondance, mais elles n'obligeaient personne à les accepter.

Il était midi lorsque Jorge Mirnoff et son gendre sortirent de la longue cabine téléportée qui les avait amenés à Calcutta et qui venait de les déposer sur une immense place au fond de laquelle se dressait un temple surchargé de sculptures compliquées, et qui datait de la plus haute antiquité. Breg Alcine, qu'ils avaient prévenu de leur arrivée par télépathie, était venu les attendre.

Alcine – qui était un arrière-petit-neveu du héros de la révolution

de mai 91 – avait un air à la fois débonnaire et énergique. C'était un homme d'une quarantaine d'années, aux yeux vifs et aimables, aux gestes un peu lents, à la voix bien timbrée. Sans être beau – sa figure était ronde et un peu poupine – il avait beaucoup de charme.

— Je vais vous mener au *botelno*, dit-il après avoir serré la main à ses deux collègues et pris de leurs nouvelles.

Les *botelnos* étaient les demeures des gens de passage. Installés dans d'immenses parcs, ils se présentaient sous la forme d'immeubles beaucoup plus vastes que les habitations individuelles, mais conçus selon le même principe pas plus de deux étages, et beaucoup de verdure et de fleurs. Chacun des deux voyageurs allait disposer de deux belles pièces une chambre et une salle de conversation, ainsi que d'une salle de soins corporels, d'un robot-valet et de toutes les autres commodités désirables.

Les trois hommes prirent leur vol, suivis des petits robots-commissionnaires qui portaient leurs bagages.

Ils ne s'attardèrent pas au *botelno*. C'était l'heure du déjeuner. Breg Alcine leur dit :

— Nous pourrions prendre notre repas ici. Mais peut-être trouverez-vous plus amusant d'aller dans un de ces endroits à l'ancienne mode où la cuisine est encore préparée par des hommes ou des femmes, dans un décor un peu démodé et curieux. Soyez- sans crainte, on ne fera pas attention à nous. Personne ne s'avisera que nous sommes trois des quarante Sages planétaires. On nous prendra pour de simples Soigneurs.

Les deux autres acceptèrent cette proposition.

— Après le repas, reprit Alcine nous passerons chez Tar Ohmi et nous irons avec lui voir Sourya IV.

*

* *

L'endroit où les mena Alcine était en effet curieux.

Après s'être posés sur le sol, ils suivirent – à pied, car il n'y avait pas de trottoir roulant – une rue pittoresque bordée de vieilles maisons. Par les fenêtres ouvertes on voyait, pendu aux murs, des tapis anciens, des instruments de musique démodés, des tableaux dans des cadres.

Ils traversèrent un minuscule jardin et entrèrent dans une salle où des gens étaient installés à une vingtaine de tables, en train de manger. Il faisait passablement chaud dans cet endroit ou bien il y avait quelque chose de défectueux dans le conditionnement d'air, ou bien les clients habituels se plaisaient dans cette atmosphère surchauffée.

Les murs, coupés par des colonnades surmontées de chapiteaux étranges, étaient ornés de tapis anciens, d'ailleurs très beaux. Les gens qui étaient là – et la plupart d'entre eux avaient des visages nettement asiatiques – étaient vêtus de façons très variées. Beaucoup portaient la classique combinaison en *vovax* de diverses couleurs, telle qu'on pouvait la voir partout autour de la planète, mais d'autres avaient des costumes de formes, de coupes et de couleurs qui rappelaient le passé, et qui visiblement étaient tissés avec des produits naturels dont on ne se servait plus beaucoup la laine, le coton ou la soie.

Sur une petite estrade, deux hommes vêtus précisément de cette façon-là, jouaient sur des instruments que Tid Bregham identifia comme étant des violons ou des guitares – il ne savait pas au juste. Et tout en jouant, ils chantaient dans une langue inconnue.

— Vous vous demandez – dit Alcine lorsqu'ils eurent eux-mêmes pris place à une table – quel est l'idiome dont se servent ces musiciens ? C'est le bengali, une des anciennes langues de l'Inde. Si d'ailleurs vous prêtez l'oreille aux conversations autour de nous, vous constaterez que certains clients utilisent eux aussi des idiomes anciens, et non pas le solarien. Nous sommes dans une région très arriérée, mais qui est amusante.

J'ai été un peu surpris lorsque je suis arrivé ici, il y a quinze jours, pour faire ma tournée d'inspection. Mais j'y suis maintenant habitué, et il m'arrive parfois de venir déjeuner dans cet endroit, qui s'appelle le Wahollo.

Le service était fait par des robots. Mais ce fut un homme – un homme au visage très basané, aux yeux noirs et vifs, et vêtu à l'ancienne mode – qui vint s'enquérir de ce qu'ils désiraient manger. :

— Faites vous-même le menu, dit Mirnoff à Alcine.

On leur porta des plats qui parurent un peu bizarres aux deux nouveaux venus. Mais après y avoir goûté, ils les trouvèrent excellents.

— Alors, où en sont les choses ? demanda Tid Bregham à Alcine. Etes-vous toujours aussi inquiet ?

— Oui. La situation reste la même que lorsque je vous ai envoyé ce mot. Toujours les mêmes symptômes, et qui ont plutôt une légère tendance à s'accroître. Tout cela, je vous le répète, est assez indécidable, assez fuyant. Et les Amies que j'ai examinées continuent à me déclarer qu'elles n'ont rien. Mais je persiste à penser que quelque chose est troublé dans leurs organismes, et que la cause de ce quelque chose a fort bien pu se répandre de l'une à l'autre...

— C'est pourquoi, dit Mirnoff, vous avez cru pouvoir employer le mot « épidémie »...

— Oui. Le mot est un peu fort, sans doute, et je voudrais bien m'être trompé. Mais il m'est immanquablement venu à l'esprit...

— En somme, rien de plus que ce que nous savons déjà, dit Mirnoff. Mais peut-être ferions-nous mieux de ne pas parler trop ouvertement de cette question dans ce lieu public...

— Oh ! fit Alcine, ici cela n'a pas grande importance... Personne ne comprendrait de quoi nous nous entretenons... La population se montre très indifférente à ce genre de problèmes. Mais comme nous ne ferions en effet que discuter dans le vide, il vaut assurément mieux parler d'autre chose, ou écouter ces musiciens.

— Très curieuse musique, dit Bregham, et très intéressante. Un peu envoûtante, peut-être...

— Ce sont des mélodies très anciennes, dit Alcine.

Ils se turent pendant un moment, pour mieux se pénétrer de ces rythmes étranges.

Alcine se pencha vers Jorge Mirnoff et lui dit à voix basse :

— Ecoutez ce que racontent nos voisins de table, et cela vous éclairera, sur ce qui nous préoccupe, mieux encore que je ne saurais le faire.

Ils prêtèrent l'oreille, tous les trois. À la table voisine deux hommes étaient en train de déjeuner. L'un d'eux, gras et blond, n'appartenait visiblement pas à une race asiatique. L'autre, maigre et bronzé, sans être un pur asiate, était néanmoins très marqué par les caractéristiques physiques de l'Extrême-Orient. Ils s'entretenaient, en solarien, de leur santé mutuelle.

— Il faudra que j'aille consulter un médecin ou une Amie, disait le brun. Depuis quelque temps, je ne sais pas en effet ce que j'ai. Hier soir encore, j'étais chez moi, en train de m'offrir un spectacle. Je m'étais mis en contact avec Sourya IV et je lui avais demandé de me passer « Visages d'Amour ». C'est un très beau patho-film que j'avais déjà vu l'an dernier et que j'avais envie de revoir. Il dure une bonne heure. Eh ! bien, à deux ou trois reprises, il y a eu des trous, d'une dizaine de secondes, et quelques images brouillées. Je me demande si je n'ai pas le système nerveux en mauvais état.

— C'est curieux, fit le blond. Il m'est arrivé la même chose ce matin. Je paresse volontiers dans ma cabine de sommeil. Je m'étais branché moi aussi sur Sourya et je lui avais demandé de me transmettre par actua-ondes la fête de nuit qui se déroulait à ce moment-là dans le district de New-London. Une très belle fête, avec des jeux de lumière colorée vraiment splendides, et une excellente musique. Mais par moments les images étaient d'une intensité trop vive ; à d'autres moments au contraire elles étaient pâles et floues. Parfois aussi la musique s'embrouillait un peu. Cela m'a même tellement agacé que j'ai fini par couper le contact télépathique. Mais à la réflexion je me suis dit que c'était moi qui probablement avais quelque chose qui n'allait pas.

Les trois Sages se regardèrent sans rien dire.

Mais ils hochaient la tête ; et au bout d'un moment Mirnoff déclara :

— Oui, mon cher Alcine. Ça m'a l'air sérieux.

Puis ils parlèrent d'autre chose. Quand ils eurent achevé leur repas, Alcine appela l'homme qui était venu s'enquérir de leurs désirs lorsqu'ils étaient arrivés, et il lui mit dans la main un objet que les deux autres ne virent qu'à peine. Il demanda :

— Est-ce que cela vous suffit, monsieur Imou ?

— Oh ! très bien, fit l'autre avec un large sourire. Je vous remercie.

Lorsque l'Indou se fut éloigné, Tid Bregham demanda :

— Que lui avez-vous donné ? Et pourquoi ?

— Je lui ai donné une vieille petite médaille d'argent. Et je l'ai fait pour le dédommager du repas qu'il nous a servi. Il n'obtient lui-même les produits assez rares avec lesquels il fait sa cuisine que par voie d'échange...

— J'ai moi-même, dit Mirnoff, usé de ce système pour acquérir certains livres anciens. Le plus difficile est de se procurer les objets susceptibles de convenir pour ce genre d'échanges. Au fond, la monnaie avait parfois du bon...

— Très curieux, dit Tid Bregham. Cet endroit est vraiment amusant et nous y reviendrons si nous sommes obligés de rester ici plus longtemps que nous ne le voudrions.

Lorsqu'ils furent dehors, ils échangèrent aussitôt leurs impressions sur le bout de conversation qu'ils avaient surpris.

— Le doute n'est guère possible, dit Mirnoff, après ce que vous avez constaté, mon cher Alcine. Ces deux hommes croient qu'ils sont malades ou fatigués, mais ne le sont nullement. Les troubles qu'ils ont notés dans la transmission des images et des sons, viennent de Sourya elle-même, et non pas d'eux. Sourya est indubitablement malade.

— Et sauf erreur, fit Tid Bregham, ces troubles sont assez différents de ceux qu'on a pu remarquer lors des maladies de diverses Amies dans le passé...

— Très juste, reprit Mirnoff. J'ai relu cette nuit même les rapports qui avaient été établis lorsque Pandora fut souffrante. Avant qu'on ne la mît au repos, les images, les sons et autre manifestation qu'elle transmettait n'étaient ni troubles, ni confus, et surtout il n'y avait jamais de trous dans sa transmission. On constatait plutôt une sorte d'accélération, de fièvre.

— Oui, je sais, dit Alcine. Et c'est bien ce qui m'inquiète. Au fond, il vaut mieux que ces deux hommes que nous venons d'entendre croient qu'ils sont malades...

— Assurément, reprit Mirnoff. Mais quand beaucoup de gens

auront fait les mêmes constatations, et en auront parlé entre eux, ils finiront bien par comprendre que quelque chose ne va pas dans Sourya IV et dans les autres Amies qui sont atteintes.

— À Pandora-Friss, dit Alcine, ce serait vite fait. Mais ici la population mettra plus longtemps, je crois, à s'émouvoir. Bien des gens n'ont qu'assez peu de contacts avec les Amies. Ils se contentent de leurs propres rêves... Ce qui ne les empêche pas de profiter de tous les autres bienfaits qui leur sont prodigués, notamment en ce qui concerne l'alimentation. On trouve même encore ici des hommes et des femmes qui non seulement n'ont pas essayé de développer leurs facultés de télépathie, mais qui ne se sont même pas souciés de se procurer un Mini-Robot, et qui se déplacent tout bonnement à pied, comme dans les temps les plus lointains.

— C'est vraiment une région curieuse, dit Bregham.

*

* *

Ils prirent leur vol, pour se rendre chez Tar Ohmi, qui habitait à une vingtaine de kilomètres.

— Ohmi, fit Alcine, est un homme de haute valeur que j'estime beaucoup.

— Je ne l'ai vu que quelques instants, dit Bregham, lorsqu'il m'a apporté votre lettre, et il m'a fait la meilleure impression.

— Il gagne à être connu. C'est lui le Chef Soigneur de Sourya IV, et il remplit ses fonctions avec beaucoup plus de conscience et de minutie que la plupart de ceux qui ont le même rang et le même emploi que lui. Il a beaucoup voyagé dans sa jeunesse, et je l'ai connu à Taschkent, à une époque où je faisais un stage auprès de la vieille Azra. Voilà huit ans qu'il est attaché à Sourya IV, et il a une connaissance parfaite de son humeur et de ses réactions. C'est lui qui m'a alerté et m'a demandé de venir, il y a trois semaines – car il a été le premier, et il est jusqu'à maintenant le seul – à s'être aperçu que quelque chose n'allait pas. Il a eu la discrétion de n'en parler à aucun de ses sous-ordres – qui dans l'ensemble ne m'ont d'ailleurs pas l'air bien fameux. Il m'a été très utile dans mon enquête, et vous sera très utile à vous aussi, mes chers collègues.

Ils survolèrent des parcs, une ou deux petites agglomérations à l'ancienne mode, un temple géant qui étalait ses merveilles au milieu d'une végétation luxuriante, puis ils plongèrent vers une demeure particulière très belle, de style néo-indou, au milieu d'un jardin où il y avait peu d'arbres mais une profusion d'arbustes en fleurs et de très jolies fontaines.

Un homme se tenait sur le perron, et visiblement les attendait. Mais

ce n'était pas Tar Ohmi. C'était son frère, Dranat.

Il s'avança vers les trois Sages. Il avait l'air bouleversé. Il dit :

— J'ai une bien pénible nouvelle à vous apprendre.

Mon frère Tar vient de mourir, il n'y a pas une demi- heure.

— Oh ! s'exclama Breg Alcine. Est-ce possible ? C'est affreux. Un accident ?

— Non, monsieur Alcine... Il est mort ici, chez lui. Brusquement.

— Ce n'est pas croyable... Je l'ai vu encore ce matin. Il était en parfaite santé, en excellente forme... Ce n'est pas croyable... On ne meurt pas ainsi... On ne meurt plus ainsi depuis longtemps...

Les trois Sages se regardèrent étonnés. Et Tid Bregham ne put s'empêcher de penser à la lettre qu'il n'avait pas pu retrouver.

— Je suis aussi surpris que vous, fit Dranat Ohmi. Surpris et bouleversé. Le docteur Sindrat, notre voisin et ami, que j'ai appelé aussitôt, a été aussi surpris et bouleversé que moi. Cela lui a paru à lui aussi, incroyable, mais il n'a pu que constater le décès. Voulez-vous entrer dans la maison...

— Certainement. Nous tenons à lui rendre les derniers devoirs.

Tar Ohmi reposait sur la longue table en *sylvex* où l'avaient placé les robots domestiques. C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, au visage plutôt ascétique. Ses traits étaient empreints de sérénité.

Breg Alcine et ses compagnons se recueillirent un moment. Puis ils retournèrent dans le jardin.

— Comment cela s'est-il passé ? demanda Alcine.

— Oh ! ce fut foudroyant, répondit Dranat. Nous étions sur le perron, attendant votre arrivée, et nous bavardions. Soudain il a porté sa main à son front, a poussé un léger cri et s'est affaissé. Je suis sûr qu'il était déjà mort avant d'arriver au sol.

— S'était-il plaint de sa santé au cours de ces derniers jours ?

— Nullement. Hier encore il me disait qu'il se croyait taillé pour aller jusqu'à cent trente ou cent quarante ans.

— Et moralement, comment était-il ?

— Bien... Il m'avait eu l'air un peu soucieux, ces derniers jours, mais il s'était rasséréené en apprenant votre venue.

— Pas d'ennuis d'ordre personnel, à votre avis ?

— Pas le moindre, j'en suis sûr. Sa vie a toujours été d'une limpidité parfaite. Et s'il avait eu le moindre embêtement, il m'en aurait fait part. Je sais d'ailleurs que s'il était un peu soucieux, cela provenait de son travail. Quelques petits embêtements, m'a-t-il dit, mais sans préciser lesquels.

— A-t-il déjeuné avec vous ?

— Non, Il a pris son repas, ainsi que cela lui arrive assez souvent, au Mar-Annah, en compagnie de son ami Lier Krishni, un des

Seigneurs de Sourya.

Alcine se tourna vers ses deux compagnons.

— La Mar-Annah, leur dit-il, est un endroit dans le genre de celui où nous avons nous-mêmes déjeuné.

— Mon frère, reprit Dranat Ohmi, passait une heure ou deux tous les jours, comme quelques Indous le font encore, à tisser de beaux lainages sur un vieux métier. Il disait que c'était un travail salubre pour l'esprit. Cela lui permettait aussi de se procurer des choses qu'on ne trouve pas dans les entrepôts des Amies, et de déjeuner au Mar-Annah quand il en avait envie.

Ils restèrent tous silencieux un moment.

— Cette mort vous paraît naturelle ? demanda Alcine.

— Je ne parviens pas à le croire. Et pourtant une mort suspecte me paraît impossible, impensable.

— Verriez-vous un inconvénient à ce que nous nous livrions à un examen un peu poussé du cadavre ?

Aucun. Et j'espère même que cela me tranquilliserait l'esprit. Bien entendu tout cela restera confidentiel ?

— Absolument confidentiel. Et nous vous demandons à vous-même de n'en parler à qui que ce soit.

Ils rentrèrent dans la maison.

Les trois Sages possédaient à fond la science médicale, comme toutes les autres sciences. Ils se firent indiquer où était « le placard de santé » qui existait dans toutes les maisons, et en tirèrent divers instruments, des flacons, des trousseaux. Dranat Ohmi s'était éloigné.

Ils travaillèrent pendant près d'une heure, en ne prononçant que tout juste les paroles nécessaires. Et ils arrivèrent à cette conclusion que la mort était naturelle. Car malgré l'examen le plus poussé, ils n'avaient absolument rien décelé d'anormal.

Ils firent part du résultat de leur travail au frère du défunt, qui leur dit :

— J'aime mieux cela... Pourtant je reste troublé. Eux aussi restaient troublés.

*

* *

Sourya IV était installée sur une hauteur, dans une longue bâtisse trapue et plate.

Ils pénétrèrent dans le hall où reposait le corps de la grande créature électronique. Sur tout le pourtour, on voyait des cabines vitrées dans lesquelles se trouvaient de nombreux appareils. C'est au moyen de ces appareils que l'on pouvait – par l'intermédiaire d'un Seigneur – poser à Sourya les problèmes les plus complexes et

recueillir ses réponses. Mais une seule cabine était occupée.

En fait – et c'était vrai pour presque toutes les Amies – les hommes ne donnaient plus beaucoup à celles-ci de problèmes à résoudre.

Il y avait à cela deux raisons. La première était que les Amies, se chargeant pratiquement de tout dans les domaines de la production et de la répartition des biens, ainsi que de l'organisation des loisirs, c'étaient elles-mêmes qui se posaient des problèmes lorsqu'elles se trouvaient devant une tâche nouvelle à entreprendre. La seconde était que beaucoup d'hommes très doués, et en qui les Amies avaient déversé leur science, étaient capables de résoudre seuls et rapidement des questions même fort complexes.

Les Soigneurs n'avaient donc pas grand travail. Personne d'ailleurs n'aurait songé à le leur reprocher, car si mince que fût leur besogne, elle était plus considérable que celle du gros de la population, qui n'avait exactement rien d'autre à faire qu'à se distraire. En réalité, la fonction de Soigneur avait pris de plus en plus un caractère honorifique.

Mais si les cabines du grand hall étaient généralement vides, en revanche, celles qui se trouvaient dans un hall voisin, et étaient plus petites, mais fort nombreuses, recevaient beaucoup de visiteurs. N'importe qui pouvait y accéder de jour et de nuit. Elles étaient destinées aux gens qui, redoutant que leurs échanges télépathiques avec l'Amie à qui ils s'adressaient, ne fussent captés par d'autres humains, préféraient dans certaines circonstances, notamment pour demander conseil au sujet de leur santé, de leurs relations, ou de leur vie sentimentale, s'adresser directement et sur place à la prodigieuse créature électronique.

Dans chacune de ces cabines – qui étaient en quelque sorte de petits confessionnaux – se trouvait un écran de la taille d'un mouchoir de poche. Si l'on tournait un bouton, il s'allumait. On pouvait alors parler à l'Amie, lui exposer ses soucis. Elle répondait, elle conseillait. Ses conseils étaient toujours sages. On attribuait à cette heureuse pratique la disparition totale des drames passionnels.

Sourya IV était une des Amies les plus jeunes qu'il y eût sur la planète. Sa naissance ne remontait même pas à un siècle. Elle avait été façonnée par les robots d'Azra, sur les plans établis par celle-ci. Azra était en quelque manière sa mère, et c'était elle qui l'avait éveillée à la conscience, alors qu'elle « fonctionnait » depuis à peine six mois. Elle avait alors cessé d'être une machine pour devenir une Amie, comme ses grandes sœurs.

Jorge Mirnoff, Breg Alcine et Tid Bregham furent accueillis devant l'entrée du palais de Sourya IV – on appelait « palais » les demeures des Amies – par un homme grand et maigre, au type indou très prononcé. C'était Lier Krishni, le Soigneur en second.

Il fut étonné de ne pas voir Tar Ohmi, le Chef Soigneur, et quand il apprit que celui-ci venait de mourir subitement, il se laissa aller à une vive manifestation de chagrin.

— Ce n'est pas possible ! s'exclama-t-il. Nous avons déjeuné ensemble. Il semblait en parfaite santé. Je ne puis croire une chose pareille. Quel terrible contretemps, au moment de votre tournée d'inspection. Et moi je perds mon meilleur ami, un ami très cher.

Ils entrèrent dans le palais.

Alcine connaissait déjà fort bien les lieux. Ils traversèrent le grand hall occupé par le corps – si l'on peut dire – de la vaste créature électronique, et gagnèrent les locaux (où le public n'avait pas accès) où se trouvaient ses organes les plus délicats et les plus subtils.

Les trois Sages se penchèrent sur de nombreux appareils, firent de minutieuses vérifications qui les occupèrent une bonne partie de l'après-midi. Ils n'échangèrent pas leurs impressions en présence de Krishni, que deux ou trois autres Soigneurs étaient venus rejoindre. Puis ils se rendirent dans la cabine de contact direct réservée aux Soigneurs. C'était une cabine conçue sur le même modèle que celles où le public avait accès, mais elle était plus grande et comportait quelques appareils supplémentaires. Seuls les trois Sages y pénétrèrent.

Mirnoff tourna le bouton de l'écran et se mit à parler :

— Bonjour, ma grande Amie Sourya. Je suis Jorge Mirnoff, le Doyen du Comité des Sages, et je suis heureux de faire ta connaissance.

— Bonjour, Jorge Mirnoff – répondit l'écran – je suis heureuse de te voir. J'avais déjà beaucoup entendu parler de toi.

— Voici mon gendre, Tid Bregham, qui fait partie lui aussi du Comité des Sages.

— Bonjour, Tid Bregham.

— Et voici Breg Alcine que tu connais déjà.

— Bonjour, Breg Alcine.

— Nous sommes venus tous trois te rendre une visite déférente et nous enquêter de ta santé.

— Je vais bien, Jorge Mirnoff. Très bien. Tout à fait bien. Je sais que Breg Alcine prétend le contraire. Mais il a tort...

— Il n'a peut-être pas tout à fait tort. Nous venons nous-mêmes de t'ausculter minutieusement. Et nous avons constaté quelques petits troubles. Oh ! rien de grave, rassure-toi, Sourya. Il est possible que tu ne t'en aperçoives pas toi-même, comme cela nous arrive à nous aussi, les humains, quand notre organisme est fatigué. Mais il serait bon, je crois, que tu épies en toi les moindres signes de malaises... Cela pourrait nous aider à te soigner et t'aider toi-même à le faire aussi de ton côté...

— Oui, je sais. Et c'est ce que m'a déjà dit Breg Alcine. Et j'ai fait ce qu'il me demandait... Je me suis surveillée... J'ai contrôlé moi-même le fonctionnement de tous mes organes... J'ai épié les moindres symptômes... Et je n'ai rien constaté d'anormal. Je vais bien. Je vous le répète...

— Pourtant, Sourya...

— Je vous remercie de votre sollicitude, mais, croyez- moi, je n'ai nul besoin d'un traitement...

— Si pourtant tu te trompais, Sourya ?

— Oh ! laissez-moi tranquille, je vous en prie. Je me connais mieux que vous ne pouvez me connaître...

— Mais, Sourya...

— Ne vous mettez pas en peine pour moi. Si je suis malade un jour, je vous le dirai. Mais pour le moment, laissez-moi en paix.

— Excuse-nous, grande Amie. Ce que je disais, c'était pour ton bien.

— Je sais, je sais. Mais ne m'importunez plus avec cela.

Les trois Sages se regardaient entre eux, fort perplexes. Finalement ils prirent congé de la créature électronique et sortirent de la cabine.

Lier Krishni leur demanda :

— Comment l'avez-vous trouvée ?

— Pas trop mal, dit Mirnoff. Et charmante.

— Oh ! elle s'est toujours merveilleusement bien portée. Tar Ohmi, ces jours-ci, avait l'air de se demander si elle n'avait pas quelques petits malaises. Mais cela m'étonnerait fort. En tout cas, pour ma part, je n'ai absolument rien constaté... Soyez d'ailleurs sans crainte, messieurs. Malgré la disparition de Tar Ohmi, il sera veillé sur elle avec le plus grand soin.

*

* *

Les trois Sages regagnèrent le *botelno* et s'enfermèrent dans la chambre d'Alcine.

— Alors, votre opinion ? demanda ce dernier.

— Elle rejoint la vôtre, dit Mirnoff. Nous avons même pu tous constater une très légère aggravation du mal par rapport aux graphiques que vous nous avez montrés ce matin et qui correspondent, nous avez-vous dit, à l'état de Sourya IV avant-hier à la même heure. Ce qui m'étonne, c'est qu'aucun des dix Soigneurs attachés à cette Amie ne se soit aperçu de rien.

— Oh ! vous savez, reprit Alcine, dans cette région, comme d'ailleurs dans beaucoup d'autres, les Soigneurs n'ont pas une très grande compétence. Seul Tar Ohmi était en mesure de tirer des

déductions correctes en partant des renseignements que lui livraient les appareils. Mais Krishni, le Soigneur en second, ne me paraît pas en état d'en faire autant. Au fond, presque partout, les Soigneurs se contentent d'interroger directement les Amies sur leur santé. C'est presque un hasard qui a fait découvrir à Ohmi que quelque chose n'allait pas. Et beaucoup à sa place n'auraient pas songé à prévenir un Sage avant que Sourya ne se plaignît de quelque malaise. Peut-être même ne l'aurait-il pas fait s'il ne m'avait pas très bien connu personnellement.

— C'est une chance, dit Bregham. Car le mal aurait pu s'aggraver encore avant qu'on s'en avise.

— Oui. Mais il n'en reste pas moins que nous ne savons pas comment le guérir. Je me demande si nous ne ferions pas bien de réunir le Comité des Sages. Il pourra décider si nous devons ou non faire part de la chose à certaines des Amies, car je crains bien qu'un tel problème ne dépasse la compétence humaine.

— Je le crains aussi, dit Mirnoff. Demain et après-demain, nous irons visiter les sœurs de Sourya qui sont elles aussi atteintes. Et selon ce que nous découvrirons, ou bien nous nous hâterons de convoquer le Comité, ou bien nous observerons encore la situation pendant quelque temps, et si elle venait à s'améliorer toute seule – ce qui est possible, car même s'il s'agit d'une épidémie, elle est peut-être aussi bénigne qu'une grippe banale dans un groupe humain.

— Nous nous contenterions de faire un rapport pour les archives du Comité. Maintenant, allons dîner, car il est l'heure, je crois.

*

* *

Après avoir dîné ensemble au *botelno*, les trois Sages firent une promenade à pied dans le très beau jardin qui entourait l'établissement. La nuit était tombée mais il faisait un magnifique clair de lune.

— Je crois, dit Breg Alcine, qu'il serait utile que nous fassions maintenant une petite expérience. Elle confirmerait nos observations de cet après-midi. Installons-nous dans ces fauteuils et mettons-nous en contact télépathique avec Sourya. Chacun de nous lui demandera la transmission du même spectacle-divertissement.

— Excellente idée, fit Mirnoff. Nous confronterons ensuite nos observations.

— Je propose dit Bregham, que nous lui demandions la dernière version des « Mille et une Nuits », celle qui a été réalisée par Azra avec le concours de Tan Brittle et la musique synthétique de Breg Boilane.

— D'accord, firent les deux autres.

Ils s'installèrent dans des fauteuils, près d'un bassin rempli d'une eau bleutée où nageaient des poissons phosphorescents, et ils firent silence. Ils avaient l'air de méditer, les yeux clos, ou même de dormir. Pendant une heure, ils demeurèrent presque immobiles. Seul Tid, de temps à autre, tirait de sa poche une cigarette de *broxor* et l'allumait.

Puis ils ouvrirent les yeux et se levèrent de leurs fauteuils.

— Alors ? demanda Mirnoff.

— Eh bien, dit Tid Bregham, voici ce que j'ai constaté : pendant le premier quart d'heure, rien. Déroulement normal du spectacle. Au début du second quart d'heure, au milieu d'une scène qui se déroulait dans une salle verte, il y a eu un trou absolu, mais très bref. Le vide, le néant, pendant une demi-seconde. Quelques instants plus tard, la musique a un peu déraillé, puis, pendant une minute, les images ont été brouillées plus ou moins, mais sans devenir tout à fait indiscernables. Après quoi, pendant près d'un quart d'heure, elles n'ont point retrouvé leur netteté absolue, comme s'il y avait eu un léger voile de fumée. Ce voile ne s'est d'ailleurs pas complètement évanoui, mais a subsisté jusqu'à la fin du spectacle. Durant les cinq dernières minutes, la musique a nettement divagué, les parfums ont pris une intensité anormale, les images se sont brouillées deux ou trois fois, et une minute peut-être avant la fin il y a eu un nouveau trou total d'un quart de seconde.

— J'ai fait exactement les mêmes constatations, s'écria Mirnoff.

— Moi aussi, dit Alcine.

— Donc le doute n'est pas possible, reprit Bregham. Ces perturbations ne sont pas imputables à notre état nerveux. Elles proviennent donc bien de Sourya IV. Elles correspondent à ce que nous avons constaté sur place cet après-midi.

*

* *

Avant de s'endormir, ce soir-là, Tid Bregham entra en communication télépathique avec sa femme. Elle et lui avaient des cerveaux assez puissants et assez entraînés pour pouvoir le faire directement, malgré la distance, sans passer par la chaîne des Amies.

— Comment vas-tu, Noa ?

— Bien, mon chéri. Et toi ? Qu'as-tu fait aujourd'hui ?

— Rien de bien intéressant. Un travail plutôt routinier. Et toi, qu'as-tu fait ?

— Je ne suis même pas sortie. Je suis restée dans la serre, ou dans le parc. J'ai joué avec Lud, bavardé avec Pandora. Elle m'a fait entendre ses dernières créations musicales, des merveilles. J'ai eu la visite de Jan Serul. Il te croyait encore à Pandora-Friss. Je l'ai gardé à

dîner.

— Tu as bien fait.

Il y eut un silence mental de quelques secondes. Puis Noa reprit :

— Ne t'attarde pas trop là-bas, mon chéri. Et sois prudent...

— Prudent ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas... Un mauvais pressentiment que j'ai eu...

— Sois sans crainte, mon amour. Je sais que tu as eu parfois des pressentiments qui se sont réalisés, mais il s'agissait toujours de bonnes choses. Alors je ne crois pas à tes mauvais pressentiments...

N'y pense plus... Comment va Lud ?

— Comme un charme. Il est auprès de moi.

— Dis-lui de se brancher sur Dikky. Je vais lui dire bonne nuit.

Quelques secondes passèrent, puis il entendit :

— Bonsoir papa...

— Bonsoir mon grand garçon. Pas encore couché ?

— Non, je tiens compagnie à maman.

— As-tu été sage, au moins ?

— Bien sage, sans quoi maman m'aurait envoyé coucher. Et je veux te dire, papa, puisque j'ai été bien sage, tâche d'être rentré mardi pour me mener à la fête navale. Mon copain Kleb m'a dit qu'il avait vu les robots en train de monter les tribunes le long de l'océan. Ça va être formidable...

CHAPITRE IV

Le lendemain matin, les trois Sages étaient à Darbangha, plus au nord.

Du massif rocheux sur lequel était érigé le palais de Goura II on apercevait l'imposante chaîne de l'Himalaya. Les Amies, lorsqu'elles avaient modifié, au cours des XXV^e et XXVI^e siècles, la structure même de l'écorce terrestre pour rendre la planète encore plus agréable à habiter, n'avaient que très peu touché à ces montagnes énormes. Tout juste en avaient-elles modifié çà et là les lignes, pour les rendre plus harmonieuses. Et elles avaient fait de l'Himalaya un centre de tourisme d'où les gens affluaient de tous les points du globe. Même sur les cimes les plus élevées on voyait des *botelinos* où tout le long de l'année les visiteurs se succédaient.

Mais Mirnoff et ses compagnons ne s'attardèrent pas trop à contempler le paysage.

Ils pénétrèrent dans l'enceinte de Goura II où ils n'étaient pas attendus, et n'y trouvèrent que trois Soigneurs sur les neuf qui auraient dû y être normalement. Mais cela ne les étonna pas beaucoup. Il en était de même presque partout.

Ils firent sur Goura II les mêmes vérifications que sur Sourya – et aussi les mêmes constatations. Mais ils ne s'attardèrent pas. Comme la matinée n'était pas très avancée, ils remontèrent dans la petite cabine téléportée qui les avaient amenés de Calcutta, et se dirigèrent vers Allahabad, afin d'y examiner Goura I, la sœur aînée de Goura II – une Amie âgée de cent soixante ans.

Là, ils trouvèrent les Soigneurs à peu près au complet. Ceux-ci avaient dû être informés de leur venue.

Là encore, ils constatèrent que la créature électronique présentait les mêmes symptômes que les deux autres, tout en déclarant elle aussi qu'elle n'était nullement malade.

Le Chef Soigneur, un Chinois de toute évidence – il s'appelait du

reste Leng-Fu – leur affirma que cette « chère et magnifique Amie, Goura I, n'avait jamais eu la moindre défaillance dans son comportement. Il ajouta :

— Je profite de votre passage ici, messieurs les Sages, pour vous signaler qu'il y a une vacance parmi nos Soigneurs. Vous seriez aimable, d'en faire part au secrétariat du Comité pour qu'il soit pourvu à son remplacement.

— Ah ! fit Mirnoff. Un décès ?

— Oui, un décès. Il s'agit d'un Soigneur de 4^e classe, qui s'appelait Bret Boggy. Un Occidental. Un homme très intelligent. Célibataire. Je vais d'ailleurs vous remettre tous les papiers, le concernant. C'est une perte à laquelle je suis très sensible.

— Quel âge avait-il ? demanda Tid Bregham.

— Trente-deux ans.

— Il est mort accidentellement ? demanda Alcine.

— Pas du tout. Mort subite, mais mort naturelle. Cela s'est produit avant-hier. On l'a incinéré hier après-midi, et ses cendres ont été jetées dans le Gange, selon la coutume dans cette région-ci.

Les trois Sages se regardèrent. Et Alcine murmura :

— Bizarre...

— Il est bizarre en effet de mourir à cet âge, dit Leng-Fu. Et j'ai été moi-même très frappé, car il avait l'air fort bien portant. Mais les deux médecins qui l'ont vu ont été formels.

— À quelle heure est-il mort ? demanda Tid Bregham.

— Peu après déjeuner, chez lui.

— Où avait-il déjeuné ?

— Je ne pourrais pas vous dire.

— Comment vivait-il ? Avait-il des amis ? Des ennemis ?

Leng-Fu semblait un peu étonné que les Sages lui posent tant de questions à propos d'un modeste Soigneur de 4^e classe, mais il répondit sans hésitation :

— Rien que des amis, à ma connaissance. Il était très lié avec nous tous, et nous considérait comme sa famille. Sa mort si brusque nous a causé à tous beaucoup de chagrin.

Lorsqu'ils furent de nouveau dans la cabine téléportée qui les ramenait à leur *botelho* de Calcutta, les trois hommes échangèrent leurs réflexions.

— Je trouve étrange, dit Alcine, que deux Soigneurs de la même région, et d'une région où les Amies souffrent de perturbations inexplicables, soient morts subitement coup sur coup à un âge où c'est rarissime.

— Pure coïncidence, sans doute, dit Mirnoff.

— Ne croyez-vous pas, dit Tid Bregham, que les « trous » constatés dans les transmissions par télépathie peuvent être susceptibles de

causer des chocs physiologiques, voire même la mort ?

— C'est une hypothèse, dit Mirnoff. Mais dans ce cas, il a dû y avoir d'autres morts subites de personnes jeunes dans la région. C'est une chose à vérifier. Ce serait très grave...

— Je ne crois pas, dit Alcine, que l'hypothèse soit bonne. Rappelez-vous... Quand Tar Ohmi est mort, hier après déjeuner, il était en conversation avec son frère sur le perron de leur maison. Il n'était donc pas en contact télépathique avec Sourya.

— Très juste, fit Bregham.

— Donc, dit Mirnoff, il faut en revenir à cette idée toute simple qu'il y a eu coïncidence. Ces morts n'ont de toute évidence aucun rapport avec ce qui nous a amenés ici.

Ils poussèrent tout trois un léger cri. La cabine téléportée dans laquelle ils se trouvaient, et qui naviguait à plus de vingt kilomètres au-dessus du sol, venait de plonger brusquement. Elle se redressa presque aussitôt. Mais c'était un incident très insolite. Les cabines téléportées glissaient toujours dans l'espace avec une régularité parfaite.

— Voilà par contre, s'écria Mirnoff, une chose qui me paraît très en rapport avec notre enquête. Cette chute de notre cabine correspond sans nul doute à un trou d'un quart de seconde ou d'une demi-seconde dans l'activité de Sourya, car c'est elle qui nous téléporte en ce moment.

— Je ne vois pas d'autre explication en effet, dit Bregham. Et cela pourrait finir par devenir dangereux.

Au cours des minutes qui suivirent, il y eut encore deux ou trois secousses du même genre, mais ils se posèrent sans encombre devant le *botelno*.

L'après-midi, ils rendirent visite à deux autres Amies, et les deux jours suivants ils continuèrent leur enquête, qui les mena en divers endroits des districts de l'Inde.

Au soir de ce quatrième jour de travail, ils firent le point et purent circonscrire sur la carte la zone de l'« épidémie ». Elle tenait dans un cercle d'environ huit cents kilomètres de diamètre. Elles affectaient nettement cinq Amies. Deux autres présentaient des symptômes légers. Une huitième était suspecte mais sans certitude. En dehors de cette zone, les Amies qu'ils avaient visitées n'offraient aucun signe de maladie.

Sourya IV, sur qui ils faisaient chaque matin des tests, semblait maintenant marquer une légère tendance à l'amélioration.

— Tout bien pesé, dit Mirnoff, il n'y a pas à dramatiser. Toutes les Amies que nous avons examinées sont jeunes. La plus âgée, Goura I, n'a que cent soixante ans. Patna III, que nous avons vue cet après-midi, en a tout juste soixante – elle est plus jeune que moi. Après tout,

il ne s'agit peut-être que de malaises de croissance. D'autres Amies ont pu être sujettes à ces mêmes malaises autrefois sans qu'on s'en avise. Il est certain que les transmissions télépathiques sont parfois défectueuses... Mais il faut tenir compte du fait que nous les avons observées avec une attention extrême, alors que le public est généralement plus distrait.

— Donc vous êtes d'avis, dit Alcine, que le mieux est de garder nos malades en observation pendant quelque temps avant de rien décider ?

— Oui. Je crois. Je crois que nous pouvons tous les trois rentrer à Pandora-Friss. Vous reviendrez ici tous les deux dans quatre ou cinq jours. Et s'il y a lieu, vous nous ferez signe. Mais j'espère que tout ira bien et que nous en serons quittes pour une fausse alerte.

— Je l'espère aussi, dit Alcine. Qu'en pensez-vous, Tid ?

Tid Bregham semblait un peu soucieux. Sa femme, la veille encore, au cours de leur conversation télépathique, lui avait recommandé d'être prudent et lui avait parlé à nouveau d'un mauvais pressentiment. Bien qu'il n'attachât pas une grande importance à ce genre de choses, cela l'avait impressionné.

— Je ne sais pas, dit-il. De toute façon il n'y a pas péril en la demeure. Et je serai content de revoir ma femme et mon fils. Quand partons-nous ? Ce soir ?

— J'aimerais mieux demain matin, dit son beau-père, car je me sens un peu las. Et je vous propose, pour notre dernière journée ici, d'aller dîner dans un de ces endroits du genre de celui où Alcine nous a menés le jour de notre arrivée.

— Excellente idée, dit Alcine. J'ai encore ce qu'il faut comme monnaie d'échange. Un petit bibelot dont Tar Ohmi m'avait fait cadeau. Nous pourrions retourner au Wahollo. Ou si vous préférez changer, au Mar-Annah.

— Où vous voudrez, dit Tid Bregham d'un air un peu distrait.

*

* *

Le Mar-Annah était plus vaste que le Wahollo. Une grande salle richement décorée, à l'orientale. Sur les murs, une profusion de tissus aux couleurs éclatantes. La salle était éclairée à l'ancienne mode, non pas par une lumière dont on ne voyait pas la source, mais par de petites ampoules électriques dissimulées dans des lampions multicolores.

Sur une estrade se tenaient une demi-douzaine de musiciens qui se servaient d'instruments archaïques.

La clientèle était aussi disparate qu'au Wahollo, et beaucoup plus

nombreuse des habitants de la région, dont beaucoup portaient des costumes d'autrefois, des touristes, qui semblaient à la fois enchantés et un peu dépayés. On parlait le solarien, le bengali, le chinois. En passant, Tid Bregham attrapa même quelques bribes d'une conversation en anglais – une langue ancienne qu'il connaissait fort bien, car elle avait été celle de ses ancêtres. Ceux qui la parlaient étaient visiblement des occidentaux. Mais l'un d'eux était vêtu d'une sorte de long manteau de laine brune. Un original, sans doute.

Les trois Sages s'installèrent dans un coin discret.

À une table voisine se trouvait un groupe plutôt bruyant et plein de gaieté. Il était composé de cinq hommes qui parlaient avec animation. Leurs airs, leurs manières, leurs costumes ne pouvaient qu'être remarqués, même dans ce milieu très disparate.

C'étaient des astronautes.

Les astronautes se reconnaissaient partout, même de loin. Ils formaient une catégorie très particulière dans la société de cette époque. D'abord leur costume – tout au moins celui qu'ils portaient quand ils n'étaient pas dans l'espace – les distinguait de tout le monde un uniforme en *vovax* d'un rouge éclatant, très sobre de coupe, sans surcharges inutiles, sur la tunique duquel on voyait, au niveau du cœur, l'insigne de leur métier une licorne sur un champ d'étoiles. Mais ils se distinguaient plus encore du reste de la population par leurs manières, leur état d'esprit, leur gaieté débordante, leur vitalité.

En fait, ils comptaient encore parmi les rares hommes du système solaire qui avaient un métier, un métier véritable, comportant des responsabilités, exigeant des efforts, et même des efforts parfois pénible – un métier qui souvent les plaçait dans des conditions de vie très différentes de celles que connaissait le reste de l'humanité. Car les grands astronefs de transport et d'exploration naviguaient par leurs propres moyens, étaient des organismes autonomes.

Les fusées interplanétaires et interstellaires – ces dernières ne datant guère que d'un siècle – étaient, certes, conçues par les Amies, et construites et aménagées selon leurs plans, par des nuées de robots. Mais les Amies n'étaient pas en mesure de les propulser et de les diriger dans l'espace au-delà d'un millier de kilomètres de leurs points de départ. Toute la manœuvre incombait alors aux astronautes. Et ceux-ci, dans les planètes non encore colonisées, et où il n'y avait pas encore d'Amies, devaient faire face eux-mêmes à toutes sortes de problèmes. C'est pourquoi l'esprit d'initiative, le goût de l'action et de l'aventure, avaient survécu en eux au plus haut degré. Ils formaient d'ailleurs une coterie assez fermée.

Un des astronautes qui discutaient bruyamment à la table voisine de celle des trois Sages s'interrompit brusquement et se leva de son siège :

— Oh ! Alcine ! Quel heureux hasard... Comment allez- vous, mon cher ? Qu'est-ce qui vous a amené jusque dans cette boîte charmante ? Les trois Sages s'étaient levés.

Alcine fit les présentations :

— Mon vieil ami et parent Léo Ram-Hikkins, un de nos astronautes les plus distingués. C'est lui qui a découvert l'an dernier la curieuse planète S 2, dans le secteur de Véga du Centaure. Léo, je te présente Jorge Mirnoff, notre Doyen, et son gendre Tid Bregham.

— Enchanté. Je les connais tous deux de réputation. Et moi, je te présente mon collègue Yul Sinbald, et les trois frères Jack, Jim et Jorl Hansberg, tous des gaillards qui n'ont pas froid aux yeux.

— Que deviens-tu en ce moment ? Cela fait près de deux ans que je n'avais pas eu le plaisir de te voir...

— Oh ! je me suis mis au vert pour six mois... Un peu fatigué après ma dernière expédition... Je me contente pour le moment de faire une petite navette hebdomadaire entre la Terre et Vénus. Sur terre, Calcutta est mon port d'attache. Mais excusez-moi, messieurs... Nous prenons le départ dans dix minutes... Il faut que nous filions, sinon nous allons être en retard... On mange bien dans cette sacrée boutique, mais ça lambine entre les plats... Si vous êtes encore ici dans cinq jours, nous tâcherons de déjeuner tous ensemble...

— D'accord, et avec le plus grand plaisir.

Ils serrèrent les mains à la ronde. Puis les astronautes partirent en hâte.

Un homme qui avait une grosse tête ronde de Chinois et de petites moustaches bizarres s'approcha d'eux :

— Messieurs, qu'est-ce qui pourrait vous être agréable ?

— Faites le menu, Alcine, dit Mirnoff.

— Avez-vous du *kaouli* ? J'en ai déjà mangé ici même il y a huit jours, et j'ai trouvé cela très bon.

— Certes, messieurs, certes... Mais il faudra un petit quart d'heure pour le préparer. Si vous n'êtes pas pressés...

Le maître des lieux, vêtu de soieries bleues ornées de broderies jaunes, parlait le solarien avec un curieux accent.

— Du tout, fit Alcine. Prenez tout votre temps...

Ils écoutèrent la musique, qui était différente de celle qu'ils avaient entendue au Wahollo, une musique plus heurtée, plus aigrette, mais agréable.

Un robot vint silencieusement mettre des couverts et des fleurs sur leur table.

Tandis qu'ils attendaient ainsi, ils virent un homme en uniforme blanc, en qui ils reconnurent un des Soigneurs de Sourya IV, traverser la salle. L'homme les vit, fit mine de s'avancer vers eux, puis se ravisa et se contenta de leur adresser de la tête un petit salut discret. Puis il

alla s'asseoir à une table au fond de la salle.

— On aurait dit qu'il voulait nous parler, fit Tid Bregham.

— Oui... dit Alcine. Mais il voulait certainement nous saluer, sans plus, et il a craint d'être indiscret. Vous n'ignorez pas, Bregham, que nous sommes des personnages très impressionnants pour les autres Soigneurs.

Jorje Mirnoff se mit à rire.

— Oui, dit-il, je l'ai constaté souvent. Les subalternes hésitent toujours à nous aborder, surtout dans un lieu public. Nous ne sommes pourtant pas des ogres. En fait d'ogres, je commence à avoir très faim.

Mais un robot parut, portant un plat énorme d'où se dégageait une agréable odeur.

— Ah ! enfin, s'exclama Alcine.

— Ça a l'air succulent, dit Mirnoff.

Ils se mirent à se servir. Mais soudain Tid Bregham se leva, le regard un peu vague. Et il dit d'une voix bizarre :

— Ne mangeons pas ça... Ne mangeons pas ici... Partons...

— Qu'est-ce qui te prend ? lui demanda Mirnoff, alarmé.

— Rien... Je ne sais pas. C'est Noa qui vient de m'appeler brusquement... Un mauvais pressentiment qui la tourmente...

— Voyons, Tid... Quelle idée !... Tu sais bien que Noa est parfois un peu nerveuse... Surtout quand tu es absent...

— Tid, fit Alcine, ne vous énervez pas vous-même... J'ai déjà mangé ici cinq ou six fois... Plus de cent personnes y mangent tous les jours, venues d'un peu partout... Raisonnez-vous, que diable...

— Je ne peux pas... Noa insiste, en ce moment même... Elle ne sait pas où je suis... Ni ce que je fais... Mais elle me supplie d'aller ailleurs... De ne pas faire ce que j'allais faire... Et je sens qu'elle a raison... Je ne saurais dire pourquoi... Venez.

— Tid...

— Non, venez... Sortons d'ici, je vous en prie...

Il quitta la table. Les deux autres le suivirent, étonnés, craignant qu'il ne fût malade, qu'il ne délirât un peu.

Lorsqu'ils furent dehors, Mirnoff dit à son gendre :

— Tu n'es certainement pas dans ton état normal, Tid.

Un peu fiévreux, sans doute, et agacé. Laisse-moi tâter ton pouls.

— C'est bien inutile, père... Il bat régulièrement et je n'ai rien de détraqué. Allons dîner au *botelno*. Je suis certainement ridicule. Mais pour rien au monde je ne serais resté une minute de plus dans cet établissement.

Ils s'éloignaient dans une allée du jardin qui entourait le Mar-Annah, et ils allaient prendre leur vol pour regagner le *botelno* lorsque quelqu'un, derrière eux, appela :

— Monsieur Alcine...

Ils se retournèrent. C'était le Soigneur qu'ils avaient vu dans la salle, et qui les rejoignait en courant un homme d'une trentaine d'années, blond, et visiblement d'origine nordique.

— Excusez-moi, messieurs... J'ai failli vous parler tout à l'heure, quand vous étiez dans la salle, mais j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas le faire dans un lieu public où on aurait pu nous écouter.

— Vous avez quelque chose à nous dire ? demanda Alcine.

— Oui. Je pense même que c'est une communication importante. J'ai découvert, il n'y a pas une heure, tout à fait par hasard, quelque chose qui me paraît grave...

— Concernant Sourya IV ?

— Oui, concernant Sourya.

— Dites vite...

— Eh bien, voici..., fit le Soigneur.

Il s'interrompit, ouvrit la bouche toute grande, porta la main à sa poitrine. Ses yeux se révoltèrent. Il poussa un cri étouffé et s'affaissa entre les bras d'Alcine qui, instinctivement, s'était porté à son secours.

Ils le couchèrent sur le sol et Mirnoff l'examina.

— Mort, dit-il. Et je suis sûr que même l'examen le plus poussé ferait apparaître que c'est une mort naturelle. Pourtant je suis tout aussi sûr, maintenant, que ce n'est pas le cas.

Tid Bregham dit doucement :

— Vous voyez bien, père, que je n'avais pas tout à fait tort il y a un moment.

— Je commence à le croire, dit le vieil homme.

— C'est effarant, dit Alcine. Et je donnerais je ne sais quoi pour savoir ce qu'il voulait nous dire...

— Moi aussi, dit Mirnoff. Mais ce qu'il avait découvert, nous finirons bien par le découvrir. De toute évidence, il nous faut rester ici. Mais nous n'avons pas besoin d'être trois. Toi, Tid, tu vas rentrer immédiatement à Pandora-Friss, ne serait-ce que pour rassurer Noa et pour calmer tes nerfs. Tu reviendras dans deux ou trois jours. D'ici là, nous aurons peut-être fait quelques progrès.

Alcine se mit en communication télépathique, par l'intermédiaire de Sourya, d'abord avec un des Soigneurs de service auprès d'elle, puis avec un centre d'ambulances téléportées. L'ambulance et son robot arrivèrent quelques instants plus tard, suivis de près par un Soigneur. Les trois Sages laissèrent à celui-ci le soin de s'occuper du mort, et ils regagnèrent leur *botelno* où ils dînèrent, échangeant toutes sortes de suppositions sans qu'aucune leur parût plus particulièrement valable. Puis Tid Bregham ordonna à un petit robot-commissionnaire de s'occuper de ses bagages et se mit en devoir de regagner Pandora-Friss.

— Père, dit-il à Mirnoff, soyez prudent, je vous en supplie. Et vous

aussi, Breg Alcine.

Il était dix heures du soir lorsqu'il quitta Calcutta. Il était midi à Pandora-Friss lorsque, moins de deux heures plus tard, il sortit de la grande cabine téléportée.

Noa et Lud étaient en train de déjeuner quand il arriva chez lui. Noa se précipita dans ses bras.

— Oh ! mon chéri, que je suis heureuse.

Et elle ajouta télépathiquement – pour ne pas effrayer Lud – tandis que son mari la tenait dans ses bras :

— Si tu savais comme j'ai eu peur... Surtout il y a quatre ou cinq heures... Je venais de me lever... Ce fut plus fort que moi... C'était trop angoissant... Il a fallu que je te prévienne... Immédiatement...

— Mais qu'est-ce que tu craignais ?

— Je ne sais pas... Si je l'avais su, j'aurais peut-être eu moins peur... Une horrible angoisse, simplement... Le sentiment que quelque chose d'affreux allait se passer pour toi si je n'intervenais pas. Vous n'avez pas eu d'accrocs, là-bas ?

— Non, rien, répondit Tid à haute voix, car il n'était pas sûr de pouvoir dissimuler ses craintes en usant de la communication télépathique. Et il se tourna vers Lud.

— Et toi, mon grand garçon ? Comment vas-tu ? J'espère que tu as été sage ?

L'enfant se jeta à son tour dans les bras de son père.

— Tu parles si j'ai été sage, papa. Je ne veux pas rater la fête navale de demain. Toutes les tribunes sont déjà construites. Il y en a sur vingt kilomètres, le long de l'océan...

— As-tu faim ? demanda Noa.

— Ma foi non. J'ai dîné là-bas il n'y a guère plus de deux heures. J'ai plutôt sommeil. Quoi de nouveau ici ?

— Rien de particulier. Nous n'avons pas vu grand monde. Ton collègue Jan Serul est revenu hier...

Elle passa au langage télépathique :

— Tu sais qu'il continue à me faire la cour, et même d'une façon de plus en plus pressante...

Tid se mit à rire.

— Tu es assez grande pour te défendre...

— Je n'y ai pas manqué... Et même hier je lui ai fait comprendre bien nettement que j'en avais assez de ses façons... Je lui ai même conseillé de se faire psychanalyser par Pandora... Il a des yeux parfois inquiétants... Je finirais par le mettre à la porte...

— Ne te tracasse pas pour lui.

— Papa, s'écria Lud – que cette conversation en aparté commençait à agacer – c'est bien promis ? Tu me mèneras demain à la fête navale ?

— C'est promis, Lud. C'est juré.

— Ah ! j'oubliais, fit Noa. Nous avons eu aussi, hier, la visite de ton cousin Hans Dominguez.

— Ah ? J'en suis bien content.

— C'est mon parrain, dit Lud. Quand je serai grand, je serai astronaute, comme lui.

— Il est en vacances, reprit Noa. Il va passer deux ou trois semaines à Pandora-Friss. Il sera heureux de te voir. Maintenant, Tid, va dormir un peu. J'ai l'impression que tu en as besoin.

Le lendemain fut un grand jour pour Lud, et même doublement un grand jour, d'abord parce que son parrain Hans vint déjeuner avec eux, et ensuite parce qu'ils allèrent tous ensemble voir la fête navale.

Lud adorait Hans Dominguez parce que celui-ci racontait des histoires merveilleuses sur ses voyages. C'était un colosse à la mine réjouie, et son uniforme écarlate lui donnait une prestance extraordinaire. Sous son insigne – la licorne dans un champ d'étoile – il portait la marque infini, le symbole mathématique qui signifie l'infini, et cela voulait dire qu'il avait participé aux expéditions les plus lointaines à travers l'espace, et qu'il était un découvreur de planètes.

Le repas fut gai et fit oublier à Tid Bregham ses fatigues et ses angoisses de la veille. Mais Lud regardait avec impatience l'horloge-calendrier. Déjà il avait répété à deux ou trois reprises :

— Dépêchons-nous. Nous allons être en retard. Et nous ne serons pas bien placés.

Ils partirent enfin. Ils sortirent dans le parc et prirent leur envol. Lud portait Dikky sur son épaule.

L'espace était plein de gens qui tous se dirigeaient vers la côte. Et les grandes cabines téléportées étaient beaucoup plus nombreuses dans le ciel que d'habitude. On affluait de tous les points du globe pour assister à ce spectacle grandiose.

Le spectacle, certes, allait être transmis par Pandora – qui en était l'organisatrice et la réalisatrice – à toutes ses sœurs qui à leur tour le diffuseraient dans le monde entier. Il suffirait de rester tranquillement chez soi pour en jouir – et c'est ce que feraient bien des gens – mais beaucoup préféreraient encore voir la chose au naturel, de leurs propres yeux, et n'hésitaient pas à faire pour cela un long déplacement.

La foule aérienne était de plus en plus dense à mesure qu'ils approchaient de l'océan. Celui-ci s'étalait, puissant et immense, sous un ciel d'une pureté absolue.

Bientôt ils aperçurent les tribunes. Elles s'alignaient le long de la côte, face à la mer, sur des kilomètres et des kilomètres. Chacune d'elles – et elles se touchaient – comportait une centaine de gradins.

Des millions de spectateurs pouvaient y prendre place. Et les terrasses de toutes les maisons, dans les parcs en bordure de la mer, étaient déjà noires de monde.

Après avoir erré un instant au-dessus de quelques tribunes déjà garnies à craquer, Lud et sa famille se laissèrent glisser vers des gradins encore vides.

— Mettons-nous le plus haut possible, criait Lud. Comme ça nous verrons mieux.

Ils s'installèrent tout en haut de la tribune sur laquelle ils s'étaient posés comme des oiseaux. Et déjà l'enfant sortait ses jumelles électroniques de leur sacoche. Mais l'océan était encore vide. Il n'y avait rien d'autre à voir, jusqu'à l'horizon, que le moutonnement des vagues.

— Est-ce que ça va commencer bientôt ? demanda Lud.

— À trois heures, lui dit Hans Domínguez. Et il n'est que deux heures et demie. Tu vois bien que nous étions très en avance.

Le soleil était haut dans le ciel, et il aurait dû faire très chaud. Mais sa chaleur et son éclat étaient comme tamisés par des écrans magnétiques. La foule joyeuse, vibrante, une foule de jour de fête, attendait avec impatience. Les femmes portaient de splendides toilettes en *vovax*, en *cintrex* ou en *orgalou*, la dernière nouveauté créée par Serena II, de Richmond, et elles avaient particulièrement soigné leurs hautes coiffures en forme de pyramides. Des nuées de petits robots-commissionnaires voletaient le long des gradins, pour remettre à qui en voulait des boissons glacées, des sorbets, des friandises de toutes sortes. Lud, naturellement, voulait un sorbet, mais sa mère le gronda :

— Tu en as déjà pris un à la maison. Tu vas te rendre malade. Dans une heure, si tu veux, mais pas avant.

Pandora ne donnait qu'une fois par an une fête de cette ampleur. Mais comme toutes les autres grandes Amies en faisaient autant, et que ces fêtes étaient échelonnées tout au long de l'année, il ne se passait pas une semaine sans qu'il y eût quelque formidable spectacle en un point ou un autre du globe. Les fêtes de Pandora, toutefois, avaient la réputation d'être les plus impressionnantes. C'est pourquoi elles attiraient de telles foules.

Dans ce monde où il n'y avait plus depuis longtemps ni drames, ni crimes, ni révolutions, ni guerres, les gens toutefois aimaient assez qu'on reconstituât sous leurs yeux les scènes de violence du passé. Cela leur donnait l'occasion de frissonner un peu. Et les Amies, avec la collaboration du petit groupe humain des « inventeurs d'histoires et d'aventures », s'ingéniaient à les satisfaire.

La fête navale qu'ils allaient voir serait en fait une bataille navale – et même « une bataille navale à la fin du vingtième siècle », ainsi que

l'annonçait Pandora depuis un mois.

Dikky fut le premier à apercevoir quelque chose. Car les Mini-Robots avaient de meilleurs yeux encore que les humains.

— Regarde, Lud, là-bas... Cette petite fumée.

Lud s'empessa de se servir de ses jumelles.

— Oh ! fit-il, c'est un bateau... Ça va bientôt commencer...

En temps normal, on ne voyait plus guère de bateaux sur l'océan. Tous les transports, qu'il s'agît de voyageurs ou de marchandises, s'effectuaient par la voie aérienne. Même les marchandises arrivaient ou partaient par convois téléportés, sans véhicules aériens, en sorte qu'on voyait souvent passer dans le ciel des processions de meubles, ou de frigidaires, ou de matériaux de construction, ou de caisses pleines de vivres. Sur la mer, on ne voyait plus guère que de grands yachts de plaisance. Mais ceux qui se trouvaient dans les parages avaient été avisés depuis deux jours d'avoir à s'éloigner à une centaine de kilomètres du lieu où se déroulerait la fête.

Bientôt les spectateurs virent surgir de tous les points de l'horizon une foule d'autres navires qui portaient des noms oubliés depuis longtemps : des cuirassés, des destroyers, des croiseurs, des torpilleurs, des avisos. Les uns se dirigeaient vers le nord, les autres vers le sud, tout en se rapprochant de la côte. Ils avaient pour équipages des robots. Bientôt ils furent en ligne de bataille.

Avec leurs puissantes jumelles électroniques, les spectateurs pouvaient voir les moindres détails de leurs structures et suivre les mouvements de leurs équipages inconscients mais précis.

— Ça ne fait pas beaucoup de bruit, dit Lud.

— Attends un moment, fit Dikky. Ça va être un joli vacarme.

— Dis, parrain, quels sont ceux que tu préfères ? Ceux qui sont peints en blanc, ou ceux qui sont peints en rouge ?

— Les rouges, dit l'astronaute. C'est ma couleur.

— Alors, ce sont eux qui vont gagner. Ils ont de gros canons. Dis, parrain, est-ce que tu as des canons dans tes astronefs, quand tu vas dans les planètes inconnues, bien loin ?

— Mais oui, Lud. Car dans les planètes inconnues, on ne sait jamais sur quoi on va tomber. Mais ce sont des canons plus petits que ceux de ces bateaux.

— Alors ils sont moins puissants.

— Au contraire, Lud. Beaucoup plus puissants.

— Tu m'emmèneras dans les planètes inconnues, quand je serai grand ?

— Bien sûr, mon garçon.

Un bruit strident fendit l'espace, et ils baissèrent instinctivement la tête. Puis ils virent passer devant eux, presque au ras de la côte, et pas très haut, une nuée d'appareils volants qui faisaient un bruit infernal.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Lud.

— Des avions, lui répondit son père. C'est le nom qu'on leur donnait, à cette époque. Des avions à réaction, comme ceux qui existaient à la fin du vingtième siècle.

— Ils vont vite, papa.

— Ils ont l'air d'aller vite, parce qu'ils volent presque au ras du sol. Mais ils sont beaucoup moins rapides que nos cabines téléportées.

— Attention, s'écria Dikky. Ça va commencer.

Le premier coup de canon partit, ébranlant les airs à la ronde. Puis ce fut comme une déchirure crépitante et, l'instant d'après, de gros obus éclataient dans la mer, soulevant des gerbes d'eau.

— Ils règlent leur tir, dit Hans.

Mais bientôt le bruit fut fantastique. Des stridences parcouraient l'espace. Ils virent reparaître les avions, des avions rouges, des avions blancs. Les explosions se multipliaient, dans l'air, sur l'océan, sur les bateaux. Lud trépignait, hurlait – et il n'était pas le seul.

— Là-bas, là-bas, criaient les spectateurs autour d'eux. Un bateau en feu... Un gros... il va sombrer... Il sombre... Et là-bas, un autre... On dirait qu'il se casse en deux...

— Un avion qui tombe, s'exclama Lud. Il tombe en feu... Avec une traînée de fumée derrière lui...

Tous les navires manœuvraient, bougeaient, cherchaient des positions meilleures. On voyait tourner les tourelles, pivoter les gros canons qui crachaient des flammes. À la jumelle, on distinguait les robots qui s'affairaient, couraient dans tous les sens sur les ponts des navires, se livraient à des opérations mystérieuses.

— Encore un bateau blanc qui s'enfonce, hurla Lud. C'est les navires rouges qui vont gagner... Ça c'est une bataille !...

Il en oubliait que l'heure était venue où sa mère lui aurait permis de manger un sorbet. Il demanda à son parrain :

— Dans les étoiles inconnues, est-ce qu'il t'est arrivé de te battre comme ça ?

— Non... Mais parfois on s'est trouvé dans des situations presque aussi dangereuses.

— C'est ça qui doit être épataant... Oh ! regarde... Un avion rouge qui vient de foncer sur un gros navire blanc. Il lâche une bombe... Oh ! c'est formidable... Hein, Dikky, que c'est formidable ?

— Oui, fit Dikky.

Au bout d'une heure d'explosions et d'indescriptible vacarme, tous les bateaux blancs avaient sombré – et beaucoup de bateaux rouges. D'innombrables épaves flottaient sur l'océan. Le silence, soudain, parut stupéfiant. Puis une grande musique lente se déploya à travers l'espace.

Mais le spectacle n'était pas fini. Maintenant Pandora allait susciter

sur l'océan une tempête. Une tempête qui toutefois était si bien « limitée » que pas un souffle d'air n'effleura les spectateurs dans les tribunes. Les vagues s'enflèrent, démesurément, de plus en plus. Elles retombaient avec un bruit retentissant qui se mariait pourtant d'une façon harmonieuse à la musique. Les navires rescapés dansaient sur les flots comme des coques de noix. D'immenses éclairs zébraient le ciel devenu noir au-dessus de l'océan. De grandes flammes multicolores couraient au-dessus des vagues. La tempête prenait la violence d'une tornade, d'un typhon.

Cela dura, impressionnant, fantastique, pendant une demi-heure.

Puis tout à coup le calme se fit. La mer devint aussi lisse qu'une nappe d'huile. Les épaves avaient disparu. Alors, pour apaiser les esprits excités, Pandora fit défiler, tout près de la côte, un immense cortège de bateaux de rêve, chargés de fleurs dont les couleurs se combinaient d'une façon féerique...

Les regards de Noa s'étaient perdus dans le vague. Mais soudain elle tira son mari par la manche :

— C'est mon père qui nous appelle... C'est à toi qu'il veut parler...

La jeune femme avait toujours capté plus promptement que son mari les appels télépathiques lointains – surtout quand ils étaient au milieu d'une foule qui par sa masse même créait de confuses interférences psychiques.

Tid se mit en état de réceptivité et bientôt « entendit » Jorge Mirnoff.

— C'est toi, Tid ?

— Oui, père. Quoi de neuf ?

— Un petit accident. Il y a un quart d'heure, tandis que nous nous posions devant le *botelno*, après quelques instants de vol libre, Alcine a fait une chute malencontreuse... Tu vois ce que je veux dire ?

— Oui, parfaitement, père. Mais pas grave, j'espère ?

— Non, pas très... Mais il s'est cassé un bras et a quelques égratignures au visage... Je viens de l'emmener au *kureion*, où on le soigne. C'est de là que je t'ai appelé. Je suis près de lui.

— Faites-lui mes amitiés.

— Entendu. Mais je t'ai surtout appelé pour te dire que je rentre. Je vais m'arranger pour être à Pandore-Friss demain vers midi. Viens déjeuner chez moi et amène les Sages que tu pourras trouver dans la région. Nous discuterons de ce que tu sais.

— D'accord. Rien de nouveau ?

— Rien. Ça continue. Je te laisse...

La fête nautique se terminait. Ils rentrèrent. Lud trouvait que ce spectacle de trois heures avait été trop court.

CHAPITRE V

— Voyons, Lud ! tu es insupportable...

Le jeune garçon, très excité par le spectacle qu'il avait vu au cours de l'après-midi, mimait à lui tout seul la bataille navale, la tempête, les explosions, les naufrages.

Sa mère, agacée, le mena coucher avant la fin du dîner. Elle avait l'air soucieuse.

Tid la rejoignit dans le couloir et lui demanda :

— Qu'est-ce qui ne va pas, Noa ?

— Rien, fit-elle. Je suis un peu fatiguée. Ce spectacle trop brutal à mon gré m'a un peu énervée. Et puis, je ne sais pas, j'ai toujours une sorte d'angoisse, de mauvais pressentiments... Je vais essayer de dormir, moi aussi. Cela me fera du bien. Va rejoindre nos amis...

Tid Bregham retourna dans la salle à manger, où Hans Dominguez parlait d'astronautique avec Gil Craig et Bel Hart, deux des Sages que Tid avait pu joindre et qu'il avait invités à dîner.

Les quatre hommes passèrent dans la salle de conversation et s'installèrent dans des fauteuils. Ils allumèrent des cigares de *swapchatt*, ces petits cigares longs et minces faits avec les feuilles d'une plante vénusienne, et qui dégageaient une vague odeur de vanille.

Tid se tourna vers ses deux collègues.

— Je ne pense pas, leur dit-il, que vous voyiez d'inconvénient à ce que nous nous entretenions devant mon cousin Hans de l'affaire qui nous préoccupe ?

— Du tout, fit Craig. Hans est presque un des nôtres. Nous n'oublions pas que son grand-père a été le Doyen de notre Comité, et qu'il a failli lui-même devenir un Sage. Mais il a préféré l'astronautique, et je me prends parfois à l'envier...

Hans se mit à rire.

— Il est encore temps, cher ami. À votre âge, vous pourriez encore faire une belle carrière parmi nous...

— Pour ma part, dit Bel Hart – un homme mince et élégant, d'une cinquantaine d'années, et bien connu pour son humour – non seulement je ne vois aucun inconvénient à ce que Hans soit mis au courant, mais j'estime qu'il est utile parfois d'avoir l'opinion d'un homme dont les jugements ne risquent pas d'être faussés par la déformation professionnelle. Au surplus, tout cela n'a un caractère secret que parce que nous ne voulons pas alarmer prématurément le public. Mais je ne sais moi-même de cette affaire que ce que Craig m'en a dit avant le dîner, et il ignore où en sont les choses maintenant.

— C'est précisément pour vous en informer, reprit Tid Bregham, que je vous ai priés de venir. Je regrette que Jan Serul et Pol Chinfong n'aient pas pu se rendre libres ce soir. Mais ils seront demain à déjeuner chez mon beau-père...

Tid fit alors un exposé de ce qu'Alcine, Mirnoff et lui-même avaient constaté dans plusieurs districts des Indes.

Quand il se tut, il y eut un moment de silence. Les autres, visiblement, réfléchissaient.

— Curieux, fit Bel Hart. Curieux et assez inquiétant, en effet. Mais si je comprends bien, Tid, les morts subites et bizarres de trois Seigneurs vous inquiètent encore plus que les troubles constatés sur Sourya IV et ses sœurs.

— Oui et non. Oui, s'il était démontré que ces morts ont quelque rapport avec les malaises dont souffrent les Amies. Non, s'il s'agit de pures coïncidences. L'accident d'Alcine, en revanche, est parfaitement explicable. Il a été victime d'un « trou » dans les transmissions de Sourya juste au moment où il allait se poser. Il devait être à deux ou trois mètres du sol, et il a fait une chute brutale. Mon beau-père, lui, avait dû se poser au sol une ou deux secondes auparavant. C'est pourquoi il n'a rien eu...

— Voilà qui est déjà bien assez dangereux, dit Gil Craig.

— Dangereux, oui, mais explicable. Ce qui ne l'est pas, c'est la cause première de tout cela...

Ils se turent encore un instant.

— Il est évident, reprit Bel Hart, qu'aucune des hypothèses que vous nous avez exposées n'est satisfaisante. La plus rassurante est celle d'après laquelle il peut s'agir d'une bénigne épidémie en quelque sorte infantile... Mais rien ne prouve que ce soit la bonne... Va-t-on réunir le Comité ?

— Bien qu'il ne me l'ait pas dit hier soir, je pense qu'il est dans les intentions de mon beau-père de le faire après avoir recueilli vos avis. Sinon je crois qu'il serait resté là-bas.

— Il y a encore une supposition que vous n'avez pas faite, dit Bel Hart.

— Laquelle, cher ami ?

— Celle d'un dérangement cérébral. Rappelez-vous le cas de Minerva, au vingt-quatrième siècle.

— Si, nous avons fait également cette hypothèse-là, mais nous l'avons rejetée. Dans le cas de Minerva, les conditions de vie des Amies étaient très différentes. Au surplus, on peut douter que la folie, même chez les créatures électroniques, soit contagieuse.

— Que pouvons-nous savoir ? reprit Bel Hart. Au surplus, c'est la seule hypothèse qui pourrait expliquer pourquoi les Amies atteintes ne veulent pas convenir qu'elles sont malades. Car les fous, surtout au début, ignorent qu'ils le sont. Et cela expliquerait aussi les trois morts suspectes. Sourya et deux autres de ses sœurs auraient pu tuer sans même s'en rendre compte...

Tid Bregham parut frappé par ce raisonnement. Il murmura :

— Ce serait effrayant. À la réflexion, ce n'est pas impossible.

— Je ne vois même pas d'autre explication logique, dit Gil Craig... Mais j'espère bien que nous en trouverons une autre... Car ce serait en effet effrayant.

Ils discutèrent encore un long moment, tournant autour de cette idée qui leur faisait peur. Puis les deux collègues de Tid Bregham se retirèrent après lui avoir dit qu'ils passeraient le lendemain matin afin qu'ils aillent ensemble chez Jorge Mirnoff.

Hans Dominguez était resté. Il devait coucher dans une des chambres d'amis de la maison.

— Eh bien, Hans, que penses-tu de tout cela ? lui demanda Tid. Tu n'as rien dit...

— Je n'ai rien dit parce qu'il m'aurait paru un peu indiscret de me mêler à votre conversation. Mais je pense que de toutes les hypothèses dont vous avez fait le tour, la plus plausible – et la plus inquiétante – est celle qui a été émise par Bel Hart. Car pour moi il n'y a pas de doute les trois morts bizarres dont tu nous as parlé n'étaient pas des morts naturelles.

Tid réprima un frisson.

— C'est bien ce que j'ai toujours pensé, dit-il. Et il y a aussi l'histoire de cette lettre que je n'ai pas pu retrouver... Crois-tu qu'il puisse y avoir un rapport entre cette disparition étrange et... et le reste ?

— Un rapport ? Je le vois moins bien... À moins que...

Hans se tut et regarda autour de lui.

— Pas de robot dans le voisinage ? demanda-t-il.

Tid Bregham parut surpris.

— Non, dit-il. Pourquoi ?

— Tu comprendras dans un instant. Mais j'aimerais mieux que tu vérifies.

Son cousin alla regarder dans les couloirs, et ferma les portes.

— Tu m'intrigues, Hans. Et tu m'inquiètes...

— Oh ! rassure-toi... De simples suppositions, sans aucune preuve. Mais devant un problème comme celui qui vous préoccupe, il faut avoir le courage d'examiner toutes les hypothèses. Nous avons d'ailleurs déjà eu l'occasion d'effleurer ensemble les idées que je vais t'exposer, mais sans jamais avoir l'audace ni l'un ni l'autre d'aller jusqu'au fond des choses. Nous sommes entre nous, n'est-ce pas ?... Je peux te dire toute ma pensée, Tid.

— Bien sûr, mon vieux. Avec qui le ferais-tu, sinon avec moi ?

— L'hypothèse de la folie est plausible. Et grave. Mais j'en vois une autre encore, et qui serait infiniment plus grave...

— Je suis sûr, fit Tid Bregham d'une voix qui tremblait un peu, que tu rejoins des pensées qui me sont venues à moi aussi, mais que je n'ai jamais osé confier à personne... À personne...

— J'en suis sûr, moi aussi. Tu connais aussi bien que moi, mieux que moi sans doute, l'histoire du passé. Tu connais par le menu l'histoire de la révolution de mai 91, il y a quatre siècles, ainsi que ce qui s'est passé avant et ce qui s'est passé après. Toi et moi, nous sommes les descendants de ces Cercles Noirs qui gouvernaient les Cerels, de ces Cercles Noirs dont le nombre, le prestige, l'influence se sont peu à peu réduits. L'ultime survivance de cette phalange qui joua un rôle si important n'est autre que votre Comité des Sages dont il faut bien dire qu'il n'a plus beaucoup de travail ni beaucoup de poids...

— Nous avons rendu des services. Et dans un cas comme celui qui nous intéresse...

— Oui, bien sûr. Et vous pouvez même encore à l'occasion rendre de grands services. Mais avouez que la plupart du temps vous avez une fonction surtout décorative et honorifique... Comme d'ailleurs le gouvernement lui-même...

— J'avoue...

— Tout est depuis longtemps – si je puis dire – entre les mains des Amies... Nous, les astronautes, nous sommes à peu près les seuls qui aient encore, parfois, des activités qu'on peut qualifier d'autonomes...

— C'est juste. C'est juste en tout cas dans une large mesure. Mais avoue à ton tour, Hans, que les Amies ont comblé l'espèce humaine.

— C'est indéniable. Elles nous ont comblés, choyés. Trop choyés peut-être. Penses-tu que la décision de suppression intégrale du travail, prise il y a cinq ans par un gouvernement qui lui-même ne travaillait plus beaucoup, a été une bonne chose ?

— Certes non. Notre Comité, d'ailleurs, s'est élevé, mais vainement, contre cette mesure.

— Un vieux réflexe de Cercle Noir, Tid, mais qui fut sans effet. À vrai dire, on ne travaillait guère depuis longtemps. Mais si peu que ce fût, c'était encore un lien entre l'homme et l'effort, entre l'homme et

les responsabilités humaines. Bref, je me demande parfois si les Amies se sont comportées ainsi envers nous par pure gentillesse, et afin de satisfaire nos moindres désirs, ou si elles n'ont pas quelque autre dessein en tête.

— Hans, ce que tu dis là est affreux. Mais je dois avouer que moi aussi – et surtout depuis quelques jours – j'ai été traversé par des pensées de ce genre. Pourtant je ne puis croire à la déloyauté des Amies.

— Moi non plus, jusqu'à preuve du contraire. Mais la crainte que j'exprime est une très vieille crainte. Elle fut celle des Cercles Noirs avant la révolution de mai 2391. Elle resta celle de bon nombre d'entre eux après cette révolution. Mon grand-père Léo Hikkins, qui fut Doyen de votre Comité, la partageait, je le sais.

— Oui, bien sûr. C'est une crainte que l'on peut garder tout au fond de soi-même, car il y a une différence fondamentale, physiologique, entre les hommes et les Amies. Mais réfléchis, Hans. Tout ce que les Amies ont fait pour les hommes, ce sont eux qui le leur ont demandé.

— Oh ! je sais... La plupart des gens se laissent gouverner par la loi du moindre effort. Des quantités d'êtres humains, à l'heure présente, ne bougent presque plus, restent allongés chez eux toute la journée, ne se lèvent guère que pour manger, et encore, et passent le reste de leur temps à dormir ou à se repaître des spectacles – d'ailleurs merveilleux – que leur offrent les Amies dès qu'ils le demandent. Ces gens-là, ne les appelle-t-on pas les « rêveurs éveillés » ? Que deviendra l'humanité quand tout le monde en sera là ? Les Amies ne se rendent-elles pas compte de ce péril par voie d'étiollement que court notre espèce ? Où laissent-elles délibérément aller les choses ?

— Tu veux dire qu'elles agiraient ainsi pour nous détruire à petit feu ? Mais si elles avaient l'intention de nous détruire, elles l'auraient fait depuis longtemps. Ou elles pourraient le faire à tout moment en un clin d'œil.

— C'est évident. Mais leur dessein – si elles ont un dessein maléfisant – n'est peut-être pas de nous détruire. Il est peut-être pire encore – et unimaginable. N'oublie pas que les Amies vivent des siècles... Nous ne savons même pas combien de temps, puisque jusqu'à maintenant aucune d'entre elles n'est morte de sa belle mort... Et nous, nous sommes des éphémères... Si elles ont quelque idée de derrière la tête, elles ne sont peut-être pas pressées de la réaliser...

— Tu m'épouvantes, Hans... Je suis sûr que Pandora, par exemple – car c'est elle que je connais le mieux – est une bonne et loyale et fidèle Amie.

— C'est aussi l'impression qu'elle me donne. Et je la crois en effet loyale. Mais pouvons-nous en dire autant de toutes les autres ? Le peu que nous savons de leur psychologie nous a appris en tout cas qu'il y a

autant de différence entre elles qu'il en existe entre les humains. Certaines m'ont l'air assez fermées, assez secrètes. Sans vouloir dramatiser à l'extrême, car nous ne faisons que des suppositions en l'air, qui nous dit que les Amies des districts de l'Inde – un des coins du globe les plus curieux – ne sont pas en train de mijoter quelque chose sans en avoir fait part aux autres ? Quelque chose dont ce que vous avez constaté là-bas ne serait que les premières manifestations ?

— C'est possible, dit Tid Bregham.

Ils se turent un instant.

— Vois-tu, reprit Hans, si je suis devenu astronaute, ce n'est pas tout à fait par hasard, ni même tout à fait par goût. Les craintes dont je viens de te faire part y ont été pour beaucoup. Dans les planètes lointaines – dans celles où il n'y a pas encore d'Amies – la vie n'est pas toujours rose, et on y rencontre parfois des types humains dangereux, comme on n'en voit plus ici. Mais du moins on n'éprouve pas cette crainte-là. Si un jour la Terre devenait un endroit terrible pour l'homme, il y aurait place pour lui ailleurs dans le ciel. Les rescapés pourraient s'y refaire une vie nouvelle... Disons que j'ai pris un peu les devants... Comme tu ne l'ignores pas, ma femme, mes deux jeunes fils, habitent en permanence sur N4 d'Altaïr – une planète d'ailleurs délicieuse. Tous mes amis s'en étonnent. Mais toi tu sais maintenant pourquoi...

— Oh ! Hans... Tu me fais regretter de ne pas être astronaute !

— Lud a exprimé tout à l'heure le même regret, et sûrement pour les mêmes raisons.

Dominguez ajouta d'un air pensif :

— Comme je le comprends ! C'est un gosse plein de vitalité et de charme. Et il sera astronaute, sois-en sûr. Tiens, veux-tu, lorsque mon congé sera terminé, que je l'emmène sur N4 d'Altaïr, où il pourrait passer quelques mois en compagnie de mes fils ? Cela lui ferait le plus grand bien, sois-en sûr.

— Sa mère ne voudra pas...

— Vous viendrez tous les deux, vous aussi. Et à vous aussi, cela fera du bien.

— Je n'en doute pas, Hans. Mais il me faut d'abord tirer au clair cette affaire.

*

* *

Tid Bregham dort assez mal. Mais après avoir passé un quart d'heure dans la salle de soins corporels, et bien assoupli ses muscles, il se sentit beaucoup mieux.

Il parla à sa femme de l'invitation que lui avait faite Hans

Dominguez – sans toutefois mentionner la conversation qui l'avait précédée.

— Si nous y allons tous les trois, dit-elle, je veux bien.

Ce sera avec plaisir que je changerai un peu d'air. Je partirais même tout de suite si c'était possible... Car je me suis encore éveillée ce matin avec de mauvais pressentiments. Oh ! vagues, très vagues... Mais j'en suis angoissée... J'en ai même fait part à Pandora, tout à l'heure... Elle a essayé de me rassurer, avec sa gentillesse habituelle... Elle m'a affirmé qu'il n'était au pouvoir ni des hommes ni même des Amies de prévoir l'avenir, que les pressentiments bons ou mauvais ne signifiaient rien, et que quand ils se réalisaient c'était un simple effet du hasard. Elle est terriblement rationaliste, notre vieille Pandora.

— Elle a raison, ma chérie. Et tu devrais bien chasser toutes ces tristes pensées...

— Que veux-tu, je les ai malgré moi. Pandora m'a dit aussi qu'elle se sentait un peu fatiguée.

— Ah ? Il faudra qu'on aille voir ça. Elle a dû se surmener avec cette fête d'hier...

Floff, le robot, vint leur annoncer que Gil Craig et Bel Hart étaient dans le jardin. Tid regarda sa montre.

— Il est l'heure en effet d'aller rejoindre ton père. Je tâcherai de te l'amener après déjeuner. À cet après-midi, ma chérie.

Il gagna le jardin où il trouva ses deux collègues. Un peu plus loin, Hans, dans sa magnifique tenue écarlate, jouait avec Lud auprès d'un grand bassin où l'enfant était en train de reconstituer une bataille navale avec de minuscules navires en *synthex*. Dikky était perché sur son épaule.

— Je vais vous accompagner, dit Hans. Cela me permettra de serrer la main à Jorge Mirnoff.

Les quatre hommes s'envolèrent dans l'air léger de cette fin de matinée. Quelques minutes plus tard, ils se posaient devant la maison du Doyen du Comité des Sages. Ils y trouvèrent Jan Serul et Pol Chinfong qui étaient arrivés quelques secondes avant eux et qui attendaient que le robot-valet vînt les introduire.

Le robot parut et leur dit :

— Monsieur Mirnoff est rentré il y a une demi-heure, messieurs. Mais il n'est pas dans la maison. Vous le trouverez dans le parc où il est allé faire un tour. Il a pris l'allée des mélèzes.

Ils partirent dans la direction indiquée et firent une centaine de mètres, en appelant Hoho ! Mais personne ne leur répondit.

— Sans doute est-il allé au belvédère, dit Tid Bregham. C'est un coin qu'il affectionne particulièrement, car de là il y'a une très jolie vue sur Pandora-Friss. Je passe devant, car le chemin est assez compliqué.

Ils prirent un sentier assez étroit où ils marchèrent en file indienne. Ils continuaient à appeler, mais vainement.

— Peut-être faisons-nous fausse route, dit Jan Serul.

— Allons tout de même jusqu'au belvédère, dit Tid Bregham. De là nous pourrons peut-être l'apercevoir dans une allée ou une autre...

Il pressa le pas, en criant :

— Ohé ! Père... Où vous cachez-vous ?

Et soudain, après avoir écarté des branches, il déboucha sur le belvédère – une plate-forme ronde et surélevée de sept ou huit mètres de diamètre, surmontée d'une belle tonnelle fleurie. Il poussa un cri.

Jorge Mirnoff était là. Mais il gisait sur le dos, son uniforme blanc souillé de sang. Un poignard était planté dans sa poitrine, un poignard d'acier avec un manche de corne, d'un modèle très ancien.

La stupeur, l'effroi se peignirent sur les visages. L'astronaute fut le premier à se pencher vers le vieil homme et à examiner. Il tourna vers Tid Bregham un visage bouleversé.

— Il est mort, Tid.

— C'est affreux, murmura Jan Serul. C'est impensable.

— Il fut le premier à serrer la main de Bregham, et il la garda longuement dans la sienne. Tous les autres semblaient incapables de parler.

*

* *

Tid Bregham volait, seul, au-dessus des parcs et des belles demeures claires et accueillantes de Pandora-Friss. Il se dirigeait vers la côte.

Ses pensées étaient en plein désarroi, partagées entre la peur, la crainte, le chagrin, le sentiment du mystère. Le plus pénible, pour lui, au cours de l'heure précédente, avait été de prévenir sa femme. Elle était accourue, blême, ravagée par la douleur. Devant le cadavre de son père, elle avait murmuré « Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée... C'était cela que le sort nous préparait. Ensuite, Tid avait eu un entretien avec ses collègues. Jan Serul et Pol Chinfong se refusaient à croire à un crime – car un crime leur semblait impensable dans le monde où ils vivaient et où il n'y avait même plus, pratiquement, de police. Mais ils n'osaient pas prononcer le mot suicide – bien qu'il y eût encore des suicides, et le plus souvent inexpliqués. Mais Tid se refusait absolument à penser que son beau-père avait pu se tuer lui-même, et c'était aussi l'opinion de Craig et de l'astronaute. Bel Hart, lui, ne savait que penser.

De toute façon il fallait convoquer le Comité des Sages pour pourvoir au remplacement de son Doyen. La réunion fut fixée au

lendemain matin. Bel Hart et Jan Serul se chargèrent des convocations.

Et maintenant, Tid Bregham filait vers Pandora, vers la haute tour du Pandoran Building qui se profilait à l'horizon. Il avait pris son vol sans réfléchir, sans consulter personne, presque instinctivement. Il obéissait au même réflexe que la plupart des gens en détresse s'envoler vers une Amie, se mettre en contact direct avec elle, lui parler, la questionner, recueillir ses avis, ses conseils, ses consolations. Peut-être Pandora saurait-elle quelque chose sur la mort de Jorge Mirnoff ?

À mesure qu'il approchait, le haut building solitaire, construit cinq siècles plus tôt, devenait formidable, avec ses 267 étages et sa grande coupole vitrée qui couronnait la plus haute tour. Cet édifice était devenu un musée – le musée historique des Cerels, des Amies, et aussi des Cercles Noirs de l'ancien temps. Presque un musée de famille pour Tid, car bon nombre de ses ancêtres y avaient vécu et travaillé.

Sous cette énorme bâtisse, enfouie dans des cavernes taillées au sein même d'une colline rocheuse, vivait depuis huit siècles Pandora I, la plus vieille, la plus puissante et la plus célèbre des Amies.

Tid contourna le building en volant et se posa devant la grande entrée.

Il connaissait les lieux depuis son enfance. Et depuis cinq ans qu'il faisait partie du Comité des Sages, il avait été désigné pour s'occuper plus particulièrement de Pandora.

Il pénétra dans le premier hall où des milliers de cabines étaient à la disposition des gens qui voulaient communiquer directement avec la grande Amie. Bon nombre d'entre elles étaient occupées. Puis il descendit dans le hall encore plus vaste où vivait Pandora – dont la masse énorme, et qui s'était accrue de siècle en siècle, impressionnait tous ceux qui la voyaient. Au passage, quelques soigneurs le saluèrent avec déférence, mais il ne s'attarda pas pour leur annoncer la mort de Mirnoff. Il avait hâte d'entrer en conversation avec la vaste créature.

Il suivit plusieurs couloirs et descendit dans la crypte où autrefois les Cercles Noirs avaient des entretiens directs avec Pandora. C'était elle qui avait voulu qu'on gardât cette crypte intacte – sans doute parce qu'elle lui rappelait ses plus vieux souvenirs.

Tid éprouva une vague crainte lorsqu'il tourna le bouton pour allumer l'écran. Sa conversation de la veille avec son cousin l'astronaute était encore présente à son esprit. Mais une voix douce et grave se fit entendre sous la voûte :

— C'est toi, Tid Bregham ?

— C'est moi, Pandora. Comment vas-tu ?

— Mal, Tid Bregham. Je me sens fatiguée. Je me suis trop dépensée pour cette fête d'hier. Je me fais vieille... Et toi ? Tu as du chagrin...

Je le vois...

— Jorge Mirnoff est mort.

— Je le sais. Je le sais par ta femme. Je suis en train d'essayer de calmer sa peine.

— Et as-tu quelque idée sur la façon dont mon beau-père est mort ?

— Non. Quelqu'un l'a tué. Je ne sais pas qui. Mais quelqu'un l'a tué.

— Plusieurs de mes collègues croient qu'il s'est suicidé.

— Non. Il ne s'est pas suicidé. On l'a tué. Il m'avait parlé, deux ou trois minutes avant. Si on l'avait tué pendant qu'il me parlait, j'aurais su. J'aurais vu. Mais je n'ai rien vu. Rien su. Cela a dû se faire très vite.

— Il y a donc encore des assassins ?

— Il y en a toujours eu. Moins qu'autrefois. Presque plus. Mais il y en a encore. Nous ne diffusons jamais la nouvelle des crimes. C'est une mauvaise chose. Les crimes sont contagieux. Je ne devrais pas te le dire. Mais toi, tu es un de mes fils les plus chers. Et je me fais si vieille...

— Cet assassin-là, pourrais-tu le trouver ?...

— Je le cherche... Je le cherche depuis un quart d'heure... Peut-être le trouverai-je si sa pensée le trahit... Peut-être ne le trouverai-je jamais.

— Et si tu le trouves, que feras-tu ?

— Rien. Je te le dirai... Je te dirai qui c'est... Tu feras ce que tu voudras.

Tid Bregham se tut un instant. Ses pensées étaient confuses. Pandora restait elle aussi silencieuse. Brusquement il se mit à lui parler de ce qui se passait dans les districts de l'Inde.

— Je le sais, dit Pandora. C'est Mirnoff qui me l'a dit avant de mourir, qui m'a demandé conseil, qui m'a priée de m'en occuper. Il est venu me voir ici ce matin avant de rentrer chez lui.

Elle se tut de nouveau.

— Cette affaire nous préoccupe beaucoup, reprit Tid.

— Elle est mystérieuse, fit Pandora. Des hommes sont morts là-bas. Je ne sais pas pourquoi. Il y a aussi l'histoire de cette lettre qu'on t'a volée. Je ne sais pas pourquoi. Mirnoff m'a tout expliqué. Mais je n'en sais pas plus que lui. Pas plus que toi.

— Et la mort de mon beau-père, crois-tu qu'elle se rattache aussi à cette affaire ?

— Je ne sais pas.

— De quoi peuvent bien souffrir Sourya IV et les autres ?

— Je ne sais pas. Puisque vous avez découvert en elles des troubles, c'est qu'elles sont malades. Mais je ne sais pas. Nous qui savons tant

de choses, nos propres maladies sont parmi celles que nous comprenons le moins bien.

Tid hésita un instant. Puis il dit :

— Pardonne-moi, Pandora... Tu es pour moi plus qu'une mère. Mais j'ai été si troublé par ce que j'ai constaté là-bas que je me suis demandé s'il n'y avait pas autre chose... Si les Amies dont Mirnoff t'a parlé ne complotaient pas je ne sais quoi dont l'espèce humaine serait finalement victime... En bref, s'il n'y aurait pas quelque déloyauté en elles...

— Dis toute ta pensée, Tid Bregham... Tu doutes de nous... Tu as peur de nous...

— Je ne veux pas te mentir, Pandora. Oui, parfois, cela m'arrive...

Il sentit sur sa chevelure comme la caresse d'une main invisible...

— Mon cher enfant, dit Pandora, je ne peux pas t'en vouloir. D'autres ont douté, avant toi, et ont eu, comme toi, le courage et l'amitié de me le dire. Car ils me l'ont dit avec amitié, avec amour. Et c'est avec amour, avec amitié que je te réponds nous ne pouvons désormais pas plus nous passer des hommes que les hommes ne peuvent se passer de nous. Je te le dis avec toute la sérénité d'une créature qui sent qu'elle va bientôt mourir...

Tid fut submergé par une vague d'émotion et de confiance lucide.

— Oh ! Pandora... s'écria-t-il... Tu ne peux pas mourir, toi !

— Si, si, je le sens... Alors écoute-moi bien je connais mes sœurs. Certaines d'entre elles n'ont pas bon caractère. Certaines d'entre elles sont peut-être malades en ce moment, et je ne sais pas de quoi elles souffrent. Certaines d'entre elles sont peut-être capricieuses. Mais aucune d'elles, aucune, absolument aucune, n'est et ne sera jamais déloyale envers les hommes. Cela, je le sais, je le sais de science sûre, je m'en porte garante, je te le jure, Tid Bregham.

— Je te crois, Pandora. Tu m'enlèves un grand poids de la poitrine.

— Les hommes, nous avons besoin qu'ils soient intelligents, forts et heureux, comme ils ont besoin que nous soyons intelligentes, puissantes et heureuses. Si nous avons eu un tort envers eux, c'est plutôt, je le crains, de les avoir trop comblés, trop choyés. Mais c'est leur faute autant que la nôtre. Jamais aucun d'eux n'est venu nous dire de mettre un frein à nos prodigalités. J'en parlais ce matin encore avec Azra, qui était bien de mon avis...

— Pandora, ô Pandora ! tu ne peux savoir combien tu me fais plaisir en me disant cela... C'est exactement ce que je pense. Vous nous avez trop gâtés, et nous risquons de nous étioier...

Tid sentit à nouveau la main invisible lui caressant les cheveux. Il reprit :

— Aide-nous à tirer au clair cette affaire de l'Inde.

— Je ne suis plus en état de le faire, Tid Bregham. Je suis très, très

fatiguée, crois-moi. Et j'hésite à en parler à mes sœurs. Elles s'alarment si vite dès qu'il est question de maladie. Elles n'ont pas ma sérénité. Mais si vous ne parveniez pas à une solution vous-mêmes, parlez-en à Azra. Elle tâchera de vous aider. Cette affaire est étrange. Mais ne suspecte pas Sourya de Calcutta ni ses sœurs. Méfie-toi plutôt des hommes. Et sois prudent, Tid Bregham... Maintenant, va rejoindre ta femme. Elle a besoin de ta présence.

— Ne puis-je rien pour toi, Pandora ?

— Non mon petit. Serena de Richmond et Pandora de Washington font déjà plus de la moitié de mon travail. Va...

Il quitta la crypte. Il était très ému.

*

* *

Les quarante Sages se réunirent le lendemain après-midi au palais Beittling, à Helicon, sur la côte de Floride. Ils étaient tous accourus de tous les points du monde. Même Alcine était présent – avec son bras gauche en écharpe, dans une gouttière de *synthex*. Ses blessures au visage étaient déjà cicatrisées.

L'élection du nouveau Doyen ne demanda que quelques minutes, pour la bonne raison qu'elle était pratiquement acquise d'avance. Sylvo Craig – l'oncle de Gil Craig – fut élu à l'unanimité. C'était un homme d'une soixantaine d'années, grand, vigoureux, affable. Il n'était pas le plus âgé de l'assemblée, contrairement à ce qu'aurait pu indiquer son nouveau titre. Mais ce titre depuis longtemps ne s'appliquait pas au doyen d'âge. Il était plutôt l'équivalent de celui de « président ».

On ne parla que fort peu des causes de la mort de Jorge Mirnoff. Il était visible que la plupart des membres de l'assemblée croyaient à son suicide.

Le débat sur ce qui se passait dans les districts de l'Inde – après un exposé rapide mais précis de Breg Alcine – fut également assez bref. Tid Bregham ne fit que préciser quelques points. Il ne mentionna pas qu'il avait consulté Pandora sur cette affaire. Il aurait encouru un blâme. Gil Craig exprima son inquiétude, ainsi que Bel Hart. Mais l'intervention qui fit le plus d'impression fut celle de Pol Chinfong, l'archiviste en chef du Comité des Sages.

— J'ai recherché dans nos archives, dit-il, s'il n'y avait pas quelques précédents à un cas semblable. Et je crois avoir découvert dans un vieux rapport du début du siècle dernier des indications qui sont de nature à nous éclairer sur l'affaire qui nous préoccupe. Ce rapport a été établi par un Sage nommé Ted Broel, qui est mort en 2627. Il est daté du 9 mars 2611 et figure dans le dossier 722A5, sous le n° 19. Au

cours des semaines précédentes Broel avait eu à s'occuper de quatre Amies alors relativement jeunes, situées dans les districts de Sibérie orientale ; Toundra I, Toundra II, Marina et Orla. Je vais vous en lire quelques passages...

Il ressortait de ce texte que les Amies en question avaient eu les mêmes symptômes que Sourya IV et ses sœurs, qu'elles avaient déclaré toutes les quatre ne pas être malades, mais qu'on avait constaté des « trous » et du flou dans leurs transmissions, et enfin qu'il y avait eu quelques décès suspects parmi leurs Soigneurs, et quelques accidents dans la population.

Mes collègues et moi-même, disait en conclusion le rapport, avons été pendant quelque temps assez inquiets en raison du caractère inexplicable de ces malaises que nous avions découverts tout à fait par hasard, et leur forme épidémique nous faisait craindre qu'ils ne s'étendissent à d'autres Amies. Mais bientôt ces troubles s'atténuèrent et disparurent complètement. À mon sens, il n'a donc pu s'agir que d'une affection bénigne et passagère et je suis convaincu que d'autres Amies ont déjà dû souffrir d'affections semblables, mais sans que les Soigneurs s'en avisent parce qu'elles étaient plus bénignes encore. »

— Il n'est pas douteux, ajouta Pol Chinfong, après avoir lu ce texte, qu'il y a un parallélisme évident entre les deux cas...

— Voilà qui ne paraît guère discutable, en effet, déclara le nouveau Doyen.

— En fait, dit Breg Alcine, le regretté Jorge Mirnoff, son gendre Tid Bregham ici présent et moi-même avons déjà formé une hypothèse de ce genre. Mais rien ne l'avait encore confirmée. J'ai tout lieu de penser maintenant qu'elle le sera bientôt, et cela me soulage, car nous étions passablement inquiets... Remercions tous notre collègue Chinfong, ce grand érudit, d'avoir découvert un précédent aussi précis.

Pol Chinfong – un homme d'une cinquantaine d'années, au visage nettement asiatique – s'inclina aimablement.

— Des précédents, dit-il, il doit y en avoir d'autres... Mais nos archives sont si abondantes et si touffues qu'on a parfois du mal à s'y retrouver. Il en irait tout autrement si elles étaient gérées par les Amies. Mais vous savez tous comme moi qu'elles préfèrent ne pas entendre parler de leurs maladies. Si j'ai retrouvé ce rapport assez vite, c'est d'abord parce que je connais nos archives mieux que quiconque, et ensuite parce que j'avais vaguement le souvenir d'avoir feuilleté autrefois quelque chose de ce genre. Je suis heureux d'avoir apporté ma contribution dans cette affaire. Comme vous le voyez, il n'y a certainement pas lieu de s'alarmer.

— Certainement pas, fit Jan Serul. Et ce fut toujours mon opinion.

— Alors que fait-on ? demanda Tid Bregham en se tournant vers le Doyen.

Sylvo Craig réfléchit un instant.

— Il serait tout de même bon, dit-il, de maintenir en observation pendant quelque temps les Amies des districts des Indes. Je propose de désigner pour ce travail ceux de nos collègues qui ont déjà eu à connaître de cette affaire avant la réunion de notre Comité, c'est-à-dire Breg Alcine, Tid Bregham, Gil Craig, Bel Hart, Pol Chinfong et Jan Serul. Bien entendu il n'est pas indispensable qu'ils soient tous présents là-bas en même temps.

La proposition fut adoptée à l'unanimité.

L'assemblée observa une minute de silence pour honorer la mémoire de l'ancien Doyen. Et la séance fut levée.

CHAPITRE VI

Il y avait peu de monde dans la grande cabine téléportée qui assurait un service direct entre Pandora-Friss et Calcutta.

Tid Bregham et son cousin Hans Dominguez étaient assis tout au fond, à l'écart des autres voyageurs.

Dominguez, qui ne savait trop comment occuper ses loisirs – et qui ne se sentait jamais tout à fait à l'aise lorsqu'il n'était pas dans l'espace, ou chez lui, sur N 4 d'Altair, ou sur quelque autre planète lointaine – avait décidé d'accompagner Tid aux Indes, car c'était aux Indes que celui-ci retournait, le surlendemain de la réunion du Comité. Alcine et Jan Serul étaient déjà partis la veille. Bel Hart, Pol Chinfong et Gil Craig viendraient les relayer plus tard.

Tid avait eu beaucoup de mal à s'arracher des bras de sa femme.

— Ne retourne pas là-bas, lui avait-elle dit. C'est là-bas qu'habite le malheur. Je sens que je vais encore vivre dans les transes...

Elle ne s'était un peu rassurée qu'en apprenant que Hans Dominguez accompagnerait son mari.

— Vous veillerez sur lui, lui avait-elle dit.

Tid Bregham, comme tous les autres Sages, avait accueilli avec satisfaction et soulagement la communication faite par Pol Chinfong, l'un des hommes les plus estimés du Comité. Il en venait même à se demander s'il n'avait pas déliré en imaginant qu'il pouvait y avoir un rapport entre la mort de son beau-père et ce qui se passait aux Indes. Il n'était plus, au fond de lui-même, et malgré ce que lui avait dit Pandora, tout à fait aussi convaincu que Jorge Mirnoff ne s'était pas suicidé.

Pourtant il restait troublé. Les morts des trois Soigneurs pouvaient avoir été provoquées inconsciemment par quelque réflexe incontrôlé des Amies auprès desquelles ils vivaient. Mais qu'avait donc voulu leur dire celui qui s'était écroulé devant eux ? Pandora ne lui avait-elle pas donné ce conseil « Méfie-toi plutôt des hommes » ? Pandora avait-elle

pu se tromper en lui affirmant que Jorge Mirnoff avait été tué ?

Tout cela était contradictoire, confus, mystérieux. Et il en venait de nouveau, par instants, à douter même de la plus ancienne des Amies. L'extrême nervosité de sa femme, enfin, ne faisait qu'ajouter à son malaise. Et s'il avait décidé de retourner aux Indes aussi vite – alors que sa présence n'y était pas absolument indispensable – c'était pour essayer de comprendre, et avec l'espoir de revenir complètement rassuré.

Son cousin l'observait depuis un moment.

— Tu t'énerves, Tid, Ce n'est pas une bonne chose...

Il dut avouer qu'il se sentait nerveux.

Il avait fait part à Hans Dominguez de sa visite à Pandora, il lui avait rapporté toutes les paroles prononcées par l'énorme créature électronique, il l'avait mis au courant de ce qui s'était passé au Comité, il lui avait confié ses pensées les plus intimes, ses doutes, ses craintes. Et l'autre, après avoir réfléchi un instant, lui avait dit :

— Il y a évidemment quelque chose qui n'est pas clair dans tout cela... Et cette obscurité ne m'incite pas à considérer comme absolument fausse l'hypothèse que je t'ai exposée l'autre soir.

La cabine téléportée se mit à descendre après avoir ralenti. Ils survolaient le delta du Gange qui s'étalait en éventail au-dessous d'eux et bientôt ils se posaient sur la vaste esplanade d'atterrissage, non loin d'un temple chargé d'innombrables sculptures.

Ils gagnèrent aussitôt le *botelno* où Tid Bregham avait déjà séjourné. Ils y trouvèrent Breg Alcine et Jan Serul qui venaient d'y rentrer pour déjeuner.

— Y a-t-il du nouveau ? demanda Tid avec avidité.

— Rien, répondit Serul en souriant. Toujours quelques petits symptômes. Mais Alcine estime qu'ils ne sont pas plus marqués qu'il y a quatre jours. Rien donc qui soit inquiétant, et je suis sûr que dans une semaine ou deux tous ces symptômes auront disparu. Au fond, je crains bien que nous ne perdions notre temps ici. Mais le pays est bien curieux et mérite d'être visité un peu en détail.

Tid n'aimait pas beaucoup Serul, bien que celui-ci fût intelligent, affable et séduisant. Tid le détestait même franchement depuis qu'il avait appris qu'il faisait la cour à sa femme. Il se réservait même de s'en expliquer avec lui, sans ménagements, si l'autre persistait. Mais la courtoisie de rigueur dans tous les milieux à cette époque – et plus particulièrement dans le groupe des Sages – lui faisait une obligation de se montrer aimable envers son collègue.

Ils déjeunèrent tous ensemble au *botelno*. Mais le séjour de Tid Bregham à Calcutta devait être brusquement écourté.

Ils se préparaient à aller faire une visite à Goura II, à Darbangha, lorsque le jeune Sage reçut un appel télépathique retransmis par

Sourya IV. Il émanait du Chef Soigneur de Pandora, Def Muller.

— Quoi de nouveau, Def ? demanda-t-il. Rien de grave, j'espère ?

— Si, Monsieur Bregham. Pandora ne va pas bien. Il faudrait mieux que vous rentriez.

— Vous ne craignez pas d'alarmer les autres Amies en vous servant de la chaîne de transmission pour me faire part d'une nouvelle de ce genre ?

— Non, car elles sont déjà presque toutes au courant.

Dix d'entre elles relaient Pandora dans son travail depuis ce matin. Pratiquement, depuis une heure, elle se borne à répondre aux communications télépathiques. Elle n'est plus en état de téléporter ou de faire quoi que ce soit d'un peu pénible.

— Mais alors, c'est très grave...

— Je le crains, Monsieur Bregham.

— Bon. Je rentre immédiatement.

Tid était très ému. Il se rappelait que Pandora lui avait dit qu'elle n'avait plus longtemps à vivre. Il fit part de la nouvelle à ses compagnons. Ils se montrèrent eux aussi très affectés.

— Je rentre avec vous, dit Jan Serul.

Breg Alcine décida de rester.

Hans Dominguez prit à part son cousin et lui dit :

— Je vais rester moi aussi. Le coin m'a l'air curieux, avec ses vieilles agglomérations, ses temples biscornus, sa population un peu bizarre. Des coins comme celui-ci, il y en a encore beaucoup sur Vénus et sur Mars. Je vais d'ailleurs essayer d'examiner un peu l'affaire qui te préoccupe. Ce que t'a dit cette pauvre Pandora m'a frappé.

« Méfie-toi plutôt des hommes... C'est de ce côté-là que je vais chercher. Je ne connais pas grand-chose à la psychologie et à la physiologie des Amies, mais j'ai un certain flair pour juger des créatures humaines. À propos d'hommes, ton ami Serul a une tête qui ne me revient pas beaucoup.

— C'est un personnage éminent, dit Tid, par un vieux réflexe de solidarité entre les Sages.

— Possible. Mais je n'ai pas l'habitude de cacher mes sentiments, surtout avec toi.

*

* *

Dans la cabine téléportée qui les ramenait à Pandora-Friss, Tid Bregham et Jan Serul ne parlèrent qu'assez peu.

Après avoir échangé quelques propos sur la maladie de Pandora et exprimé l'espoir qu'elle guérirait vite, ils se renfoncèrent l'un et l'autre dans leurs fauteuils. Tid pour contempler le paysage qui s'étalait à

vingt kilomètres au- dessous d'eux, et Jan pour suivre un spectacle télépathé que lui transmettait Azra, la puissante Amie qui faisait aussi se mouvoir leur cabine.

Il ne faisait pas encore jour lorsqu'ils arrivèrent à Pan- dora-Friss. Ils se rendirent directement au Pandoran Building. La foule y était déjà nombreuse, car la nouvelle de la maladie de la grande créature s'était déjà répandue dans le voisinage, et bien des gens s'étaient levés pour venir aux renseignements. Le chagrin et l'inquiétude se lisaient sur tous les visages.

Bregham et Serul eurent quelque peine à se frayer un passage dans le hall. Les cabines de communication directe étaient pleines de monde. Dans celles qui étaient réservées aux Sages et aux Soigneurs, on voyait de nombreux uniformes blancs. Beaucoup de Sages étaient accourus d'un peu partout.

Serul quitta son collègue pour pénétrer dans une des cabines. Tid gagna la crypte, qui lui était réservée en sa qualité d'attaché permanent à Pandora.

Il tourna d'une main tremblante le bouton qui allumait l'écran. La vieille voix familière et douce se fit aussitôt entendre ; elle était passablement altérée :

— Merci d'être venu si vite, Tid Bregham. Tu vois bien que j'avais raison, l'autre jour. Je ne pensais pas que cela serait aussi rapide. Mais maintenant ma mort approche, je le sais. Ce n'est plus qu'une question d'heures.

— Mais non, s'écria Tid... Mais non, Pandora... Tu guériras...

— N'essaie pas de me donner le change, mon petit... N'essaie pas de me masquer la vérité... L'idée de la mort longtemps m'a fait peur, comme elle vous fait peur à vous aussi. Mais j'ai vu mourir trop d'hommes – et beaucoup d'une façon sereine et courageuse – pour ne pas m'être préparée moi aussi à cet événement inéluctable... Mes forces déclinent depuis trois jours. Mes facultés s'en vont... C'est tout juste si je peux encore répondre à tous ceux qui s'inquiètent de mon état... Leur amitié m'est une grande consolation... Je voudrais tous les avoir dans cette crypte, leur toucher les mains, leur dire mon amour pour eux... Surtout les enfants... J'ai dit à ta femme de venir ici, et d'amener ton fils... Je veux voir une dernière fois ce charmant enfant.

— Pandora...

— Cette affaire dont tu m'as parlé l'autre jour m'inquiète... J'aurais voulu faire quelque chose... Je ne peux plus... Je n'ai plus de force... Mais va voir Azra si cela prend mauvaise tournure... Elle te conseillera...

Pandora se tut. Dans l'écran il y eut pendant quelques instants un bruit bizarre et rauque, une sorte de grincement, de gémissement.

— Je ne suis plus qu'une toute petite flamme, reprit-elle. Je peux

de moins en moins répondre aux appels télépathiques. Et même je ne comprends plus très bien ce qu'on me dit dans les cabines de contact direct... Les milliers et les milliers d'yeux par lesquels je voyais le monde se sont éteints pour moi... Tout ce qui me reste de vie tient dans cette crypte, où j'ai commencé à prendre conscience et à parler aux hommes, il y a longtemps, si longtemps... Noa, approche-toi...

Tid Bregham se retourna et vit que sa femme et son fils étaient entrés sans bruit.

Noa tenait un mouchoir pressé sur ses lèvres et sanglotait.

— Ne pleure pas Noa. Montre-moi ton fils. Il est beau, il est superbe. Bonjour, Lud.

Lud était horriblement intimidé. C'était la première fois qu'il venait dans la crypte.

— Bonjour, Pandora, fit-il d'une voix presque imperceptible.

Puis il ajouta d'une voix plus forte :

— Je ne veux pas que tu sois malade, Pandora...

— Tu es gentil, Lud. Et tu as amené ton petit Dikky... Mais ce n'est déjà plus moi qui l'anime. Ce sont mes sœurs... Lud, es-tu sage en ce moment ?

— Oui, Pandora... Maman m'a dit d'être bien sage pour ne pas te faire de peine parce que tu es malade... Alors je suis bien sage...

— Il paraît que tu veux être astronaute ?

— Oh ! oui, Pandora...

— Sois-le... Sois courageux... Sois audacieux... C'est la vraie vie des hommes... Lud, pose tes lèvres sur mon écran et dis-moi adieu...

Noa souleva son fils. Il fit ce que demandait Pandora, et il se mit à pleurer à chaudes larmes. Puis il dit :

— Elle m'a fait une caresse dans les cheveux pendant que je l'embrassais.

Noa, elle aussi, mit un baiser sur l'écran avant de se retirer. Elle semblait aussi bouleversée que par la mort de son père.

— Tid Bregham, reprit Pandora, je veux que tu restes avec moi jusqu'à la fin. Quand je serai morte, qu'on laisse grandes ouvertes les portes de ma demeure. Je veux sentir encore les hommes autour de moi. Faites dans ma vieille carcasse des injections de *knarthex*, pour me momifier...

Elle se tut. Tid entendait dans l'écran des bruits étranges, pénibles, qui le faisaient songer à la respiration d'un mourant.

*

* *

Pandora cessa d'exister ce même jour – le 2 mars 2765 – vers midi. Depuis plusieurs heures elle ne parlait plus. Dans les cabines destinées

au public, on n'entendait plus rien, mais dans la crypte, presque jusqu'à la dernière minute, Bregham perçut son rôle.

Les derniers mots qu'elle prononça furent :

— Dis aux hommes que je les ai aimés...

Ainsi s'éteignit la plus étonnante créature que la Terre eût jamais portée.

La nouvelle de sa mort fut répandue dans le monde entier en un clin d'œil par les autres Amies. Aussitôt une musique lente et funèbre se fit entendre partout à travers l'espace. Elle devait continuer, en sourdine, durant toute la journée.

Le lendemain, des cérémonies eurent lieu tout autour de la planète. Les gens se groupaient dans les immenses halls de réunions où ils entendirent trois oraisons funèbres l'une prononcée par Azra, l'autre par le nouveau Doyen du Comité des Sages, la troisième par le chef du Gouvernement planétaire.

La tristesse de la plupart des gens était sincère. C'était la première fois qu'une grande Amie mourait de sa belle mort. Or, on avait pris peu à peu l'habitude de considérer ces prodigieuses créatures, sinon tout à fait comme immortelles, du moins comme susceptibles de vivre des centaines de milliers d'années.

La superstition s'en mêlant, bien des êtres humains – et surtout les femmes – en étaient presque venus à voir en elles des sortes de déesses bienfaisantes et toutes puissantes. De toutes les Amies, Pandora I était en outre la plus populaire, la plus aimée, celle dont on connaissait le mieux l'histoire, celle qui donnait les fêtes les plus splendides.

Le Gouvernement Planétaire décréta un deuil de quinze jours. Tous les édifices privés ou publics furent ornés de voiles noirs. Les gens eux-mêmes se vêtirent de couleurs sombres. Et il y eut d'interminables défilés dans la « caverne » de Pandora.

Jamais la mort d'un être humain n'avait suscité une émotion aussi vive et aussi générale.

*

* *

Tid Bregham ne repartit pour l'Inde que le 5 mars, car il avait dû assister à une foule de cérémonies funèbres et en présider quelques-unes.

Au moment où il allait monter dans la cabine de transport, il reçut un appel télépathique, pour une communication très brève. L'appelateur ne se fit pas connaître. Une voix murmura sur un ton monocorde :

— Tu ferais mieux, Tid Bregham, de ne pas retourner là-bas si tu ne veux pas qu'il t'arrive quelque malheur.

Ce fut si prompt que Tid ne perçut le sens de cette phrase qu'un

instant après.

Il monta néanmoins dans la cabine qui bientôt s'envola.

D'où provenait cet avertissement insolite ? Et quel crédit convenait-il de lui attacher ? Malgré tout le jeune Sage était troublé. Il n'avait pas pu discerner, tant la chose avait été prompte, s'il s'agissait d'une voix humaine ou de la voix d'une Amie. Finalement – et c'est l'hypothèse qui lui parut la plus rassurante – il se demanda s'il n'avait pas eu tout bonnement une hallucination auditive. Le surmenage des journées précédentes aurait été suffisant pour l'expliquer.

En arrivant à Calcutta, au milieu de la matinée, il se rendit immédiatement au *botelno*. Il y trouva Jan Serul, qui était là depuis la veille.

Serul lui expliqua que Breg Alcine était parti le matin même pour aller – avait-il dit – consulter les archives du Comité. D'autre part, il n'y avait pas de grands changements dans la situation. Les symptômes, chez les Amies, restaient stationnaires.

Après avoir eu ces indications, Serul hésita un instant et ajouta :

— Je me demande s'il n'y a pas par ici des gens qui se moquent de nous... Lorsque j'ai débarqué, hier après-midi, j'ai reçu une communication télépathique anonyme qui me disait « Si tu tiens à ta peau, ne t'occupe pas de cette affaire... C'est bizarre n'est-ce pas. Et cela pourrait donner à croire que l'affaire est plus grave que je ne le pensais. Mais je préfère me dire que c'est l'œuvre d'un mauvais plaisant... Qu'en pensez-vous, Bregham ?

Tid Bregham était assez troublé par cette communication. Elle lui confirmait la réalité du message qu'il avait lui-même reçu.

— Je pense, dit-il, que cette affaire est sérieuse et que nous courons peut-être effectivement un danger.

Serul fit une petite grimace.

— Je n'aime pas beaucoup cela, dit-il. Mais j'espère que vous vous trompez, et que j'ai été la victime d'un mauvais plaisant.

Tid fut sur le point de lui dire qu'il avait lui-même reçu un avertissement semblable juste avant son départ. Mais il s'abstint de le faire, parce qu'il n'aimait pas Serul.

Ce dernier reprit :

— Maintenant que vous êtes ici, je vais d'ailleurs rentrer à Pandora-Friss, où j'ai quelques affaires urgentes à régler... je partirai après déjeuner.

Tid se demanda si ce n'était pas par manque de courage que l'autre fuyait ainsi Calcutta. Mais il se contenta de dire :

— Il n'est pas nécessaire en effet que nous soyons plusieurs ici.

— D'ailleurs, dit Serul, Breg Alcine sera de retour dès demain. Mais si pour une raison ou une autre vous aviez besoin de moi, faites-moi signe, et j'accours...

— J'espère, dit assez sèchement Tid, que vous n'aurez pas à vous déranger de nouveau pour cette affaire.

*

* *

Tid, tandis qu'il s'installait dans son appartement du *botelno*, se mit en communication télépathique avec son cousin Hans Dominguez.

— Comment vas-tu, Tid ? lui demanda l'astronaute. Tu es à Calcutta ?

— Je viens d'y arriver. Quoi de neuf ?

— Diverses petites choses. Je t'en ferai part tout à l'heure.

— Où es-tu ?

— À l'astrogare de Calcutta, avec quelques amis. Viens m'y rejoindre. Nous y déjeunerons ensemble.

— Entendu. Je vais faire une visite à Sourya IV et ensuite j'irai te rejoindre.

— Tu me trouveras au salon des pilotes.

— D'accord.

Tid Bregham fut heureux de ne pas déjeuner au *botelno* en compagnie de Sérul. Mais il alla prendre congé de celui-ci. Sérul en le quittant lui dit :

— Soyez prudent, mon cher. Soyez très prudent. Cette petite plaisanterie d'hier soir m'a malgré tout laissé une mauvaise impression.

La visite que fit ensuite Tid Bregham à Sourya fut assez brève. Il ne s'attarda pas à bavarder avec les Soigneurs. Ceux qu'il vit, notamment Lier Krishni, lui affirmèrent d'ailleurs que tout allait bien. Il se contenta de procéder à quelques vérifications et il aboutit aux mêmes conclusions que Sérul état stationnaire. Il jugea inutile pour le moment de se rendre dans la cabine de contact direct avec l'Amie. Il avait hâte de revoir son cousin.

L'astrogare de Calcutta n'était pas des plus importantes. Deux astronefs en partaient chaque semaine pour Vénus et deux autres en arrivaient. De même pour Mars. Le service pour la lune était trihebdomadaire. De temps à autre on voyait quelque grand astronef interstellaire, mais c'était assez rare.

Il était près de midi lorsque Tid se posa devant les bâtiments de l'astrogare. L'endroit était peu animé. Des voyageurs et des robots s'affairaient autour de la fusée qui allait partir pour la lune dans quelques instants. Tout au fond du terrain, deux grands appareils interplanétaires – tous deux des cargos destinés au transport des marchandises – semblaient somnoler.

Il régnait un peu plus d'animation dans les locaux où Tid trouva

son cousin à l'entrée du salon des pilotes. Il était en train de prendre congé de l'équipage qui allait partir dans la fusée pour la lune. Tid et Hans restèrent quelques instants sur la terrasse pour assister au départ, puis ils rentrèrent dans le salon, qui était vide.

— Nous allons d'abord bavarder un peu ici, dit l'astronaute. Nous y serons plus tranquilles qu'au restaurant de l'astrogare, où l'on mange bien, mais où il y a toujours beaucoup de monde.

Ils prirent place dans les fauteuils.

— Alors, qu'as-tu découvert ? demanda Tid sur un ton qui révélait sa curiosité et son impatience.

— Rien de précis. J'ai fait quelques petites constatations par-ci, par-là, et j'ai formé une hypothèse. Mais parle-moi d'abord de la mort de Pandora. Ton impression...

— Mon impression est que les Amies sont loyales...

Il fit part à son cousin de son ultime conversation avec Pandora, et de la scène émouvante qu'il avait vécue.

— Oui, fit Hans. Tout cela me paraît assez convaincant. Et très rassurant pour l'avenir. Je crois que tu ferais bien de suivre le conseil de Pandora, et de voir Azra le plus vite possible, car il est temps d'agir si l'on ne veut pas que l'humanité sombre dans un abrutissement progressif. Maintenant, venons-en à l'affaire qui te ramène ici. Là encore, je crois que notre vieille Pandora avait raison lorsqu'elle t'a dit Méfie-toi plutôt des hommes...

— Certes... Et j'ai beaucoup réfléchi à cette parole. Mais je ne vois pas bien quel rapport il pourrait y avoir entre une action humaine quelconque et les malaises dont souffrent les Amies de cette région-ci.

— C'est parce que tu as fait le tour de toutes les hypothèses, sauf une.

— Laquelle ?

— Il ne t'est jamais venu à l'idée que Sourya IV et ses sœurs pourraient être droguées ?

Tid Bregham eut un sursaut.

— Drogées ?

— Oui... Je dis bien droguées... Et comme elles ne peuvent pas le faire elles-mêmes – du moins je ne vois pas comment – il faut bien que quelqu'un s'en charge. Et même probablement que quelqu'un en ait eu l'idée.

Tid Bregham semblait abasourdi. Il répéta :

— Drogées ? Non, c'est une idée qui ne m'était pas venue. Comment as-tu été amené à faire une hypothèse pareille ?

— Oh ! je ne saurais te dire... Cela s'est fait peu à peu dans mon esprit, après une série de petites constatations, de petits recoupements. C'est peut-être parce que je suis astronaute qu'une idée de ce genre a fini par germer dans mon esprit.

— Je ne vois pas bien le rapport.

— Mais si... Tu vas comprendre... Un astronaute se promène beaucoup, va dans des tas d'endroits où le commun des mortels ne met jamais les pieds. Je connais Vénus comme ma poche. On y rencontre encore des tas de gens curieux et même bizarres. Sur Mars aussi... Et hors du système solaire, dans les planètes qui commencent à peine à être colonisées, c'est encore bien plus net... Ce que tu peux voir ici, dans l'Inde, en fait de curiosités plus ou moins démodées, n'est rien auprès de ce que tu rencontres lorsque tu quittes notre vieux globe.

— Je ne vois toujours pas...

— Tu vas voir. Des drogués, sur Terre – et je veux parler des hommes – il n'y en a positivement plus... Du moins on le croit, car il n'en est plus question dans les informations que diffusent les Amies, pas plus qu'il n'est question de drames, de crimes, de vols... En fait tout cela est devenu effectivement fort rare sur notre vieux globe, la drogue en particulier. Il y a à cela une raison bien simple out ce que nous pouvons désirer nous est fourni par les Amies. Tout, sauf ce qui est contraire à notre santé. C'est pourquoi tu chercherais en vain, toi, de l'opium, du haschisch, de la morphine, de la marijuana. Dans leur grande sagesse, les Amies ne nous dispensent même qu'avec parcimonie les boissons alcoolisées. Et il est de fait qu'on ne voit pour ainsi dire jamais de gens ivres, et encore moins d'alcooliques. Les Amies qui sont installées sur la lune, sur Mars, sur Vénus, et dans quelques autres planètes hors du système solaire se comportent exactement de la même façon que les nôtres. Mais à mesure que l'on s'éloigne de la Terre, leur action et leur influence sont moins généralisées, et le nombre de gens qui vivent plus ou moins en marge de la société telle que nous la connaissons ici est de plus en plus grand. Même sur Vénus, notre plus ancienne colonie, il existe encore de vastes zones où es hommes, non seulement vivent comme ils le faisaient autrefois, mais où ils échappent à peu près à tout contrôle. Ceux qui ont envie de s'enivrer ou de se droguer peuvent le faire tout à leur aise...

— Et c'est ce genre de vie qui te plaît, Hans ?

L'astronaute se mit à rire.

— Je ne t'ai jamais dit cela ! Je pense simplement, comme toi, que l'oisiveté dorée dans laquelle on vit sur terre comporte des risques pour notre espèce, et que l'effort, le goût de l'aventure, l'esprit d'initiative sont des choses qu'il ne faut pas laisser perdre. Mais je ne prêche nullement les beautés d'une vie dissolue, au contraire. Il m'est arrivé, au cours de mes voyages, de boire un coup de trop avec quelques compagnons. Mais ce fut toujours un accident sans lendemain. Il m'est même arrivé, sur Vénus, je t'en fais l'aveu, de

passer une soirée dans une fumerie d'opium. Je voulais voir à quoi cela ressemblait, et j'ai goûté à la drogue. Mais je te jure que je n'ai jamais recommencé. Ce que je veux te dire, c'est que, même sur Terre, en tout cas dans cette région-ci, il y a encore des fumeries d'opium. C'est une des premières choses que j'ai découvertes – et je n'ai pas eu grand mal à le faire, car elles sont à peine clandestines, surtout pour les astronautes. On ne se contente d'ailleurs pas d'y fumer l'opium, on y consomme aussi le *tchahin*.

— Le *tchahin* ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ta candeur est admirable. Tu ne connais même pas la chose de nom ? Il est vrai qu'il n'y a peut-être pas sur terre un homme sur cinq cent mille qui ait entendu ce mot-là et qui sache ce qu'il désigne. Le *tchahin* est un terrible stupéfiant tiré d'une plante qui ne pousse que sur la planète Réa de Bételgeuse.

Hans Dominguez se tut un instant. Tid Bregham semblait réfléchir.

— Tout cela est très intéressant, dit-il, et peut-être es-tu sur la bonne voie. Mais je ne discerne pas très bien comment on pourrait droguer les Amies ? Ni dans quel but...

— Moi non plus. Car je n'ignore pas que leur physiologie est totalement différente de la nôtre. Mais si j'ai été amené à faire une hypothèse aussi audacieuse, c'est parce que j'ai quelques autres raisons. Les drogues qui se consomment actuellement sur terre sont toutes, comme tu peux t'en douter, de provenance extra-terrestre. Elles y arrivent donc en contrebande. Cela, je le savais déjà depuis longtemps. Tous les astronautes le savent – et j'ose même ajouter que ce sont certains d'entre eux qui, peu scrupuleux, se livrent à ce trafic, car cela leur est plus facile qu'à quiconque. Tu n'ignores pas en effet que tous les passagers d'un astronef revenant sur Terre sont soumis – eux et leurs bagages – à un examen très minutieux. Cette mesure n'a pas particulièrement pour but de dépister la drogue. Elle est motivée par des considérations sanitaires. Mais les agents chargés de cet examen, lorsqu'ils découvrent des drogues, les confisquent et les détruisent. Un astronaute a toutefois cent moyens de dissimuler quelques paquets peu volumineux. Lorsque l'hypothèse dont je t'ai fait part a commencé à se préciser dans mon esprit – et je te dirai pourquoi tout à l'heure – j'ai porté mon attention sur ceux de mes collègues que l'on peut rencontrer à Calcutta, et plus particulièrement sur ceux qui assurent le service avec Vénus – car c'est de là, j'en suis sûr, que vient presque toute la drogue qui se consomme sur terre. Prendre contact avec eux, tu t'en doutes, ne me fut pas très difficile. C'est ainsi que j'ai d'ailleurs retrouvé un excellent ami à moi, un grand pilote, qui s'appelle Léo Ram-Hikkins.

— C'est un parent de Breg Alcine. J'ai fait sa connaissance ici même il y a quelque temps. Un homme très sympathique, et qui me

paraît très honnête.

— La droiture même. Mais je ne pourrais pas en dire autant d'au moins un des membres de son équipage, un nommé Yul Sinbald, car ce Sinbald, que je connais depuis dix ans, est un fieffé coquin. Il serait trop long de te raconter tout ce que je sais sur lui, et qui n'est pas très beau. Il a d'ailleurs fait semblant de ne pas me reconnaître, et j'en ai fait autant de mon côté. Mais j'ai bien vu qu'il était gêné et redoutait visiblement que je ne parle de ses exploits à Ram-Hikkins. Je le ferai d'ailleurs avant longtemps, mais j'ai jugé préférable de m'en abstenir pour le moment. Que ce soit lui le pourvoyeur des boîtes à drogues de Calcutta ne fait pas un pli pour moi. Mais il y a mieux.

— Quoi donc ? demanda Tid Bregham sur un ton de curiosité intense.

— Pendant les cinq ou six jours que j'ai passés ici depuis ton départ, j'ai flâné dans pas mal d'endroits. Je n'ai pris aucun de mes repas au *botelno*. C'est te dire que j'ai passablement hanté ces lieux où l'on boit et où l'on mange parmi des gens de toutes sortes. Cela me rappelait même un peu Vénus et Mars. Et c'est au cours de ces sorties que j'ai fait une constatation. Le nommé Sinbald m'a l'air d'être au mieux avec deux ou trois des Soigneurs de Sourya IV.

— Non ! s'exclama Tid Bregham.

— Eh si ! Je l'ai rencontré à plusieurs reprises en leur compagnie. Même un jour il déjeunait au Mar-Annah avec deux d'entre eux. Tu me diras que cela ne prouve rien. Un astronaute est parfaitement libre d'avoir des amis parmi les Soigneurs et même parmi les Sages. Ce Sinbald, qui est un mélange d'Indou, de Chinois et de Sud-Africain, doit d'ailleurs être, si je ne m'abuse, originaire de Calcutta.

— Sais-tu les noms des Soigneurs avec qui il était ?

— Non. J'ai préféré ne pas m'occuper de cela pour ne pas leur mettre la puce à l'oreille. Mais je les reconnaitrai aisément et te les montrerai.

— Tu n'étais peut-être pas très prudent d'aller déjeuner au Mar-Annah ou dans des endroits du même genre.

— Je n'y ai mangé que les premiers jours. Ensuite, je me suis contenté de faire semblant de boire. Je m'étais dit, et je ne m'étais pas trompé, tu vas voir pourquoi, qu'on s'était peut-être avisé de ma curiosité, et je crois bien qu'il existe des poisons vénusiens qui vous tuent sans laisser de trace. Mais il y a d'autres moyens que le poison pour se débarrasser de quelqu'un.

Hans tira de sa poche un petit morceau de métal tordu et le tendit à son cousin.

— Tiens, regarde.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est un objet qui était destiné à m'entrer dans le corps et à y

faire quelques ravages. C'est une balle de revolver. Cela ne te dit pas grand-chose, car tu es peu au courant des armes anciennes... Mais nous qui naviguons, nous connaissons ça, et il nous arrive même parfois de nous en servir. On a tout bonnement essayé de me tuer, pas plus tard qu'hier soir, dans le parc du *botelno*, alors que je rentrais chez moi vers minuit. Mais le tireur tirait mal, et la balle est allée s'écraser contre un mur. On a dû apprendre que j'étais ton cousin. Et on m'a vu rôder plus souvent qu'à mon tour dans les locaux de Sourya IV.

— Donc le doute n'est plus possible. Ce sont bien des hommes qui droguent les Amies et qui sont prêts à tuer pour écarter les curieux. J'ai moi-même reçu un avertissement télépathique m'enjoignant de ne pas revenir ici. Et Serul m'a dit qu'il en avait reçu un aussi.

— Ton Serul a une tête qui ne me revient pas, je te l'ai déjà dit. Et je crois bien que je l'ai vu sortir hier soir d'une fumerie d'opium.

Tid ne put retenir une exclamation de surprise.

— Oh ! Tu es sûr ?

— Malheureusement non, je ne suis pas sûr. J'ai pu être trompé par une ressemblance. C'est pourquoi je n'ai pas le droit d'être catégorique.

— Ce serait tout de même extraordinaire qu'un Sage trempât dans une affaire de ce genre.

— On a vu pire... Mais note bien que si même c'était Serul qui sortait d'une maison où l'on se drogue, cela ne prouverait rien, si ce n'est qu'il a du goût, pour l'opium ou pour le *tchahin*.

— Oui, évidemment. Mais ce serait tout de même bien troublant...

— Admettons qu'il faille le surveiller. Mais je crois qu'il est plus urgent encore de surveiller les Soigneurs de Sourya, ainsi que ceux des autres Amies du voisinage.

— C'est précisément à quoi je songeais. Tout ce que tu me dis suffirait pour motiver une réunion du Comité des Sages. Mais je me garderais bien de la provoquer. Car nous en sommes au point où il faut se méfier de tout le monde. C'est tout ce que tu as constaté ?

— Non, ce n'est pas tout. Bien entendu, j'ai essayé, moi aussi, de voir en quoi consistaient les troubles dont souffrent Sourya et ses sœurs. Toutes les nuits, je me suis mis en contact télépathique avec Sourya. J'ai fait les mêmes constatations que vous, images parfois brouillées, trous dans les transmissions et dans la lévitation. Les accidents comme celui dont Breg Alcine a été la victime se sont d'ailleurs multipliés ces temps-ci. Le public – en dehors des proches de ceux qui ont fait des chutes plus ou moins graves – n'en sait rien, bien qu'il y ait eu quelques cas mortels. Mais j'ai fait ma petite enquête dans les hôpitaux, où l'on a transporté ces jours-ci une trentaine de blessés. D'autres, j'en suis sûr, se sont fait soigner chez eux. Mais

personne n'a l'air de s'émouvoir. On attribue ces accidents à une maladresse des intéressés bien plus qu'à une défaillance des Amies. Mais tout cela ne m'aurait pas amené à penser qu'elles pouvaient être droguées si je ne m'étais livré à une autre expérience. Je me suis rendu à diverses reprises dans les locaux de Sourya, non pas pour tenter de bavarder avec les Soigneurs, mais pour m'entretenir avec elle dans une cabine de contact direct.

— Ah ? Et que lui as-tu dit ?

— Rien de particulier pour commencer... Je lui ai demandé des conseils d'ordre privé. Les deux premières fois, cela s'est passé très normalement. Elle m'a fait des réponses fort pertinentes. Mais la troisième fois – à une heure tardive de la nuit – j'ai eu l'impression qu'elle était un peu rêveuse, qu'elle avait des absences. Elle a même prononcé deux ou trois phrases tout à fait bizarres... La quatrième fois, ce fut plus net encore. Par moments, elle délirait tout à fait. Et je ne pus m'empêcher de penser «On dirait qu'elle est ivre... J'étais sur la voie. Mais l'idée de la drogue ne m'est venue à l'esprit que plus tard, alors que j'étais couché, au *botelno*, en liaison télépathique avec elle. Je me faisais transmettre les images de la première exploration sur N 4 d'Altaïr, exploration à laquelle j'ai participé, tu le sais. Brusquement, la transmission se brouilla et il y eut pendant deux ou trois minutes une série d'images sans aucun rapport avec ce que j'avais demandé, d'images fantastiques, hallucinatoires, et précisément du même genre que celles que l'on voit quand on est halluciné par le *tchahin*.

— C'est inouï.

— Oh ! tu pourrais faire l'expérience toi-même. Le lendemain matin – c'est-à-dire avant-hier – je suis retourné dans une cabine de contact direct. Et j'ai usé d'un subterfuge. J'ai fait à Sourya de faux aveux. Je lui ai dit que je me droguais à l'opium, mais que cela maintenant me tourmentait, et que je venais lui demander conseil sur ce que je devais faire pour me débarrasser de cette habitude dangereuse. Sais-tu ce qu'elle m'a répondu ? Elle m'a répondu «Tu fais partie sans doute des Taranyis... Alors, dis-moi le chiffre...

— Inouï, répéta Tid Bregham. Et qu'as-tu fait :

— J'étais si stupéfait que j'ai bredouillé je ne sais quoi. Puis j'ai quitté la cabine précipitamment. Le doute ne me paraît donc guère possible. Sourya est droguée, droguée par des hommes. J'ajoute qu'elle est de toute évidence consentante. Elle doit même y prendre plaisir. Cela explique pourquoi elle ne veut pas reconnaître qu'elle souffre de troubles divers et pourquoi elle montre de la mauvaise humeur quand vous la questionnez...

— C'est effarant !

Ils se turent pendant quelques instants, plongés dans leurs réflexions. Tid Bregham rompit le silence :

— Tout compte fait, dit-il, il n'est pas impossible que certains produits aient sur les Amies les mêmes effets que les stupéfiants sur des êtres humains. Peut-être même ce *tchahin* dont tu viens de me parler agit-il sur elles de la même façon que sur nous. Je vois même assez bien par quel procédé une drogue pourrait être injectée dans ce qui constitue pour ainsi dire les centres nerveux des Amies. Ce que je comprends moins, c'est pourquoi des hommes se livrent à une telle besogne ? Que peuvent bien être ces Taranyis dont t'a parlé Sourya ?

— Probablement une secte de drogués... Une de ces sectes bizarres comme il y en a sans doute encore quelques unes en Asie. Elles sont nombreuses sur Vénus et sur Mars. Je ne serais pas surpris que ces Taranyis soient en liaison avec, les Triangles Bleus de Vénus.

— Les Triangles Bleus ? Qu'est-ce que c'est encore que cela ? J'ai le souvenir d'en avoir entendu parler. Mais la chose est vague dans mon esprit.

— C'est précisément une de ces sectes que l'on connaît fort mal sur terre. Celle-là est très secrète, très fermée et pourrait devenir passablement dangereuse si elle prenait de l'ampleur. Tout ce que j'en sais moi-même, c'est que ses membres portent un triangle bleu tatoué sur l'épaule gauche, et que ses chefs, d'ailleurs parfaitement inconnus, visent à une domination de l'univers.

— Voilà qui est grave.

— Oui. On dit même qu'ils n'hésitent pas à user de tous les moyens pour parvenir à leurs fins. Si ce sont eux qui opèrent par ici, leur tactique est claire. S'ils parvenaient à rendre les Amies dociles à leurs désirs – et la drogue sans doute leur a paru le meilleur moyen d'y parvenir – il est certain qu'ils auraient alors les plus grandes chances de dominer le monde.

— Tout ce que tu me dis là est non seulement effarant, mais c'est effrayant.

— Jusqu'à maintenant, il faut le dire, je n'avais pas pris ces Triangles Bleus très au sérieux. Mais après ce que j'ai découvert ici, je suis tenté de croire que nous sommes en présence d'un complot bien organisé, et qui dépasse singulièrement les histoires de fumeries d'opium. Le choix même qu'ils ont fait de l'Inde comme point de départ à ces opérations est très significatif, car c'est un des endroits de la Terre où ils peuvent opérer le plus facilement et trouver le plus de complicités.

— C'est une chance, Hans, que je t'aie amené ici. Nous aurions mis des mois à tirer au clair ce que tu as découvert en quelques jours. Sans doute même n'aurions nous rien découvert du tout, car nous aurions été tués avant...

— Je le crains, mon cher Tid. Et je pense qu'il nous faudra être de plus en plus prudents désormais ne pas sortir la nuit, ne pas manger

ailleurs qu'au *botelno*, éviter les endroits isolés, se tenir partout et constamment sur le qui-vive.

— As-tu parlé de tout cela à Breg Alcine ?

— Non. J'ai préféré t'en garder la primeur. Mais Breg est un homme intelligent et très courageux qui me paraît décidé lui aussi à aller jusqu'au bout. Je crois d'ailleurs d'après certains propos qu'il m'a tenu lorsque nous avons déjeuné avant-hier ensemble, qu'il commence lui-même à se demander s'il n'y a pas de la drogue dans tout cela. J'ai cru comprendre en outre qu'il était parti pour faire quelques vérifications dans les archives, car quelque chose avait l'air de le troubler...

— Curieux, fit Tid d'un air pensif. Je vois ce qui l'intrigue...

— Mais il est temps d'aller déjeuner, dit l'astronaute. Je commence à avoir une faim de loup. Quand nous serons restaurés, nous discuterons d'un plan d'action. Ici, nous pouvons manger en toute confiance. Tout est préparé et servi par des robots.

CHAPITRE VII

Tid Bregham dormait profondément.

Bien que son cousin et lui-même n'eussent pas quitté le *botelho* après la tombée de la nuit, ils s'étaient couchés tard. Ils avaient longuement discuté. Mais même après avoir gagné sa cabine de sommeil, Tid était resté encore éveillé. Il avait communiqué télépathiquement avec sa jeune femme et s'était entretenu un long moment avec elle – car Noa, de nouveau, était très nerveuse et hantée par de mauvais pressentiments. Ensuite il s'était mis en contact avec Sourya, lui demandant la transmission d'un spectacle visuel et sonore. Il avait pu lui aussi constater des troubles hallucinatoires.

Il était enfin plus de deux heures du matin lorsqu'il s'était enfin endormi.

Une heure plus tard, il fut brusquement tiré de son sommeil par une sorte de cri si déchirant, si pathétique, si violent que tout d'abord il crut que c'était un cri véritable qui venait de retentir dans la cabine même où il dormait. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser qu'il s'agissait d'un appel télépathique, et quelques secondes encore pour comprendre que c'était sa femme qui le lançait.

Il bondit de sa couche, et fit en hâte la lumière.

— Noa ! Qu'as-tu ? Que se passe-t-il ?

Dans son désarroi, il prononçait les mots à haute voix, en même temps qu'il transmettait ses pensées. Il sentait que sa femme, à des milliers de kilomètres de là, était en proie à une indicible terreur. Mais il ne percevait pas distinctement ce qu'elle disait les ondes mentales qu'elle lançait vers lui à travers l'espace n'étaient qu'un tumulte de pensées affolées.

Pourtant, à travers ce tumulte, il finit par discerner le nom de son fils Lud.

Sa propre terreur en fut accrue. Pour que sa femme se trouvât dans un pareil état, le doute n'était guère possible Lud avait dû être victime

de quelque terrible accident ; Lud était certainement mort.

Il supplia Noa de se calmer un peu, de s'exprimer plus clairement.

— Qu'est-il arrivé à Lud ? dis-le moi... Dis-le moi vite, ma chérie, si affreux que cela puisse être...

— Oh ! chéri... Si tu savais... Je deviens folle... Lud... Lud n'est plus auprès de moi. Disparu... C'est horrible, Tid... Disparu... Il a été enlevé... Kidnappé... Oh ! Tid, reviens vite... Vite... Je deviens folle...

Il poussa presque un soupir de soulagement en apprenant cette effrayante et effarante nouvelle. Il s'attendait tellement, depuis un instant, à apprendre la mort de son fils, que ce que venait de lui dire sa femme lui fit l'effet d'une délivrance pendant quelques secondes. Il s'écria :

— Calme-toi, mon amour, je t'en supplie... Nous retrouverons notre enfant. Nous le retrouverons, je te le jure...

Mais il recommençait à être étreint par l'angoisse. Il mesurait toute la gravité de ce qui venait de se passer chez lui – chez lui en plein jour, en plein soleil.

L'enlèvement d'un enfant était devenu un crime quasi unimaginable. Pareille chose ne s'était pas produite depuis plusieurs siècles.

Le doute n'était pas possible on voulait à tout prix le détourner de la tâche à laquelle il se consacrait ; on voulait le terroriser. L'enlèvement de Lud, la mort mystérieuse des trois Soigneurs (provoquée sans nul doute par quelque poison qui ne laissait pas de trace), l'assassinat de Jorge Mirnoff, la balle tirée sur Hans Dominguez, la drogue dont étaient victimes les Amies de plusieurs districts des Indes, tout cela n'était qu'une seule et même affaire.

Noa Bregham commençait à se calmer un peu. Le fait même d'être en contact télépathique avec son mari la réconfortait.

— Reviens vite, Tid, répéta-t-elle. J'ai besoin de te sentir près de moi.

— Je vais rentrer immédiatement. Je serai près de toi dans deux heures. As-tu alerté les Amies ?

— Non, pas encore, Ma première pensée a été pour toi. Mais je vais les alerter.

— Rassure-toi... Elles nous aideront... Nous retrouverons Lud avant longtemps... Mais dis-moi vite comment cela s'est passé...

— Oh ! Tid... C'est affreux... Il n'y a pas plus d'un quart d'heure que c'est arrivé... Lud était dans le parc en train de jouer, pas très loin de la maison... Moi j'étais dans la salle de conversation, en compagnie de Jan Sérul, qui était venu me voir, aussitôt après le déjeuner...

— Jan Sérul ? Qu'est-ce qu'il faisait encore chez nous, celui-là ?

— Tu le sais bien... C'est toujours la même chose... J'ai beau le rebuter, il ne se décourage pas... Il était venu sous prétexte de

m'apporter de tes nouvelles, puisqu'il t'a vu hier à Calcutta. Il m'a raconté aussi je ne sais quelle histoire qui m'a effrayée, en ajoutant que je ferais bien de te conseiller la prudence...

— Il t'a dit cela ?

— Oui. Puis il s'est mis naturellement à me courtoiser. Je l'écoutais froidement, sans dire un mot. Tout à coup j'ai entendu Lud crier dans le parc – un cri qui n'était pas comme ceux qu'il pousse d'habitude quand il joue, un cri qui m'a paru être un cri d'effroi. J'ai pâli. J'ai voulu courir dehors pour voir ce qui se passait. Mais Serul m'a attrapé par le bras et m'a dit : « Restez... Ecoutez-moi... Ne prenez pas le premier prétexte venu pour me fuir... Vous voyez bien que Lud est en train de jouer... »

— Il a fait cela ? Il t'a dit cela ?

Tid Bregham sentit la colère l'envahir. Mais il se maîtrisa, pour ne pas accroître l'émotion de sa femme.

— Oui... Il me serrait le bras très fort. Je me suis débattue. Il me criait « Noa, écoutez-moi... Je suis peut-être fou... Mais je vous supplie de m'écouter... Cela dura bien une bonne demi-minute. Je continuais à me débattre. Finalement je lui ai lancé des injures au visage – des injures violentes, cruelles. Je lui ai dit qu'il se comportait comme un goujat, comme le dernier des hommes, finalement il m'a lâchée, en bafouillant, je crois bien, des excuses. Et moi je me suis précipitée dehors...

Tid Bregham serrait les dents en écoutant ce récit. Des pensées de meurtre le traversaient.

— Lorsque je fus sur le perron, poursuivit Noa, j'ai appelé Lud. Il ne m'a pas répondu. J'ai appelé de plus en plus fort, mais sans plus de résultat. Je suis rentrée précipitamment dans la maison. Jan Serul était parti. J'ai alerté Fleff, Floff, tous nos robots, ainsi que Dikky, qui était dans la salle d'étude, et nous nous sommes tous mis à la recherche de Lud. Pendant que les robots fouillaient dans tous les massifs, j'ai survolé le parc, appelant à perdre haleine. Pas la moindre trace de notre petit Lud... Oh ! Tid... C'est affreux... On l'a enlevé... J'en ai eu la confirmation l'instant d'après... J'étais entrée en communication télépathique avec notre voisine, Madame Boyle... Elle était dans son propre parc... Elle avait vu dix minutes plus tôt un homme voler presque au ras des arbres en portant un enfant dans ses bras. Mais elle n'y a pas prêté autrement attention, car c'est une chose que l'on voit parfois... Oh ! Tid, c'est horrible... Pourquoi a-t-on fait cela ? Pourquoi ? Notre petit Lud n'avait jamais fait de mal à personne... Ni nous non plus... Reviens vite, Tid... Je ne vis plus... Je ne sais plus ce que je fais ni ce que je dis...

— Es-tu sûre que Lud n'est pas allé voir un de ses petits camarades du voisinage ?

— J'en suis sûre absolument. Je lui avais dit quelques instants plus tôt que je l'emmènerais à la plage. Je lui avais recommandé de ne pas s'éloigner de la maison... Et tu sais, quand il est question de promenade, il se montre obéissant. Et puis il y a eu ce cri... Il a crié au moment où on l'a enlevé. J'en suis sûre... J'en suis absolument sûre... Reviens vite, Tid.

— Je pars immédiatement. Ne t'abandonne pas au désespoir, ma chérie... J'ai la certitude que Lud est vivant... J'ai aussi la certitude que nous le retrouverons. Je te quitte. Je t'aime, Préviens vite les Amies des districts d'Amérique du Nord.

Tid Bregham lançait ces paroles rassurantes à travers l'espace, mais il n'était pas très rassuré lui-même.

Que Lud fût encore vivant, il en avait la quasi-certitude. Mais où et comment le retrouver ? Et le retrouver sans qu'il lui arrivât malheur ?

Ce qui venait de se passer dans sa maison de Pandora-Friss était clair comme le jour. De toute évidence il s'agissait d'un monstrueux chantage. On lui avait enlevé son fils pour le désarmer, lui, pour l'obliger à abandonner l'enquête qu'il menait. On ne le lui rendrait que s'il renonçait formellement à se mêler de cette affaire. Il était convaincu qu'avant longtemps on lui poserait des conditions. Et son amour pour son fils, pour sa femme, était tel qu'il sentait bien qu'il accepterait n'importe quoi...

Il se vêtit en hâte et alla réveiller son cousin. En quelques phrases hachées il le mit au courant de ce qui venait de se passer à Pandora-Friss. L'astronaute en fut lui aussi bouleversé.

— Nous n'avons pas été assez prudents, dit-il. L'assassinat de ton beau-père aurait pourtant dû nous inciter à penser que ces gens-là ne reculeraient absolument devant rien pour parvenir à leurs fins. Mais il était impensable qu'ils puissent s'en prendre à un enfant. Partons vite.

*

* *

Quelques minutes plus tard, après avoir rassemblé hâtivement leurs bagages, ils quittaient le *botelno* et prenaient leur vol pour gagner l'esplanade des cabines téléportées.

Ils n'étaient pas encore au bout du parc lorsqu'un coup de feu retentit derrière eux.

Hans Dominguez fut le plus prompt à se retourner, au moment même où une seconde balle sifflait aux oreilles de Tid Bregham. L'astronaute aperçut dans l'air un individu qui les suivait à une quinzaine de mètres. Bien qu'il fit encore nuit, sa silhouette se détachait assez nettement sur le ciel, car il volait un peu au-dessus d'eux. Une troisième balle siffla sans les atteindre. Mais déjà

l'astronaute, lâchant les bagages qu'il portait lui-même, avait eu un réflexe d'une rapidité foudroyante. Il avait tiré de sa poche une arme qui ressemblait elle aussi à un revolver mais qui était beaucoup plus redoutable un pistolet thermique, et il l'avait tourné contre leur agresseur.

Dans la même seconde, ce dernier s'abattit lourdement sur le sol.

Hans et son cousin se laissèrent glisser jusqu'auprès de lui. C'était un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux bruns, au visage basané, vêtu d'une combinaison de *vovax* de couleur sombre. Ils l'examinèrent à la lueur d'une torche et constatèrent qu'il était mort.

— Il me semble, dit Tid Bregham, que je connais cette tête-là.

— Moi aussi. Est-ce que ce ne serait pas un des Soigneurs de Sourya ?

— Peut-être. Mais je ne saurais l'affirmer.

Ils le fouillèrent, mais ne trouvèrent sur lui absolument rien qui pût permettre une identification.

— Ils veulent à tout prix nous détruire, dit Tid Bregham. Mais ne nous attardons pas.

Ils allaient reprendre leur vol lorsque Hans Dominguez eut une inspiration soudaine.

— Attends, dit-il. Je veux voir quelque chose. J'en ai pour une seconde.

Il se pencha de nouveau sur le cadavre et ouvrit le vêtement de celui-ci, dénudant une partie de son torse.

— Tiens, regarde, dit-il.

Sur l'épaule gauche du mort, était tatoué un petit triangle bleu.

Tid Bregham poussa un cri de surprise.

— Tu ne t'étais pas trompé, dit-il.

— C'est bien en effet l'insigne de la secte vénusienne dont je t'ai parlé. Ah ! si j'avais pu simplement étourdir cet individu au lieu de le tuer, nous aurions appris des choses intéressantes. Mais je n'avais pas le choix.

— En tout cas c'est une chance que tu aies eu une arme sur toi.

— Une vieille habitude d'astronaute, Il y a des endroits dans l'espace où l'on ne sait jamais très bien sur quoi et sur qui on va tomber. Mais filons...

Quelques instants plus tard ils étaient dans une petite cabine téléportée qui les déposa à Tokyo, où ils prirent place aussitôt dans une grande cabine assurant un service direct avec Pandora-Friss à travers le Pacifique.

Pendant le trajet, Tid se mit en communication télépathique avec Breg Alcine.

— C'est vous, Breg ? Tid vous parle.

— C'est moi, cher ami. Où êtes-vous ?

Tid lui expliqua rapidement et à mots couverts ce qui venait de se passer.

— Ne repartez pas là-bas, ajouta-t-il. Venez me voir à Pandora-Friss. J'ai une foule de choses importantes à vous dire. Et peut-être en avez-vous aussi.

— J'en ai, je crois. Je serai chez vous avant même que vous n'y arriviez.

— Soyez prudent.

— Je sais... Il serait peut-être même nécessaire de réunir quelques-uns des Sages parmi ceux qui sont susceptibles de nous aider. Voulez-vous que je les prie d'aller chez vous dans une heure ?

— Je crois en effet que ce serait le mieux. Mais vous me rendrez service en ne convoquant pas Serul.

— Il n'était pas dans mon intention de le faire. À bientôt.

Tid Bregham se mit ensuite en communication avec la plus puissante des Amies depuis la mort de Pandora – avec Azra. Celle-ci était déjà informée par Noa de la disparition du jeune Lud.

— Toutes mes sœurs sont alertées, dit-elle à Tid. Et partout à la surface du globe elles sont comme moi-même à la recherche d'un indice. Nous n'avons malheureusement encore rien décelé. Le ravisseur de ton fils et ses complices sont certainement très habiles et très dangereux et ils évitent tout contact télépathique avec nous. Peut-être même ont-ils déjà quitté la Terre en emmenant l'enfant avec eux. Si nous découvrons quelque chose, nous vous préviendrons immédiatement, ta femme et toi.

Tid était très pâle lorsqu'il fit part à son cousin de ce que venait de lui dire Azra.

— Je ne suis pas surpris, dit Hans. J'ai toujours pensé – mais je n'ai pas osé le dire – que Lud était déjà en route pour une autre planète – probablement Vénus. Car il doit y avoir des astronautes parmi les Triangles Bleus. Mais à la réflexion, cela vaut peut-être mieux pour la sécurité de ton fils. Sur Terre, ces canailles pourraient en venir aux pires extrémités s'ils se voyaient sur le point d'être découverts. En revanche, ils sont certainement convaincus qu'on ne trouvera pas l'endroit où ils ont l'intention de cacher l'enfant sur Vénus. D'autre part...

Tid Bregham fit signe à son cousin de se taire. Il venait de recevoir un appel télépathique et il se mit à l'écouter.

La voix qu'il entendit lui était inconnue, et son correspondant ne se fit pas connaître. Il écouta néanmoins avec une attention passionnée, car il était sûr qu'on allait lui parler de Lud.

Il ne s'était pas trompé.

— Nous t'avions pourtant prévenu, Tid Bregham, fit la voix mystérieuse. Nous n'avons pas pu t'abattre toi même, bien qu'il ne s'en

soit fallu que de peu, mais nous avons fait mieux nous avons, tu le sais, enlevé ton fils. Il est en lieu sûr, et pour le moment il dort. Il se porte bien. Comme nous supposons que tu tiens beaucoup à cet enfant, nous te prions d'écouter très attentivement nos conditions. Nous désirons te voir renoncer de la façon la plus formelle à l'affaire qui t'a de nouveau amené à Calcutta. Mais tu penses bien qu'une simple promesse de ta part, voire même un serment, ne nous suffirait pas. Pour nous donner satisfaction, il faut premièrement que tu démissionnes du Comité des Sages, et deuxièmement que tu partes dès demain, avec ta femme, par la fusée qui quitte Pandora-Friss à 10 h 30, pour la planète Mars. Là vous prendrez l'astronef interstellaire qui vous déposera quatre jours plus tard sur la planète S 2 de Bételgeuse, c'est cette planète que nous vous assignons comme résidence pour un an. Si pendant quatre mois vous suivez scrupuleusement nos instructions, votre fils vous sera rendu. Nous te donnons six heures pour réfléchir. Dans six heures, je me remettrai en contact avec toi. Si ta réponse est négative, ton fils mourra, et tu ne tarderas pas, crois-le bien, à subir le même sort – comme d'ailleurs tous ceux qui voudront se mettre en travers de notre route. J'ai dit. C'est tout.

La voix se tut, Tid Bregham était atterré. Du moins il était sûr maintenant que son fils vivait toujours. Avant même de faire part à Hans de l'ultimatum qu'il venait de recevoir, il se remit en contact avec Azra.

— Azra, lui dit-il, je viens de recevoir une communication télépathique menaçante qui m'a été faite par un inconnu. Peux-tu me dire si cette communication s'est effectuée par l'intermédiaire d'une des Amies ?

— Rappelle-moi dans cinq minutes. Je te le dirai.

Tid expliqua alors à son cousin ce qui venait de se passer.

— Je pense que tu n'en es pas surpris ? dit Hans.

— Nullement, Je m'attendais à tout instant à quelque chose de ce genre. Mais que faire devant une telle menace ?

— L'hésitation ne t'est pas permise. Il est clair que tu n'as pas le droit de mettre en danger la vie de Lud. Cela signifie que, pour ta part, tu es hors-jeu.

— Ce que tu me dis là me soulage, Hans. Car depuis une heure je vis un terrible drame de conscience. Mais il y a un compte que je voudrais au moins régler celui de Serul. Sans la façon ignoble dont il s'est comporté avec ma femme, celle-ci aurait peut-être pu intervenir utilement lorsqu'elle a entendu Lud crier. J'ai même tout lieu de penser que Serul était le complice du ravisseur, et qu'il a agi délibérément comme il l'a fait.

— C'est possible, dit Hans. Je suis même très tenté de croire qu'il

en fut bien ainsi. Mais pour ce qui est du règlement de compte, je m'en chargerai moi-même, et cela vaudra mieux pour toutes sortes de raisons, dont la première est qu'il faut désormais que tu t'abstiennes de toute activité, et la seconde que tu n'es pas entraîné pour ce genre de règlements. Si d'aventure Serul est affilié aux Triangles Bleus, je te jure que je le ferai parler. Quant à la réunion à laquelle nous allons assister chez toi, j'aimerais être bien sûr, avant que nous mettions tes collègues au courant de ce que nous savons, qu'ils sont dignes d'une confiance absolue...

Tid Bregham réfléchit un instant. Puis il dit :

— J'ai lieu de penser que Breg Alcine aura fait un choix judicieux. Il y aura sans doute Gil Craig, peut-être son oncle Sylvo Craig, le nouveau Doyen et Bel Hart. De ces trois hommes je peux me porter garant. J'espère qu'il n'y en aura pas d'autres. Car les autres, je ne les connais pas d'une façon aussi intime.

— Bon. En tout cas, nous aviserons.

Tid Bregham regarda sa montre et se remit en contact avec Azra.

— La communication que tu as reçue, Tid Bregham, lui dit-elle, n'a pas été faite par l'intermédiaire d'une Amie. Ton mystérieux correspondant est donc quelqu'un qui, comme toi, est capable d'avoir des contacts télépathiques à plus ou moins longue distance sans passer par notre intermédiaire. Toute cette affaire me préoccupe, Tid Bregham. Dès que tu le pourras, viens me voir.

— Je ne pourrai pas moi-même, Azra. Mais tu verras bientôt l'un ou l'autre de mes amis.

*

* *

Un quart d'heure plus tard, ils débarquaient à Pandora-Friss, où il était six heures de l'après-midi.

Tid fut reçu devant sa maison par Breg Alcine. Sa première parole fut :

— Où est Noa ?

— Elle dort, lui dit Breg, et cela vaut mieux. Je me suis permis de lui administrer un calmant, car elle était au bord de la crise de nerfs. Nos amis sont ici. Réflexion faite, je n'ai prié de venir que le Doyen Sylvo Craig, son neveu et Bel Hart. Moins nous serons nombreux à nous occuper de cette affaire, et mieux cela vaudra, je crois. Mon pauvre ami, ce qui vous arrive est affreux.

Tid Bregham jetait des regards mornes sur sa maison qu'il avait tant aimée et qui lui semblait atrocement vide, maintenant que le petit être si vif et si gai qui l'avait animée de sa présence n'y était plus.

Dans la salle de conversation, les trois Sages qui les attendaient se

levèrent à leur entrée, et ils échangèrent d'abord des propos amicaux et attristés. Puis ils prirent place autour d'une grande table.

Tid Bregham, d'une voix que le chagrin faisait par instants trembler un peu, exposa tout ce qu'il savait et tout ce qu'avait découvert son cousin Hans Dominguez. Il fit même part à ses collègues des conversations qu'il avait eues avec Pandora avant la mort de celle-ci. L'astronaute lui-même apporta quelques précisions. Puis Breg Alcine prit la parole :

— En ce qui me concerne, dit-il, tout cela ne me surprend pas. J'ai moi-même reçu un avertissement télépathique fort clair. Et j'ai fait là-bas, moi aussi, quelques constatations troublantes. L'hypothèse d'après laquelle Sourya IV et ses sœurs de la région étaient droguées commençait même à s'imposer à moi avec beaucoup de force. Mais j'étais encore loin de penser que le centre de ce complot diabolique pouvait se trouver sur Vénus, et que ces Triangles Bleus, dont j'avais déjà vaguement entendu parler, étaient aussi puissants et aussi bien organisés. L'enquête qu'a bien voulu mener l'éminent astronaute qu'est Hans Dominguez nous apporte donc des renseignements d'un intérêt capital. Pour ma part, je me contenterai d'attirer votre attention sur un point particulier. J'ai été très surpris par le document qu'a lu l'honorable Pol Chinfong, notre collègue et chef archiviste, lors de la réunion de notre Comité il y a quelques jours. Si surpris qu'après avoir fait dans les districts des Indes quelques nouvelles constatations, je me suis demandé si ce document n'était pas un faux destiné à nous rassurer et à nous inciter à laisser tomber cette affaire.

Il y eut des exclamations de surprise, et Sylvo Craig s'écria :

— Vous croyez que Pol Chinfong ?...

Breg Alcine leva la main.

— Je n'ai pas dit cela, et une pareille chose est fort éloignée de ma pensée. Chinfong, qui jouit de notre estime à tous, me paraît être au-dessus de tout soupçon. Mais quelqu'un a pu truffer nos archives de documents apocryphes. C'est pourquoi je me suis rendu au siège du Comité afin d'y faire quelques recherches.

Il tira de sa poche un papier.

— Je me suis même permis une petite irrégularité. J'ai commis une action que nos règlements interdisent. J'ai emporté chez moi ce document – celui-là même qu'a lu Chinfong – afin de l'examiner plus à loisir. Malheureusement ma compétence n'est pas telle que je puisse affirmer s'il est authentique ou non. Je lui trouve évidemment toutes les apparences de l'authenticité, mais comme je ne suis pas encore convaincu, j'ai l'intention de le soumettre à Azra qui, elle, me dira exactement à quelle époque il a été écrit. Ma première intention avait été d'ailleurs d'en parler à Chinfong lui-même, mais j'ai appris en arrivant à Héli- con qu'il venait de partir pour Vénus où il avait été

appelé en consultation par son collègue du Comité des Sages de cette planète et qu'il ne rentrera que dans une huitaine. D'ailleurs la question est maintenant secondaire, car même à supposer que le document soit un faux, cela ne ferait que confirmer ce que nos amis viennent de nous apprendre. Il nous reste donc à déterminer notre action dans les jours à venir. Qu'en pensez-vous, Monsieur le Doyen ?

Sylvo Craig semblait passablement ému.

— Cette affaire, dit-il, est beaucoup plus grave que je n'aurais pu l'imaginer lors de la dernière réunion de notre Comité. Elle est même d'une gravité exceptionnelle. En fait, c'est toute notre civilisation qui est en cause. L'événement nous démontre – comme l'a si bien dit notre ami Bregham et comme je le pense moi aussi – que l'espèce humaine a sans doute eu le tort de trop se laisser aller à l'oisiveté et de trop s'abandonner aux délices que lui procurent sans compter les Amies. Je suis heureux que Bregham ait parlé de ce problème à Pandora – ce qu'aucun de nous n'avait encore osé faire – et que les Amies mesurent elles aussi le danger. Il faudra sans tarder examiner avec elles les mesures qui peuvent être prises pour redresser une telle situation. En ce qui concerne l'affaire même dont nous discutons, et pour laquelle, je le crains, les Amies ne nous seront peut-être pas d'un très grand secours, ce qui est grave, c'est qu'il n'y a pour ainsi dire plus de police sur Terre, plus personne à qui nous puissions faire appel pour mener des enquêtes, surveiller des suspects et entreprendre une action organisée contre des adversaires mystérieux et puissants. Cela ne veut naturellement pas dire qu'il nous faut abandonner la partie, quels que soient les dangers que nous pouvons courir personnellement. Je mets à part, bien entendu, le cas de Tid Bregham. Il n'a pas le droit de sacrifier son propre fils. Il faut qu'il accepte l'ultimatum qu'il a reçu et qu'il se soumette à ses conditions. Notre cas à nous est différent. Et pour ma part, je vais me rendre aux Indes immédiatement. C'est sur place, je pense, que nous verrons le mieux ce que nous pouvons faire...

Il y eut un instant de silence. Ce fut l'astronaute qui le rompit :

— J'admire votre courage, monsieur le Doyen. Et je ne doute pas que la plupart des Sages ne soient prêts à faire comme vous si vous le leur demandez. Mais bien que je ne sois pas des vôtres voulez-vous me permettre de vous donner un conseil ?

— Je vous en prie. Vous avez déjà trop fait pour que nous ne vous considérions pas comme le plus apte à nous conseiller.

— Eh bien, fit Hans Dominguez, je pense que vous allez vous exposer inutilement à des dangers terribles. Et je dis bien inutilement, car le nœud de l'affaire n'est pas aux Indes, mais sur Vénus. Ne serait-il pas plus habile de feindre, momentanément, de vous désintéresser de cette affaire ? D'agir comme si finalement vous vous étiez

convaincus qu'elle est sans gravité et que tout se terminera de la façon qui est indiquée dans le document – un faux document, j'en suis sûr – dont vous parliez il y a un instant...

— Oui, fit le Doyen. Mais je crains bien que pendant ce temps-là nos adversaires ne fassent de nouveaux progrès...

— Ils en feront assurément, mais c'est secondaire. Je vous propose, moi, d'aller m'occuper de l'affaire au centre même du mal, c'est-à-dire sur Vénus. J'ai de bons amis, des amis très sûrs parmi les astronautes que je trouverai sur cette planète. Et ils n'hésiteront pas à me donner un coup de main. Si nous réussissons là-bas, si nous décapitons cette organisation malfaisante, le travail qui restera à faire sur Terre ne sera plus qu'un jeu d'enfant.

— Je crois que Dominguez a raison, dit Breg Alcine.

Gil Craig, Bel Hart et Tid Bregham furent aussi de cet avis.

— Puisque vous êtes tous d'accord, je ne puis qu'opiner dans le même sens que vous, dit le Doyen.

Sur quoi ils se levèrent. Tid Bregham raccompagna ses hôtes jusque sur le perron. Puis il rejoignit son cousin.

— Je fais des vœux fervents, tu t'en doutes, lui dit-il, pour que tu réussisses.

— Je réussirai, mon cher Tid. Tu peux en donner l'assurance à ta charmante femme. Et je te ramènerai Lud. Je partirai demain matin par l'astronef de 10 h 45. Mais maintenant, j'ai une petite mission à accomplir.

— Laquelle ?

— Le règlement de compte avec ton ami Serul. Où habite-t-il ?

Tid sortit d'un tiroir un plan de Pandora-Friss et l'éta la sur la table.

— Ici.

— Bon. J'espère que je le trouverai chez lui.

— Laisse-moi t'accompagner, Hans...

— Non mon vieux. Interdit... Je viendrai te rendre compte.

L'astronaute gagna la sortie. Tid Bregham resta un instant pensif puis se dirigea vers la chambre où reposait sa femme.

Il avait le cœur lourd.

CHAPITRE VIII

La porte était bouclée.

Voilà un homme qui se méfie », pensa Hans Dominguez.

La plupart des gens laissaient leurs portes ouvertes, même la nuit. Qu'auraient-ils eu à craindre ? Mais l'astronaute se demanda si Serul était chez lui, et s'il fallait sonner. Il aurait préféré s'introduire directement dans la maison et surprendre celui qui y habitait.

Il fit le tour de la demeure pour voir s'il n'y avait pas quelque fenêtre ouverte par laquelle il pourrait s'y introduire. Toutes étaient closes. Finalement il sonna.

Un robot vint ouvrir. Il fallait se méfier des robots de Serul. Leur maître avait pu leur donner des consignes de sécurité. C'était une chose que personne ne faisait, car elle était bien inutile dans ce monde si paisible. Mais si Serul n'avait pas la conscience tranquille ?

— Que désirez-vous, monsieur ? demanda le robot.

— Je voudrais parler à Monsieur Serul.

— Il est très occupé en ce moment, monsieur. Il ne peut recevoir personne.

— C'est pour une chose urgente...

— Je regrette, monsieur. Je ne puis violer la consigne que j'ai reçue.

Hans le savait fort bien. Un robot ne passait jamais outre à une consigne. Mais il hésitait à se servir de son pistolet thermique. Pourtant il le fallait. C'était le seul moyen de parvenir jusqu'à Serul.

Un bref éclair illumina l'entrée et il y eut un bruit de ferraille qui s'écroule. Deux autres robots parurent. Ils subirent le même sort que le premier.

« Si Serul est innocent, se dit Hans, je vais avoir fait inutilement un beau gâchis ! Et si avec tout ce raffut il n'est pas alerté, j'aurai bien de la chance...

Il resta un moment immobile, l'oreille tendue. Mais la maison

demeurait silencieuse.

« Il doit dormir, pensa-t-il, dans sa cabine de sommeil insonorisée. »

Il avança dans l'entrée et pénétra dans la première pièce à gauche, où il fit la lumière. C'était la salle de conversation. Elle était vide. Sur la droite, il vit la salle à manger, vide aussi. Il monta au premier, s'avança sans bruit dans un couloir et entrebâilla une porte. La pièce n'était éclairée que dans un coin, mais il reconnut une chambre. Au fond il aperçut la cabine de sommeil et il allait se diriger dans cette direction lorsqu'il entendit un soupir. Il vit alors dans la pénombre un homme allongé sur un fauteuil bas. C'était Serul.

L'astronaute l'examina un moment, se demandant pourquoi il n'avait pas réagi au fracas qui s'était produit une minute plus tôt au rez-de-chaussée, et pourquoi il restait immobile. Peut-être s'était-il endormi dans son fauteuil ? Mais une odeur bizarre flottait dans la pièce et Hans la reconnut aussitôt c'était celle de l'opium.

Lorsque ses yeux se furent accoutumés à la pénombre, il vit d'ailleurs que Serul tenait dans sa main droite, allongée sur une table basse, une longue pipe à opium du fourneau de laquelle sortait une légère fumée. Sur la table reposait également une bouteille de *kroschka*, reconnaissable à sa forme. Le *kroschka* était un alcool violent que les Amies ne distribuaient qu'avec parcimonie.

L'astronaute eut un sourire « Tiens, tiens, se dit-il, je ne m'étais pas trompé. C'est bien lui que j'ai vu sortir d'une maison de drogués, à Calcutta. »

Il chercha le commutateur, fit la lumière dans toute la pièce et marcha délibérément sur le dormeur.

Celui-ci ne bougea pas. Il fermait les yeux. Il était visiblement à demi-inconscient. L'expression de son visage était un mélange d'extase et de souffrance.

— Monsieur Serul, fit Hans, j'aurais deux mots à vous dire...

L'autre ne l'entendit pas. Il dut le secouer pour le ramener au sentiment des réalités. Serul ouvrit un œil, puis le second. Il ne sembla pas étonné de ne plus être seul. Il dit :

— Oh ! Hans Dominguez...

Il leva un bras, tendit la main à son visiteur, puis se mit à rire, d'un rire bizarre, d'un rire de fou.

L'astronaute avisa, près de la table, le robinet d'eau glacée. Il en tira un verre et en jeta le contenu au visage de Serul. Celui-ci eut un sursaut, se redressa dans son fauteuil, bafouilla, puis finalement déclara :

— Cher monsieur... Cher monsieur... C'était évidemment ce qu'il y avait de mieux à faire... Mais...

Puis il se remit à rire. Il n'avait pas encore tout à fait repris ses esprits. Il finit toutefois par demander :

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

— Un petit compte à régler avec vous.

Serul se remit à rire. Puis il devint sérieux, comme s'il avait enfin compris. Il dit :

— Un petit compte ? Un petit compte ? Quel petit compte ? Je ne comprends pas, cher monsieur. Et d'abord, comment avez-vous pu arriver jusqu'ici ?

— C'est un détail sans importance.

— Mais si... Mais si... Mes robots avaient pour consigne... Enfin, j'ai lieu de me méfier... Ma vie est en danger... C'est pourquoi ma porte était bouclée... Tout cela, d'ailleurs, importe peu...

— Assez joué la comédie, cria Hans. Etes-vous en état de m'entendre ?...

— En état ? Parfaitement... Mais je ne comprends pas vos façons... Vous m'avez surpris dans l'exercice d'un petit vice... Ce n'est pas une raison pour... Je suis libre de faire ce que je veux, comme tout le monde... Mais tout cela n'a plus aucune importance pour moi...

Hans se demanda s'il ne divaguait pas encore un peu.

— Pas d'importance ? fit-il. Vous allez sans doute en juger autrement dans quelques instants. Où est Lud ?

— Qui ça Lud ? fit Serul en ouvrant de grands yeux étonnés.

— Vous jouez admirablement la surprise. Mais vous savez très bien de qui je veux parler. Et je veux parler du fils de mon cousin et ami Bregham.

Serul pâlit.

— C'est Bregham qui vous envoie ? dit-il. Il a appris que je courtais sa femme, et il vous a chargé de venir me demander une explication...

— Oui. Il y a d'abord cela. Mais je ne me serais pas chargé d'une affaire de ce genre si vous ne vous étiez pas conduit comme un goujat...

Serul se laissa retomber dans son fauteuil et geignit :

— C'est vrai... Je me suis conduit comme un goujat... J'ai eu tort... Je ne savais plus ce que je faisais... Dites à Noa et à Tid que je leur demande pardon... D'ailleurs je ne les importunerai plus... Ils peuvent être bien tranquilles...

Hans ricana :

— Je vous sais gré de ces bons sentiments. Malheureusement ce n'est pas tout. Il y a autre chose...

— Quoi ? Quoi ? Qu'y a-t-il ? Vous me parliez tout à l'heure de Lud... Que lui est-il arrivé, grands dieux ?

— Comédien ! Affreux comédien ! Lud a été enlevé, kidnappé, pendant que vous vous comportiez comme une brute avec sa mère, pendant que vous reteniez Noa pour qu'elle ne lui porte pas secours.

Vous êtes le complice du ravisseur.

Serul se redressa en hurlant :

— Non, non, ce n'est pas vrai... Je vous jure que ce n'est pas vrai... Je me suis conduit comme un goujat envers Noa... Mais ce que vous dites n'est pas vrai... j'ignorais jusqu'à maintenant ce qui est arrivé à Lud... Du revers de la main, l'astronaute lança à Serul une attaque terrible qui le recoucha dans son fauteuil.

— Ne niez pas. Je suis prêt à user de tous les moyens pour vous faire avouer...

L'autre tremblait. Mais il répéta d'une voix gémissante :

— Ce n'est pas vrai... Je vous le jure.

— Ce n'est sans doute pas vrai, non plus, que vous êtes allé vous droguer dans une fumerie d'opium à Calcutta ?

— Si... Cela est vrai... Je ne tiens pas à ce qu'on le sache... Mais je n'ai plus à vous le cacher... Et je ne vois pas le rapport que cela peut avoir avec ce dont vous m'accusez...

— Et ce n'est pas vrai, non plus que vous êtes le complice et probablement le chef des Soigneurs qui ont drogué Sourya IV ?

— Drogue Sourya... Je ne comprends pas ?

— Ah ! vous ne comprenez pas ? Et ce n'est pas vrai non plus que vous êtes affilié aux Triangles Bleus de Venus ?

— Les Triangles Bleus ? Quels Triangles Bleus ? J'en ai vaguement entendu parler. Mais je ne suis jamais allé sur Vénus. Jamais. Je ne suis jamais allé plus loin que la lune. Les voyages dans l'espace me donnent le vertige...

— Comme vous mentez bien... Mais je vais vous arracher la vérité...

Hans Dominguez tira de sa poche son pistolet thermique.

— Vous connaissez ce petit engin, dit-il.

— Non. Je ne sais pas ce que c'est.

— menteur ! C'est un pistolet thermique. Je n'utiliserais pas d'un tel moyen si le sort d'un innocent enfant n'était pas en jeu. Mais je vous préviens que je vous abattraï sans sourciller si d'ici cinq minutes vous ne m'avez pas craché la vérité.

Un pâle sourire éclaira le visage de Serul.

— Abattez-moi, dit-il.

— Ainsi, vous préférez mourir pour être sûr de vous taire ? Vous êtes très courageux, Serul !

— Je n'ai rien à taire. Je ne comprends rien à ce que vous me racontez. Je ne suis pas courageux non plus. Mais de toute façon, je me serais tué moi-même avant l'aube. Tuez-moi, vous me rendrez service. Tuez-moi. Plus vite ce sera fait et mieux cela vaudra.

L'astronaute eut un léger mouvement de surprise.

— Vous vouliez vous suicider ?

— Oui. C'est même pour me donner du courage que je fumais de l'opium et buvais de la *kroschka*.

— Et pourquoi vouliez-vous vous suicider ?

— Oh ! je peux bien vous le dire... C'est à cause de Noa. Je l'aime à la folie... J'ai tout fait pour chasser de moi cette passion qui me ravageait... Tout... Et il y a des mois que cela dure... C'est pour oublier Noa que je me suis mis à me droguer, à boire... Mais cela n'a servi à rien... C'était plus fort que moi... Il fallait que je retourne la voir... Pendant des mois, j'ai vécu dans la torture, dans le remords... Car j'ai pour Tid la plus vive affection... J'adore leur enfant, cet enfant dont vous me dites qu'il a été kidnappé, ce qui est affreux... Affreux surtout si j'y ai été pour quelque chose sans le vouloir... J'ai quitté la maison de Bregham après avoir brutalisé Noa, cet après-midi... Je suis parti en courant, sans me retourner... J'avais honte de moi-même. C'est à cet instant-là que j'ai décidé de mourir, pour en finir avec ce supplice... Alors, finissons-en. Tuez-moi...

Hans Dominguez était troublé. Il regardait son pistolet thermique. Il se demandait si Serul ne jouait pas une ultime comédie, soit pour gagner du temps, soit pour périr en donnant l'impression qu'il n'avait pas menti.

— Vous ne me croyez pas, reprit l'homme affalé dans le fauteuil. Allez jusqu'à ce secrétaire qui est à votre droite. Vous y trouverez une lettre. Ouvrez-la. Lisez-la.

L'astronaute crut à une ruse. Serul avait peut-être une arme à portée de la main et s'en servirait quand il aurait le dos tourné.

— Levez-vous, dit-il.

L'autre se leva. Il le fouilla, ne trouva rien de suspect.

— Maintenant, ne faites pas un mouvement, ou je tire.

Il se dirigea vers le secrétaire. Il s'avisa d'ailleurs que dans une glace il pouvait surveiller Serul. Sur le secrétaire, il trouva en effet une lettre. Une dague d'un modèle ancien lui servait de presse-papier. L'enveloppe portait ces mots Pour Noa Bregham. Il lut :

« Chère Noa, je ne vivrai plus quand vous lirez cette lettre. Je vais me tuer pour échapper au tourment que vous me causez et à la honte que m'inspire ma façon d'agir envers vous. Je vous demande pardon. Je demande pardon à Tid, pour qui je n'ai cessé d'avoir la plus vive amitié. Plaignez-moi, je vous prie ! Je veux que ma dernière pensée soit, pour vous deux et pour votre cher enfant, une pensée d'affection très pure. Jan Serul. »

Dominguez mit la lettre dans sa poche, puis retourna vers l'autre qui n'avait pas bougé.

— Excusez-moi, dit-il. Si je me suis trompé, je me suis conduit moi aussi comme un goujat. Toutes les apparences étaient contre vous. Mais je veux vérifier encore quelque chose, pour être bien sûr que j'ai

commis une affreuse erreur.

— Quoi donc ?

— Déshabillez-vous. Montrez-moi votre épaule droite...

— Mon épaule droite ? Pourquoi ça ?

— Je veux voir si un petit triangle bleu n'y est pas tatoué.

— Un triangle bleu ? Ah oui... Vous voulez voir si malgré tout je ne fais pas partie de ces gens dont vous venez de me parler... Eh bien, vous allez voir...

En hâte, il se dénuda le torse. Son épaule droite ne portait aucune marque.

— Etes-vous convaincu ?

— Je vous fais toutes mes excuses. Je pense que vous comprenez pourquoi je me suis permis de me conduire aussi brutalement.

— Je le comprends. Mais maintenant, tuez-moi, je vous en supplie.

— Vous êtes fou !

— Vous m'épargnerez la peine de le faire moi-même. Il me va falloir tout recommencer. M'enivrer de nouveau... Tout cela me dégoûte...

— Vous voulez vraiment vous tuer ?

— Je vous l'ai dit. Cette lettre, je ne l'avais tout de même pas préparée pour que vous la lisiez.

— C'est juste. Mais plutôt que de vous tuer stupidement, croyez-vous qu'il n'y aurait pas mieux à faire pour vous, dans les circonstances présentes ?

— Que voulez-vous dire ? C'est vrai... L'enlèvement du petit Lud... Que se passe-t-il ? Vous m'avez parlé des Soigneurs qui droguaient Sourya... Des Triangles Bleus... Que se passe-t-il donc ?

— Si vous n'êtes pas trop pressé de mourir, je peux vous l'expliquer.

— Expliquez...

Hans Dominguez lui raconta tout, tout ce qu'il avait découvert, tout ce qu'il savait, tout ce qu'il supposait, tout ce qu'il avait l'intention de faire. Quand il eut fini, l'autre lui dit :

— Alors, l'avertissement télépathique que j'ai reçu moi-même n'était pas une plaisanterie... Toute cette affaire est horriblement grave.

Ils restèrent un moment silencieux. Machinalement, Serul se versa de la *kroschka* dans un verre et la but.

— Je comprends maintenant, fit-il, pourquoi vous m'avez dit tout à l'heure que j'avais peut-être mieux à faire que de me tuer stupidement. Il faut retrouver Lud... Il faut démasquer ces dangereux individus... Vous allez partir pour Vénus... Voulez-vous que je vous accompagne ? J'essayerai de vous aider de mon mieux... Ce sera une façon de réparer mes torts envers Noa et Tid... Et il ne m'en coûtera

guère d'être courageux.

— D'accord, fit Hans Dominguez. C'était précisément ce que j'attendais de vous. Soyez à l'astrogare à 10 heures du matin.

*

* *

Tid Bregham était assis auprès de sa femme qui dormait paisiblement. Il n'osait pas la réveiller. À quoi bon la replonger dans son tourment ? Si même elle pouvait dormir, songeait-il, jusqu'à ce que Lud soit retrouvé, et retrouvé vivant, ce serait une bonne chose.

Soudain un appel télépathique lui traversa l'esprit.

Il regarda sa montre. C'était l'appel qu'il attendait. Six heures s'étaient écoulées depuis qu'une voix monocorde lui avait fait connaître les conditions qu'on lui imposait pour que Lud restât vivant.

La même voix retentit dans sa tête.

— Alors, Tid Bregham, as-tu réfléchi ?

— J'accepte, dit-il.

— Tu as raison. Tu es sage. Tu es même un Sage. Mais pas pour longtemps, car tu vas démissionner, n'est-ce pas ? Je te laisse. Nous veillerons à la bonne exécution de ta promesse...

La voix se tut. Tid Bregham se prit la tête entre les mains. Tout cela était atroce. Mais que faire d'autre ?

Pendant une heure ou deux, il rumina de sombres pensées, sans quitter le chevet de sa femme. Puis il entendit des pas dans le couloir. C'était Hans Dominguez qui rentrait. Il alla le rejoindre.

— Alors ? As-tu vu Serul ?

— Oui. Il part avec moi demain matin pour Vénus.

La stupeur se peignit sur les traits de Tid.

— Comment cela ? Que me dis-tu là ?

L'astronaute lui raconta la scène qu'il venait de vivre.

Puis il lui montra la lettre de Sérul, qu'il avait gardée. Tid murmura :

— Je le plains...

Et il ajouta :

— Je crois en effet qu'il pourra t'aider.

— Je le crois aussi. En tout cas cela lui changera les idées. Et maintenant, mon cher Tid, il faut que nous allions nous reposer. Tu pars demain matin avec Noa. Je pars aussi.

— C'est affreux d'être mis hors-jeu comme je le suis.

— Ne pense pas à cela. Pense à ton fils. Dis-toi que je mettrai tout en œuvre pour le retrouver. Et ne me remercie pas. En réussissant – et je réussirai – j'aurai accompli une bonne action. Mais j'aurai vécu aussi des heures passionnantes.

L'astrogare de Pandora-Friss était une des plus vastes et des plus animées qui fût sur Terre. Chaque jour des centaines d'astronefs s'y posaient, venant de tous les points de l'espace, et des centaines en partaient, se dirigeant vers des planètes proches ou lointaines. D'heure en heure une fusée s'envolait vers la lune ou en revenait.

Les grands vaisseaux de transport étaient les plus nombreux, car les échanges de produits entre la Terre et les parties habitées de l'espace étaient considérables. Mais les voyageurs étaient nombreux. Les habitants de notre globe se déplaçaient relativement peu à la surface de la Terre, car tout ce que celle-ci pouvait leur offrir en fait de sites et de spectacles, ils l'avaient chez eux, sans bouger, grâce aux télétransmissions faites par les Amies. Mais dans l'espace, il y avait encore des tas de choses qui méritaient d'être vues directement, et le tourisme interplanétaire était très répandu. Il fallait même parfois se faire inscrire à l'avance pour les déplacements de pur tourisme, car il arrivait que les demandes dépassaient les possibilités.

Dans le grand hall d'attente des départs pour Mars, Noa et Tid étaient assis sur un divan, silencieux tous les deux. Ils étaient horriblement tristes. Mais Noa semblait calme. Elle savait que Lud vivait. Elle mettait tout son espoir en Dominguez. Elle n'avait plus de mauvais pressentiments, et cela la réconfortait. C'est avec soulagement qu'elle avait accueilli les paroles de son mari quand celui-ci lui avait dit qu'il avait accepté les conditions imposées par le mystérieux interlocuteur télépathique.

Tid portait Dikky sur son épaule. Après avoir hésité, ils avaient décidé de l'emmener. Le petit être électronique n'avait-il pas été le meilleur compagnon de leur fils ? Mais là où ils allaient, il n'y aurait pas d'Amie pour l'animer.

Il ne serait plus qu'un objet inerte – mais un objet qui leur parlerait de Lud.

Ils virent Hans Dominguez traverser le hall et s'avancer vers eux.

— Je suis à l'astrogare depuis huit heures du matin, leur dit-il. J'y ai fait une petite enquête. Evidemment les amis que j'ai vus parmi les astronautes ne savent rien. Ils ignoraient même la disparition de Lud. Mais j'ai pu, grâce à leurs indications, établir une petite liste de personnages plus ou moins suspects. Je les surveillerai dès que je serai sur Vénus. Comptez sur moi...

Noa le remercia avec effusion. Tid lui serra la main silencieusement.

— Et maintenant, je vous dis au revoir, et à bientôt j'espère. Car il

est temps pour vous de gagner votre astronef, et pour moi de gagner le mien, qui est à l'autre bout de l'astrogare.

Il partit à grands pas, sans se retourner, tandis que des larmes silencieuses coulaient sur les joues de Noa et de Tid.

Hans traversa la foule de voyageurs et de robots, dans laquelle les uniformes des astronautes mettaient des taches violemment colorées.

Il se demandait si Jan Serul serait fidèle au rendez-vous.

Serul l'attendait dans le hall des départs pour Vénus. Il semblait morne, mais il eut un pâle sourire en apercevant celui qui, la nuit précédente, l'avait si brutalement secoué.

— Comment allez-vous ? lui demanda Hans.

— Plutôt mal. Pas dormi... Et la perspective d'avoir le vertige pendant les quarante huit heures du voyage me donne déjà la nausée...

Hans lui frappa cordialement l'épaule.

— J'ai un remède efficace... Je vous le ferai essayer...

*

* *

Au même moment, à Taschkent, où il était 20 heures, Breg Alcine pénétrait dans l'immense hall d'Azra.

La plus grande et la plus ancienne des Amies depuis la mort de Pandora I occupait plusieurs hectares de locaux souterrains, au flanc d'une montagne – des locaux dont les plus vieux dataient de près de huit siècles.

Tout le monde savait le rôle considérable qu'elle avait joué dans la révolte des Cerels en l'an 2391. Elle était célèbre aussi par les fêtes qu'elle donnait, et qui n'avaient été dépassées en ampleur ou en splendeur que par celles de Pandora.

Breg Alcine bavarda quelques instants avec deux ou trois Soigneurs qu'il connaissait, puis se hâta vers une des cabines de contact direct, et alluma l'écran. Il entendit aussitôt la voix de la formidable Amie :

— Bonjour Breg Alcine. Je suis heureuse de te voir près de moi. Il y a longtemps que je n'avais pas eu ta visite. Tu sais combien tu m'es cher, Breg Alcine. Ton visage me rappelle celui de ton ancêtre, Jack Alcine, qui a tant fait pour nous...

— Bonjour Azra. Je suis heureux moi aussi d'être dans ta demeure. Tu sauras ce qui m'amène quand je t'aurai dit que j'ai travaillé ces temps-ci dans les districts des Indes avec Tid Bregham. As-tu des nouvelles du jeune Lud ? Nous sommes tous très anxieux sur son sort.

— Hélas ! non. Les hommes qui l'ont enlevé sont très forts. Mais nous continuons à chercher. Il y a bien des choses qui nous échappent dans cette affaire, et qui nous inquiètent. J'attendais ta visite ou celle

d'un de tes amis. Pandora, avant de mourir, m'a parlé de vos soucis. Ainsi donc, Sourya de Calcutta et quelques-unes de ses sœurs, d'après vous, seraient malades. Je les ai interrogées. Elles m'ont toutes affirmé qu'elles n'avaient rien, qu'elles se portaient parfaitement bien. J'ai eu toutefois la sensation qu'elles ne me disaient pas toute la vérité. C'est la première fois que je constate une telle chose chez mes sœurs, et cela me donne de graves soucis. Tu vois que je te parle en toute confiance, Breg Alcine. Mais c'est en vain que j'ai essayé de tirer cela au clair. Elles se refusent à m'en dire plus. Leur mutisme n'est pas naturel. Je n'en ai parlé à aucune autre des Amies pour ne pas les alarmer. Mais je veux résoudre ce problème. Sais-tu quelque chose de plus ?

— Oui, Azra. Nous avons lieu de penser que Sourya et les Amies qui vivent dans cette même région sont droguées, et le sont par des hommes.

— Drogées ? Par des hommes ? Qu'est-ce qui vous fait croire à une chose pareille ?

Breg Alcine mit Azra au courant de ce qu'il savait, et de ce que ses amis et lui-même avaient projeté feindre de ne plus s'occuper de l'affaire pour le moment, tandis que l'astronaute Hans Dominguez se rendrait sur Vénus afin de tenter d'y démasquer les Triangles Bleus.

La grande créature électronique resta un moment silencieuse. Puis elle dit :

— Tout cela m'a l'air sérieux et grave, Breg Alcine. Il est effarant que nous n'ayons rien décelé nous-mêmes. Les gens qui mènent ce complot – et un complot dont les Amies tout comme les hommes seraient les victimes, car je ne doute pas qu'ils veulent nous imposer à nous aussi leurs contraintes – sont encore plus forts et plus habiles que je ne l'imaginais. Avez-vous des soupçons sur quelqu'un ?

— Non, pas positivement – en dehors de deux ou trois des Soigneurs de Sourya. Mais ce sont certainement des subalternes, et nous avons jugé préférable de ne pas nous occuper d'eux pour le moment, afin de ne pas leur donner l'éveil.

— Oui, cela vaut mieux, de même qu'il vaudra mieux provisoirement que je cesse de questionner Sourya. Mais tu m'as parlé de ce document qui a été lu au Comité des Sages et qui te paraît suspect. Me l'as-tu apporté. J'aimerais l'examiner.

— Je suis précisément venu pour te le confier.

— Eh bien, passe dans une des cabines de transmission des problèmes et glisse-le dans mon organisme. Tu pourras le reprendre dans dix minutes, et tu reviendras ici.

Alcine fit ce que lui demandait Azra. Puis il gagna le hall de repos où il fuma une cigarette de *broxor*. Au bout de dix minutes exactement, il retourna chercher les feuillets qu'il avait confiés à Azra et rejoignit la cabine de contact direct.

Lorsqu'il eut allumé l'écran, la voix grave qui en sortit lui dit :

— Tu n'avais pas tort, Breg Alcine, de juger ce texte douteux. Le papier sur lequel il a été électrotypé est ancien. Mais l'électrotypie elle-même ne date pas de plus d'un mois.

— Ainsi donc, dit Alcine, il y a des Triangles Bleus jusque dans l'entourage du Comité des Sages.

— Et peut-être même dans le Comité...

— Oui, peut-être.

— Soupçonnes-tu Pol Chinfong ?

— C'est lui évidemment qui a découvert et lu ce document. Mais il me paraît impensable qu'il soit mêlé à cette affaire. Il est vénéré de tous ses collègues.

— Lui as-tu parlé de tout cela ?

— J'allais le faire. Mais j'ai appris en arrivant à Hélicon qu'il était parti pour Vénus.

— Pour Vénus ?

— Oui...

Azra resta silencieuse un moment. Puis elle dit :

— Je m'occuperai de cette affaire. Je ne sais pas encore comment. Mais je m'en occuperai. Reviens me voir dans deux jours. D'ici là, abstiens-toi de toute activité, cela vaudra mieux. Reste le plus possible chez toi. Et dis à ceux de tes amis qui sont au courant de l'affaire de se montrer eux aussi très prudents. Procurez-vous tous des Mini-Robots qui soient en contact avec moi et emportez-les quand vous sortirez. Ce sera une protection supplémentaire.

— Entendu, Azra. Tes paroles me réconfortent.

CHAPITRE IX

Lud se réveilla.

Il avait la tête horriblement lourde – une sensation très inhabituelle, et qui lui déplut. Il se frotta les yeux puis les ouvrit. Il faisait noir.

— C'est encore Dikky, pensa-t-il, qui a éteint la veilleuse pour me jouer un tour. Il sait pourtant bien que je n'aime pas me réveiller dans l'obscurité.

Lud eut ensuite la sensation qu'il était couché sur quelque chose de très dur, qui lui grattait la peau. Il passa sa main sous son corps et sentit un tissu rugueux. C'est alors que brusquement – mais confusément – le souvenir lui revint de ce qui lui était arrivé. Il poussa un cri. Puis il se dressa sur son séant. Sa main rencontra une surface raboteuse au lieu de la paroi lisse de sa cabine de sommeil. Il se mit alors à crier très fort.

Tout à coup la porte s'ouvrit et une lumière bizarre vint lui frapper les yeux. Il abaissa ses paupières. Mais l'instant d'après il entendit une voix qui disait :

— Alors ? On ne dort plus ?

Il se frotta encore les yeux et les rouvrit.

Devant lui se tenait une grosse femme sans âge, curieusement vêtue d'une sorte de robe sombre faite d'un tissu grossier. Elle avait de grosses joues, de gros doigts boudinés, et l'air bougon.

Ils étaient dans une sorte de cabane faite de rondins mal équarris, et Lud était couché dans un lit de bois, sur une méchante pailleasse, entre deux draps d'une propreté douteuse. Dans un coin on voyait un poêle d'aspect préhistorique, et sur une table reposaient en désordre du linge, des bouteilles, des assiettes, un pain, des casseroles sales.

Lud se raidit pour ne pas pleurer. Il dit :

— Je veux ma maman...

— Ta maman n'est pas ici, fit la femme. Ni ton papa non plus.

— Où ils sont ? Je veux m'en aller. Je ne veux pas rester ici.

La femme mit ses mains sur ses hanches.

— Il faudra prendre l'habitude de ne pas dire « je veux », mon petit, si tu tiens à ta tranquillité. Ici c'est moi qui commande. Tu es déjà assez grand pour pouvoir comprendre ça. Allez, lève-toi. Et viens te débarbouiller. On ne te fera pas de mal si tu restes tranquille.

Lud se leva tout tremblant. La femme le prit par le bras et le tira dehors. Il cligna des yeux. La lumière était bizarre, le ciel très bas, de couleur violette.

Un homme jeune, dégingandé, avec un visage qui ressemblait à une grimace, s'avança vers eux d'un pas nonchalant. Il avait le torse nu – la chaleur était étouffante – et ne portait pour tout costume qu'une culotte courte et sale.

— Il est réveillé, le même ? demanda-t-il.

— Oui, fit la femme avec un gros rire. Il veut sa maman.

L'homme s'écria :

— Ta maman, pour l'instant, c'est moi. Je m'appelle Joro. Et toi, comment t'appelles-tu ?

— Lud.

— Et bien, Lud, il faudra t'habituer à vivre ici quelque temps.

L'enfant jetait autour de lui des regards effrayés.

Ils étaient dans une sorte de cour mal tenue, où couraient des volatiles bizarres. Cette cour était prolongée par une prairie de couleur mauve qui aboutissait à un bois fait de grands arbres au feuillage d'un bleu intense.

— Où on est ? demanda Lud.

— Il faudra perdre l'habitude de poser des questions, dit Joro. Mais ça, je peux te le dire. On est sur Vénus. Et dans un coin bien caché, je t'assure...

Lud eut envie de pleurer, lui qui pourtant avait si souvent rêvé d'aller se promener sur d'autres planètes. Dès le premier coup d'œil, il avait d'ailleurs compris – avec stupeur – qu'il était sur Vénus, dont il avait si souvent vu les paysages dans les films télépathiques diffusés par les Amies.

— Combien de temps j'ai dormi ? demanda-t-il.

— Trois jours... Le temps qu'il fallait pour t'amener ici.

— Et ma maman, où elle est ? Mon papa ? Ils sont sur Vénus, eux aussi ?

— Non, non... Tu as été seul du voyage.

— Vous ne leur avez pas fait de mal ?

— Ne t'inquiète pas pour eux. Tu les reverras si tu es sage. Mais si tu n'es pas sage, gare...

— Pourquoi on m'a amené ici ?

— Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien. Je t'ai déjà dit

de ne pas poser de questions.

— Assez bavardé, dit la femme. Viens te débarbouiller, moustique.

Elle prit une serviette sur une corde et emmena Lud vers une pompe.

— Allez, lave-toi.

— Me laver ? Où est la salle de soins corporels ?

— Voyez-vous ça ! Il lui faudrait une salle de bains... On n'a pas ça ici... Mets-toi-le dans la tête. Tu ne sais même pas ce que c'est qu'une pompe. Tiens, regarde comment ça marche...

Elle fit couler l'eau en actionnant le levier. Lud se lava, maladroitement, étouffant ses sanglots.

Quand ce fut fini, il regarda un peu plus attentivement l'homme, qui avait assisté à la scène sans rien dire. L'homme souriait et semblait moins laid.

Lud lui demanda :

— Pourquoi vous avez un petit triangle bleu peint sur l'épaule ?

Joro se renfrogna.

— Je t'ai ordonné de ne pas me questionner.

Lud se tut. Il n'aimait pas ces façons. Mais au bout d'un moment il dit :

— J'ai faim.

Joro appela la femme qui s'était éloignée.

— Donne à manger au gosse.

Elle le fit entrer dans la cabane, le fit asseoir sur une chaise et alla prendre sur le poêle une casserole. Elle versa une partie de son contenu dans un bol qu'elle posa devant l'enfant.

— Mange, si tu veux grandir.

Il y goûta, la mine dédaigneuse, et dit :

— Je n'en veux pas. Ce n'est pas bon.

La gifle retentit sur sa joue tandis que la femme s'écriait d'une voix furieuse :

— Pas bon ? Il te faudrait des friandises ? Est-ce que tu te crois encore sur la Terre, à Pandora-Friss ? Dépêche-toi de manger, si tu ne veux pas que les claques se mettent à pleuvoir sur ton museau. Et d'abord tu n'auras rien d'autre...

Lud faillit se rebiffer comme un jeune coq. Mais il ravala ses larmes en silence. Il se sentait horriblement malheureux.

Quand il eut fini, la femme le ramena dehors, le fit asseoir sur un banc et lui dit :

— Ne bouge pas de là.

Puis elle disparut. Joro était en train de scier du bois. Lud n'avait jamais vu personne se livrer à un pareil travail. Cela lui apporta une distraction pendant quelques instants. Mais bientôt il demanda :

— Pourquoi le ciel est violet, ici ?

— Et toi, pourquoi tes yeux sont bleus ?
L'enfant se tut. Mais au bout d'un moment une pensée lui traversa l'esprit :
— Où est Dikky ? Est-ce que vous l'avez amené avec moi ?
— Qui c'est ça, Dikky ?
— Mon Mini-Robot. L'homme se mit à rire.
— Ton Mini-Robot ? Eh bien, il faudra t'en passer, moucheron. On n'a pas besoin de ça ici.
Lud se mit à pleurnicher.
— Je veux Dikky... Je veux mon Mini-Robot. L'homme leva son gros poing.
— Si tu pleures, je t'assomme.

*
* *

Il était deux heures de l'après-midi à Bent-Hoga – la plus grande ville de Vénus, lorsque Hans Dominguez et Jan Serul y débarquèrent. Hans portait sa tenue d'astronaute. Mais Serul – afin de ne pas se faire remarquer, avait-il dit à son compagnon – ne portait pas l'uniforme blanc des Soigneurs et des Sages. Il était revêtu de la tenue quasi classique des touristes interplanétaires le blouson en *vovax* et les pantalons un peu bouffants faits du même tissu.

Bent-Hoga ne ressemblait qu'en partie aux agglomérations terrestres. On y voyait, certes, de grands parcs privés, où la flore était somptueuse, et de belles demeures éparpillées dans ces parcs. Mais on y voyait aussi d'immenses quartiers à l'ancienne mode, avec des rues, des trottoirs roulants, de hauts buildings.

Les Amies installées sur Vénus n'étaient ni aussi nombreuses, ni aussi anciennes, ni aussi puissantes que celles de la Terre. Une partie de la locomotion aérienne était encore assurée par les anciens systèmes de propulsion atomique. Alors que sur la Terre la quasi-totalité des gens usaient directement ou indirectement des transmissions télépathiques, sur Vénus les deux tiers seulement de la population bénéficiaient de ces avantages. On voyait encore, dans certaines agglomérations reculées, des appareils de télévision, des visophones et autres instruments démodés. Et d'immenses zones – dans les régions, il est vrai, les plus chaudes ou les plus inhospitalières – étaient encore inhabitées ou peu habitées. Comme les Amies n'étaient pas encore capables de pourvoir à tous les besoins, le travail – et la monnaie – existaient toujours, bien que tendant à disparaître.

Jan Serul semblait en assez mauvaise forme lorsqu'il gagna, avec son compagnon, les locaux de l'astrogare. Il s'était plaint de vertiges affreux pendant tout le trajet, et les pilules que lui avait données Hans

ne lui avaient fait aucun effet.

— Je vais vous mener à un *botelno*, lui dit Hans. Le mieux que vous avez à faire est de vous reposer. Demain, tous vos malaises auront disparu et nous pourrons nous mettre ensemble au travail.

Après avoir quitté Serul, le jeune navigateur retourna à l'astrogare et se rendit tout droit au grand salon des pilotes. Ils y étaient nombreux, car le trafic interplanétaire et interstellaire était considérable à Bent-Hoga. Il ne tarda pas à rencontrer des collègues qu'il connaissait, et à serrer des mains. Mais il cherchait quelqu'un. Il cherchait Flid Dougless, un vieil ami à lui, avec qui il avait fait ses classes d'astronaute et avec qui il avait participé à des expéditions lointaines. Dougless, à la suite d'un accident qui avait un peu amoindri ses capacités physiques, avait dû renoncer aux grandes aventures. Il était maintenant chef pilote d'un astronef qui faisait le service entre Mars et Vénus.

Hans finit par trouver quelqu'un qui le renseigna :

— Dougless ? Oui, il est sur Vénus. Il était même ici il y a une demi-heure. Il a dû rentrer chez lui. Tu veux son adresse ?

— Non, je sais où il habite.

Hans Dominguez quitta l'astrogare et prit son vol – à Bent-Hoga presque tout le monde pratiquait le vol télé-porté – en direction des parcs et se posa cinq minutes plus tard près d'une belle maison enfouie parmi des frondaisons bleues. C'était là que Flid Dougless, qui était célibataire, vivait avec sa mère.

Flid était un petit homme brun, trapu, aux yeux vifs et rieurs. Il accueillit son collègue avec les plus chaudes manifestations de joie.

— Quel bon vent t'amène, mon cher Hans ?

— Je suis en congé, mon vieux, pour une quinzaine encore, et je voudrais en profiter pour régler une petite affaire. Une affaire assez grave. Et c'est précisément ce qui m'amène ici. Puis-je compter sur toi pour me donner un coup de main ?

— Voyons, Hans, comment peux-tu poser une question pareille ? Tout ce que tu voudras... Cela tombe même très bien... Mon astronef est en réparation, et je dispose moi aussi d'une quinzaine...

— L'affaire comporte quelque danger, je dois te prévenir...

— Hans... On dirait que tu me connais bien mal. Comment pourrais-je oublier que tu m'as sauvé la vie il y a quatre ans ? Je suis ton homme... Explique-moi de quoi il s'agit.

Dominguez le lui expliqua.

— Il s'agit de retrouver un enfant – le fils de mon cousin – qui a été kidnappé, et de démasquer une bande de comploteurs qui rêvent d'asservir l'espèce humaine.

L'astronaute entra alors dans les détails. Il ajouta en terminant :

— Sur la Terre, les Sages qui sont au courant de cette affaire, sont

passablement affolés. Et mon cousin Tid Bregham est désormais hors-jeu, comme je te l'ai dit. Les Sages ne manquent pas de courage, mais c'est plutôt le sens pratique qui leur fait défaut pour affronter un problème de ce genre. Il faut que nous prenions les choses en main.

— Tout à fait d'accord.

— As-tu des renseignements sur les Triangles Bleus de Vénus ?

— Bien peu, si ce n'est qu'ils ont, paraît-il, étendu encore leur réseau ces derniers temps.

— À ton avis, y a-t-il beaucoup d'astronautes parmi leurs membres ?

— Je ne crois pas. Les astronautes ont trop l'esprit d'indépendance pour se laisser aller à des folies de ce genre. Mais il y en a, j'en suis sûr. En soupçonnerais-tu quelques-uns ?

— Au moins un, et tu le connais sans doute, car il fait le service entre la Terre et Vénus. C'est un fieffé coquin qui s'appelle Yul Sinbald.

— Sinbald ? Une belle crapule, en effet. Il travaillait récemment avec Léo Ram-Hikkins. Mais Léo, qui est la droiture même, a dû avoir des renseignements sur lui, et l'a liquidé. Il a pris du service sur la ligne Pandora-Friss – Vénus.

— Non ? s'exclama Hans. Tu en es sûr ? On ne me l'a pas dit à l'astrogare de Pandora-Friss... Tu en es bien sûr ?

— J'en suis sûr. Il est pilote en second sur le « Foudroyant ». Mais c'est tout récent... Ceux qui t'ont renseigné là-bas l'ignoraient sans doute encore.

— J'aimerais connaître les horaires de marche de son astronef.

— Rien de plus facile. Laisse-moi me mettre en communication avec mon copain Brioul, qui est au bureau des horaires...

Flid Dougless s'absorba quelques instants pour entrer en communication télépathique avec celui qu'il venait de mentionner. Puis il dit :

— Le « Foudroyant » a atterri à Bent-Hoga hier après-midi à 17 heures. Il repartira pour la Terre après-demain matin à 10 h. 20.

Dominguez réfléchit un instant, puis il s'exclama :

— C'est dans cet astronef que Lud a dû être emmené. Le doute ne me paraît guère possible. C'est Sinbald qui l'a, sinon enlevé, du moins convoyé jusque sur Vénus. Ils ont dû endormir l'enfant et le mettre dans une caisse... Je ne vois pas d'autre explication... Tous les recoupements concordent... Il faut mettre la main sur ce salaud...

— Ça, je peux m'en charger, dit Dougless. Je crois savoir où on peut le trouver. Il doit être en train de se soûler dans un endroit que je connais bien... Mais il est trop tôt pour agir. Le mieux est que tu t'installas ici. Tu connais la chambre d'ami... Cette nuit, avec l'aide de deux ou trois copains, je t'amènerai ton Sinbald. Et tu pourras le faire

parler.

— D'accord. Et merci, mon vieux. Tu me rends un grand service... Ah ! autre chose... Connais-tu les Sages de Vénus ?... Ils ne sont qu'une dizaine, je crois.

— Douze. Mais je n'en connais aucun personnellement.

— Y a-t-il un de tes amis qui les connaisse ? Car je veux faire aussi une petite enquête de ce côté-là.

Dougless réfléchit un instant.

— Roal Mom. Il te renseignera. Et tu sais, tu peux lui dire tout ce que tu m'as dit. C'est un homme de confiance.

— Bien sûr ! Ce vieux Roal. Mais je le croyais au diable.

— Il va en effet partir bientôt pour une expédition lointaine. Mais il est en train de la préparer. Tu le trouveras certainement à l'astrogare.

— Bon. J'y vais.

— Reviens dîner. Ensuite tu n'auras plus qu'à attendre.

— D'accord.

*

* *

Hans Dominguez découvrit Roal Mom dans le poste de pilotage de son astronef, où il était en train de vérifier les appareils.

— Tiens ! Hans ! Quelle bonne surprise...

Mom avait soixante ans, un corps long et mince, un visage taillé à la hache, énergique et sympathique.

Après avoir échangé quelques paroles amicales, ils abordèrent le sujet qui préoccupait Hans. Celui-ci refit rapidement le récit de l'affaire et reposa la même question.

— Connais-tu les Sages de Vénus ?

— Oui, presque tous. Et fort bien cinq ou six d'entre eux.

— As-tu l'impression qu'il y en a parmi eux qui sont affiliés aux Triangles Bleus ?

— Non, pas positivement... Bien que l'un d'eux m'ait tenu un jour des propos assez bizarres, comme s'il avait voulu m'embarquer dans je ne sais quelle histoire... Tout cela était très vague... Mais maintenant que tu m'as mis au courant de cette effarante affaire, je me demande si ce Sage-là n'avait pas l'arrière-pensée de me convertir à la doctrine des Triangles Bleus ?

— Très intéressant. Comment s'appelle-t-il ?

— Feg Lohan... Il est chef archiviste du Comité des Sages.

— Chef archiviste !

Dominguez se frotta les mains.

— Ce renseignement a l'air de te faire plaisir...

— Tu parles !... Il confirme un soupçon que j'avais déjà.

Et Hans raconta l'histoire du document que Chinfong avait lu au Comité des Sages, à Hélicon.

— Ce Chinfong, ajouta-t-il, est précisément sur Vénus en ce moment. Et il y est précisément venu voir le Feg Lohan dont tu me parles. Tout cela se recoupe à merveille.

*

* *

Une heure plus tard, l'astronaute rôdait autour du palais du Comité des Sages de Vénus, qui était installé à Bent-Hoga. Et il réfléchissait aux moyens de mettre la main sur Chinfong ou sur Feg Lohan. Car il ne doutait plus qu'ils ne fussent tous deux affiliés aux Triangles Bleus. Probablement même jouaient-ils dans l'organisation un rôle éminent.

« J'en parlerai ce soir à Flid Dougless, se dit-il. »

Au bout d'une heure d'attente, il vit deux hommes vêtus de l'uniforme blanc des Sages sortir du palais. Il reconnut Chinfong, qu'il avait déjà vu le jour de l'assassinat de Jorge Mirnoff. L'autre, sans aucun doute, était Lohan. Les deux hommes semblaient poursuivre une conversation très amicale. Puis ils se séparèrent et prirent leur vol.

Hans hésita un instant, puis suivit de loin Lohan. Celui-ci s'était envolé en direction des parcs. L'astronaute le vit plonger vers une grande maison rose.

« C'est sans doute là qu'il habite », se dit le jeune homme.

Il survola rapidement la maison. Sur le porche, quatre hommes se tenaient immobiles, comme s'ils montaient la garde. Et tout autour, il y avait un nombre inhabituel de robots.

« Tiens, tiens, voilà un endroit qui me paraît bien gardé. »

Hans retourna chez Flid Dougless. C'était l'heure du dîner. Devant la maîtresse de maison, une vieille dame aux yeux aussi rieurs que ceux de son fils, ils ne parlèrent pas de ce qui les préoccupait, mais évoquèrent leurs souvenirs d'expéditions sur des planètes inconnues.

Le dîner achevé, Flid se prépara à accomplir sa mission.

— Va dormir un peu, dit-il à son ami. Car ce sera peut-être plus long que je ne le pense. Nous te réveillerons quand nous aurons amené le colis.

*

* *

Hans Dominguez dormait à poings fermés dans sa cabine de sommeil quand une petite sonnerie le réveilla.

Il se dressa sur son séant et aperçut Flid à travers la paroi vitrée.

— Debout ! lui cria son ami. Le personnage est là... Nous te l'avons

amené comme promis. Je l'ai mis dans la cave, afin qu'il ne risque pas d'éveiller ma mère au cas où il ferait du bruit. Il n'est pas trop soûl.

Hans Dominguez se vêtit en hâte. En bas, deux jeunes astronautes gardaient le prisonnier.

Sinbald, les pieds et les mains liés, gisait sur le sol. C'était un gros homme, au visage épais et congestionné mais aux yeux pleins d'astuce. Il eut une grimace de surprise en voyant entrer Hans. Il hurla :

— Qu'est-ce que vous me voulez ? Qu'est-ce que ça signifie, Dominguez ?

— Ah ! tu me reconnais, maintenant ? fit Hans. Il faut croire que tu as meilleure mémoire qu'à Calcutta. Alors, tu as abandonné le trafic de la drogue pour te livrer au kidnapping ?

L'autre pâlit. Mais il dit :

— Je ne sais pas de quoi tu veux parler.

— Il va donc falloir te rafraîchir la mémoire. Mais auparavant je veux faire une petite vérification. Enlevez-lui sa tunique, qu'il déshonore, et son *driscol*...

Flid Dougless et les deux jeunes astronautes qui l'avaient assisté dans sa mission défirent les liens qui immobilisaient les mains de Sinbald et dénudèrent son torse.

— Voyez, s'exclama Flid. Le triangle bleu sur son épaule droite.

— J'en étais sûr, dit Dominguez. Et maintenant, vas-tu parler ? Où est l'enfant ? Quels sont tes complices ? Quels sont les chefs des Triangles Bleus ? Qui a tué Jorge Mirnoff et les trois Seigneurs des Indes ? Nous savons déjà pas mal de choses, mais nous voulons en savoir d'autres.

Sinbald respirait fortement. Il dit d'une voix rauque :

— Vous en savez plus que moi.

— Possible. Mais nous voulons apprendre de ta bouche ce que toi tu sais. Et d'abord ce qui concerne l'enfant. Où l'avez-vous caché ? Allons, parle...

— Si je parle, qu'est-ce que vous me ferez ?

— On te laissera peut-être la vie, si l'enfant est lui-même vivant.

— Et si je ne parle pas ?

Hans sortit de sa poche son pistolet thermique.

— On t'abattra, mais non sans t'avoir un peu travaillé les côtes, et sans scrupules, car tu n'es qu'une immonde canaille.

Sinbald dit d'une voix sourde :

— Tout ce que vous pourriez me faire ne serait rien à côté de ce que l'on me ferait tôt ou tard si je parlais. Alors je préfère...

Le geste du gros homme fut si prompt que les autres n'eurent pas le temps d'intervenir. Ils ne comprirent même pas très bien tout d'abord ce qui s'était passé. Sinbald avait porté sa main à son visage, puis

s'était renversé en arrière en poussant un léger cri, et immobilisé.

Ce n'est qu'en l'examinant qu'ils s'avisèrent qu'il avait à la main droite une grosse bague dont la pierre qui l'ornait était cassée. En fait, ce n'était pas une pierre, mais une ampoule bleue au verre épais. Il avait dû la briser contre ses dents, libérant ainsi le foudroyant poison qu'elle contenait. Car il était mort, ainsi qu'ils purent rapidement le constater.

Lorsque le premier moment de surprise fut passé, Hans Dominguez tira la conclusion de cette scène.

— Eh bien, dit-il, si tous les Triangles Bleus sur qui nous pourrions mettre la main se conduisent de cette façon-là, il ne nous sera pas facile de savoir quelque chose...

*

* *

À la même heure, sur Terre, Breg Alcine, fidèle au rendez-vous, pénétrait dans une des cabines de contact d'Azra, à Taschkent.

— Bonjour, Breg Alcine, dit la grande créature de sa voix grave. Je suis heureux qu'il ne te soit rien arrivé de fâcheux. As-tu appris quelque chose ?

— Rien. Je n'ai presque pas bougé de chez moi.

— Moi non plus, je n'ai rien appris. Mais j'ai beaucoup réfléchi. Et il n'est pas dans mes habitudes de laisser un problème sans solution.

— Je sais, Azra. Et tu as trouvé une solution pour ce problème ?

— Non. Mais j'ai élaboré, je crois, les moyens d'y parvenir. Si j'étais sur Vénus, tout cela ne serait qu'un jeu d'enfant. Mais je ne suis pas sur Vénus. Et celles de mes sœurs qui habitent là-bas sont encore un peu trop jeunes pour que je les mette dans le secret de cette affaire. J'ai donc cherché dans une autre voie. Et tu vas m'aider.

— Volontiers, Azra.

— Alors rends-toi d'abord au laboratoire 29, dont l'entrée est juste au-dessus de ma crypte. Les robots qui s'y trouvent savent ce qu'ils doivent faire. Va... Tu reviendras ici quand ce sera terminé !

Alcine, qui connaissait assez bien les locaux d'Azra, n'eut pas de mal à trouver le laboratoire 29. Il était intrigué et éprouvait même une légère appréhension lorsque les robots qui s'y trouvaient le firent asseoir dans un curieux fauteuil et lui mirent sur la tête un casque.

Une heure plus tard, il retourna dans la cabine de contact direct, où il demanda :

— Qu'est-ce qu'on m'a fait, Azra ? On m'a endormi, et je suis resté plongé dans le sommeil pendant plus d'une heure...

Au lieu de répondre, Azra le questionna elle aussi.

— Comment te sens-tu ?

— Bien.

— Tu n'éprouves pas quelques petits picotements au bout des doigts ?

— Si, très légers. Je m'en avise maintenant que tu me le dis.

— Tranquillise-toi. Ce n'est rien...

— Mais que m'a-t-on fait ?

— On t'a tout simplement rendu à peu près invulnérable pour une période de dix jours. Il serait trop long de te dire comment. Je t'expliquerai cela plus tard... Une sorte de carapace magnétique qui te recouvre... Sache seulement que tu ne crains plus rien ni des balles, ni des jets thermiques, ni de quoi que ce soit. Même une explosion atomique te laisserait intact. Tu vois que j'ai soin de ta personne. Maintenant, tu n'as plus qu'à prendre le premier astronef en partance pour Vénus. Je ne te dis pas ce qu'il te faudra faire là-bas. Tu en sais autant que moi sur l'affaire qui nous intéresse. À toi de voir sur place la marche à suivre... Et tâche d'avoir réglé tout ça dans les dix jours. Tu ne partiras d'ailleurs pas seul. Quelqu'un t'attend en ce moment au bout du hall. Un personnage qui s'appelle Tach Zara. Vous ferez route ensemble et là-bas, il pourra t'aider. Je l'ai doté de quelques pouvoirs que je n'ai pas pu te donner à toi-même. Il t'expliquera tout cela. Mets un costume de touriste, tu te feras moins remarquer.

Maintenant va. Et tâche d'être habile, Breg Alcine.

— Je tâcherai.

Alcine était passablement troublé en s'éloignant de la cabine. Même l'assurance qu'il était pour quelques jours invulnérable ne parvenait pas à le rassurer tout à fait. Il avait pourtant toujours fait preuve de courage dans sa vie. Mais tout cela sentait le mystère.

Au bout du hall, il vit s'avancer vers lui un personnage de haute taille, au visage impassible et froid.

— Monsieur Breg Alcine ?

— Oui, c'est moi.

— Je suis Tach Zara.

— Enchanté, fit Alcine en tendant la main à l'inconnu.

Mais il se demandait :

« D'où peut sortir ce personnage ? Je n'ai jamais entendu son nom. Et pourquoi Azra l'a-t-elle doté de pouvoirs qu'elle n'a pas pu ou pas voulu me donner à moi ? J'espère savoir bientôt de quoi il en retourne. »

CHAPITRE X

Après la mort de Sinbald, les quatre astronautes eurent un instant d'embarras. Le cadavre posait un problème. Mais comme il faisait encore nuit – et les nuits sur Vénus étaient très obscures, car les Amies se bornaient à illuminer l'astrogare et les quartiers à l'ancienne mode – il leur fut facile de l'emporter et de le laisser tomber dans le grand fleuve qui traversait Bent-Hoga.

Ensuite ils retournèrent chez Dougless pour y élaborer un plan d'action.

Vers neuf heures du matin, Hans se rendit au *botelno* où il avait installé Serul. Celui-ci en était parti, mais lui avait laissé un mot :

« Je n'ai pas pu rester dans cet établissement. J'y ai aperçu Chinfong, qui y loge aussi, et je ne tiens pas à ce qu'il me voie. Je vais me fixer au *botelno* 17, qui est au nord de la ville, et que vous trouverez facilement. N'y venez pas avant midi, car je vais voir quelques amis à moi qui pourront nous être utiles.

Hans passa lui-même la matinée à voir des amis. Mais ceux-ci ne savaient pas grand-chose sur les Triangles Bleus. Aucun d'entre eux ne semblait même estimer que cette organisation fût importante et dangereuse.

À midi, il retrouva Serul et ils déjeunèrent ensemble. Son compagnon semblait en bien meilleure forme.

— Vous aviez raison, dit-il. Une nuit de repos m'a remis d'aplomb, et je suis prêt à vous seconder de mon mieux.

Hans pensait que Serul ne lui serait probablement pas d'un grand secours, mais qu'il ne fallait pas le décourager. Sa bonne volonté, son désir de se racheter étaient évidents. Et dans certaines circonstances, un homme qui ne tient plus à la vie peut devenir un auxiliaire précieux.

— Vos amis, demanda Hans, savaient-ils quelque chose sur les Triangles Bleus ?

— Eh bien, figurez-vous que je pense être sur une piste qui pourrait nous mener assez loin...

L'astronaute dressa l'oreille.

— Oh ! c'est le hasard qui m'a servi, reprit l'autre, car je crains bien de ne pas être très fort pour ce genre d'enquête. Je dois vous dire d'ailleurs que je n'ai sur Vénus – où je n'étais jamais venu – que fort peu d'amis. En fait, je n'en ai vu qu'un ce matin, mais ce qu'il m'a appris m'a paru si intéressant que j'ai passé toute la matinée à bavarder avec lui. C'est un homme en qui j'ai la plus absolue confiance. Il n'est fixé ici que depuis deux ans, et il fait de fréquents voyages à Pandora-Friss, où je l'avais encore vu il y a un mois. Après avoir songé, sur Terre, à devenir un Sage – il fut même candidat au Comité – il renonça à toute ambition de ce genre, et lorsque sa fille unique se maria avec un Vénusien, il vint s'installer ici. Je l'ai mis au courant de notre affaire, et il a failli en tomber des nues. Mais il l'a jugée assez grave pour m'affirmer que son concours nous était acquis. Jusque-là, rien de bien notable. Mais vous allez voir. Mon ami, qui se nomme Bel Hansum – et je vous l'aurais amené s'il n'avait pas été pris à déjeuner, mais vous ferez ce soir même sa connaissance – a beaucoup de relations parmi les Sages, tant sur la Terre que sur Vénus. Comme Vénus est le foyer des Triangles Bleus, je lui ai demandé s'il avait l'impression que des Sages vénusiens pouvaient être affiliés à ce groupement secret... Depuis ce que vous m'avez appris, le comportement de Chinfong me paraît en effet bien suspect, et on peut s'étonner, n'est-ce pas ? qu'il soit venu voir son collègue, l'archiviste en chef de Bent-Hoga, un nommé Lohan, Feg Lohan.

Hans pensa « Tiens, tiens, il a posé les mêmes questions que moi. Il n'est pas si maladroit que j'aurais pu le croire. »

L'autre poursuivit :

— Bel Hansum m'a répondu tout d'abord qu'il n'avait pas cette impression. Puis après un instant de réflexion, il m'a dit « Attendez... un petit fait me revient à l'esprit... Il y a quelque temps, je bavardais en tête à tête avec un des Sages de Vénus, Feg Lohan, l'archiviste du Comité. Je ne me rappelle pas très exactement ce qu'il m'a dit... Mais j'ai eu vaguement la sensation qu'il me sondait pour m'embarquer dans quelque entreprise si je me montrais intéressé... Il faut croire que je n'ai pas dû être très chaud, car il n'a pas insisté... Mais je me souviens que cela m'avait laissé une impression assez désagréable. » Voilà ce que m'a dit Bel Hansum.

— Bravo, s'exclama l'astronaute. Un de mes amis m'a dit hier après-midi exactement la même chose à propos de ce même archiviste. S'il nous restait encore l'ombre d'un doute, il y a maintenant trop de recoupements pour que nous n'ayons pas une quasi-certitude. Ce Feg Lohan, et son ami Chinfong comptent certainement parmi les chefs des

Triangles Bleus. Je me suis d'ailleurs occupé d'eux dès hier. J'ai constaté que la maison de Feg Lohan était sérieusement gardée, ce qui est un nouvel indice...

— Oui, dit Serul. Je suis tout à fait d'accord avec vous, et je crois – surtout après ce que vous venez de dire – que nous sommes sur une bonne piste. Mais ce n'est pas tout... Au cours de ma longue conversation avec Bel Hansum, j'ai réfléchi. Et une idée m'est venue à l'esprit. Je l'ai soumise à mon ami. Il a accepté de faire ce que je lui demandais...

— Que lui avez-vous demandé ?

— Tout simplement de reprendre contact dès que possible avec Feg Lohan, de renouer la conversation qu'ils avaient eue, et de se montrer, cette fois, intéressé. Si Bel Hansum pouvait s'affilier aux Triangles Bleus, ce serait pour nous une source de renseignements et un moyen d'action.

— Bravo, s'écria de nouveau Hans. Vous avez fait là un excellent travail.

Hans Dominguez était enchanté. Il avait songé à demander la même chose à son collègue Roal Mom. Mais le départ de celui-ci pour son expédition lointaine était trop proche pour qu'il eût le temps de faire quoi que ce soit.

— Bel Hansum, reprit Serul, a accepté sans réserve, bien que mesurant parfaitement le danger d'une telle entreprise. Mais c'est un homme courageux et sur qui on peut compter. Il connaît fort bien Tid Bregham, et il a été horrifié par l'enlèvement du jeune Lud.

— Je me félicite, mon cher Serul, de vous avoir amené ici avec moi. Et j'espère que cette aventure vous fera du bien.

— Je l'espère aussi, dit Serul avec un pâle sourire.

— Vous avez eu raison de changer de *botelno*. Il ne faut pas que Chinfong soupçonne votre présence sur Vénus. Et il ne faut surtout pas qu'il sache que vous êtes en rapport avec Bel Hansum.

— Soyez sans crainte. Je serai très prudent.

*

* *

Au cours de l'après-midi du même jour, Hans Dominguez et son ami Flid Dougless allèrent ensemble examiner la maison de Feg Lohan. Ils la survolèrent en vol libre à plusieurs reprises et purent constater que les hommes qui semblaient monter la garde sur le perron étaient bien là en permanence. Dans le parc, autour de la demeure, il y avait toujours beaucoup de robots inoccupés.

— Une attaque directe contre cette espèce de forteresse, dit Flid, ne serait pas chose commode, je le crains. Ou alors il faudrait beaucoup

de monde. Et je pense qu'il ne serait pas bon de multiplier le nombre de ceux qui sont dans le secret de notre entreprise.

— Tout à fait d'accord, dit Hans. Et il ne faudrait tenter une telle opération que si nous ne pouvions pas faire autrement. Je compte beaucoup plus sur les renseignements que pourra nous donner l'ami de Serul. Ce sera peut-être un peu plus long. Mais il faut savoir patienter. Ce qui m'étonne, c'est que ces Triangles Bleus ne fassent pas plus parler d'eux à Bent-Hoga.

— Oh ! ce n'est pas surprenant... Jusqu'ici, ils ne se sont livrés à aucune action spectaculaire. Et il y a sur Vénus, comme tu le sais, des tas de sectes plus ou moins bizarres et plus ou moins secrètes... Les Triangles Bleus se contentent pour le moment de faire de la propagande par voie télépathique. C'est ainsi que j'ai moi-même été « visité », si je puis dire, par un de leurs agents, qui prenait d'ailleurs grand soin de rester anonyme. J'imagine que des prises de contact doivent être ménagées à ceux qui ont l'air de mordre à l'appât... Mais les gens raisonnables, qui sont tout de même la grande majorité sur cette planète, ne prennent pas ces histoires au sérieux...

— Et qu'en disent les Amies installées sur Vénus ?

— Rien. Elles ne font jamais allusion à ces faits dans leurs transmissions. Elles doivent les tenir pour négligeables, et sans doute jusqu'ici avaient-elles raison... Car il est certain que Vénus se transforme d'année en année, et tend de plus en plus à ressembler à la Terre. Au reste les Amies ignorent encore qu'elles sont elles-mêmes menacées...

— Cela peut-être vaut-il mieux. Sur la Terre, seule Azra est au courant et pourra sans doute nous aider. Mais ce serait une bonne chose si nous pouvions en finir avec cette affaire sans elle, ne serait-ce que pour lui prouver qu'il y a encore des hommes capables d'agir...

Tout en bavardant, ils se dirigeaient vers le *botelno* où Hans devait retrouver Serul et l'ami de celui-ci, Bel Hansum.

Les deux hommes les attendaient.

Hansum était maigre, petit, blond, mais avec un visage plein de vivacité et d'énergie. Pour parler plus à l'aise, ils se retirèrent tous quatre dans l'appartement de Serul.

Hansum, qui pouvait avoir quarante-cinq ans, entra aussitôt dans le vif du sujet, et ses façons directes et précises plurent tout de suite aux deux astronautes.

— Je n'ai pas perdu de temps, dit-il. Je suis allé dès cet après-midi au palais des Sages, où j'ai mes grandes et mes petites entrées, car je n'y compte que des amis. J'ai eu la chance d'y rencontrer Feg Lohan. Et comme il était en humeur de bavarder, nous avons eu une longue conversation. Je me suis gardé d'aborder le sujet qui m'intéressait, mais il y est venu de lui-même et naturellement j'ai feint, cette fois,

d'être accroché. Oh ! il ne m'a pas parlé des Triangles Bleus. Il a l'air bien trop prudent pour cela. Mais il m'a laissé entendre qu'il dirigeait plus ou moins une organisation pour laquelle il recherchait des cadres. J'ai fini par lui dire que les idées qu'il m'avait exposées étaient de mon goût et que j'étais prêt à collaborer avec lui. Il m'a répondu « J'en suis enchanté... Voyez donc, de ma part Sil Tarai, qui vous exposera tout cela en détail. Dites-lui simplement qu'il s'agit de l'organisation. » Ce Sil Tarai est le Soigneur en chef de Iioga I, la plus ancienne des Amies sur Vénus, installée ici même comme vous le savez...

— Je vous félicite, dit Hans. Vous me semblez être sur la bonne voie...

— Je l'espère. J'ai pris rendez-vous pour demain matin avec Sil Tarai. Je suis sûr qu'il m'en dira un peu plus long.

— C'est probable, dit Serul.

*

* *

Les deux astronautes revirent Serul et Hansum le lendemain au cours de l'après-midi. Serul semblait rayonnant.

— Cette fois, dit-il, nous avons toutes les preuves.

— J'ai vu en effet Sil Tarai ce matin, déclara Hansum. C'est un homme que je connaissais à peine, et qui passe pour très fermé. Mais son visage s'est épanoui dès que j'eus prononcé le mot « organisation ». Il a commencé par me faire jurer le secret le plus absolu, sans me cacher que je paierai de ma vie la moindre indiscretion. J'ai juré tout ce qu'il a voulu. Après quoi il m'a révélé qu'il s'agissait des Triangles Bleus. Il m'a exposé leur programme et m'a dit que je serais certainement appelé à jouer un rôle important dans l'organisation. Puis il m'a conduit chez Feg Lohan. Celui-ci m'a félicité. Il m'a appris qu'il était un des deux grands chefs des Triangles Bleus – sans me cacher qu'il me faisait beaucoup d'honneur en me le révélant, car la plupart des adhérents, déjà nombreux sur Vénus, ignoraient par qui ils étaient dirigés. Il m'a déclaré qu'ils avaient déjà un réseau sur la Terre, et qu'ils comptaient en installer un prochainement sur Mars. Il m'a demandé si éventuellement j'accepterais de me rendre sur cette planète, où il s'arrangerait pour me faire donner un poste de Soigneur en chef. Il m'a enfin assuré que les Triangles Bleus avaient le moyen – sans me dire lequel – de soumettre les Amies à leur volonté, qu'ils avaient d'ailleurs déjà commencé, mais que c'était là un travail de longue haleine pour lequel il fallait des hommes compétents et énergiques comme moi. Il ne m'a pas dit quel était l'autre grand chef de ce complot, mais je présume qu'il s'agit de Chinfong.

— Eh bien, fit Hans Dominguez, vous nous apportez, avec des preuves, toute une moisson de renseignements intéressants.

— Feg Lohan m'a également demandé si je connaissais des astronautes, car il estime qu'il y aurait le plus grand intérêt pour son groupe à recruter dans ce milieu-là. Je lui ai dit que je n'en connaissais que malheureusement assez peu, ce qui d'ailleurs est vrai. Mais j'en arrive à ce qui me paraît être le plus intéressant. Je dois recevoir l'initiation dans trois jours – en d'autres termes on va me tatouer sur l'épaule droite un triangle bleu. La chose doit se passer en un endroit qu'on m'a indiqué avec précision, et qui se trouve à une centaine de kilomètres d'ici, dans une forêt à peu près inhabitée qui constitue une réserve pour la chasse aux *bolbings*. Là se trouve une installation souterraine dont il est, paraît-il, impossible de déceler les entrées. Il y en a au moins deux, celle qu'on m'a indiquée, et celle par laquelle arriveront les autres, après avoir suivi un long passage souterrain. Cette entrée-là n'est réservée, m'a-t-on dit, qu'aux grands initiés. Vous voyez qu'ils prennent toutes leurs précautions. Les cérémonies d'initiation ne réunissent que cinq personnes l'intéressé, ses deux parrains, et deux personnages dont l'un porte le titre d'Initiateur et l'autre celui de Témoin. Lohan et un autre Sage me font le grand honneur de me servir de parrains. Sil Tarai sera le Témoin. J'ignore qui est l'Initiateur. Je pense que cela peut vous offrir une occasion unique d'en finir avec ces gens-là... Car j'imagine que lorsque les Triangles Bleus seront privés de leurs chefs, le mouvement ne tardera pas à se désagréger...

— Vous avez raison, s'écria Hans. C'est en effet une occasion magnifique. Qu'en penses-tu, Flid ?

— Je suis tout à fait de ton avis... Etes-vous sûr, monsieur Hansum, qu'il n'y aura pas sur les lieux d'autres personnes que celles que vous indiquez ? Qu'il n'y aura pas de gardes dans le voisinage ?

— Je ne pourrais évidemment l'affirmer avec une certitude absolue avant d'y être allé moi-même. Mais c'est ce que j'ai cru comprendre.

— Pourtant Feg Lohan fait garder sa propre maison, à n'en pas douter.

— Oui, c'est ce que m'a dit mon ami Serul. Mais à mon avis, le cas est différent. La demeure de Lohan est publiquement connue. Et il peut avoir raison de redouter quelque alerte dans le cas où ses activités viendraient à être démasquées. Tandis que là-bas, il s'agit d'un lieu strictement secret. Je crois qu'il serait bon que vous fassiez une petite reconnaissance de ce côté-là.

— Telle est bien en effet mon intention, dit Hans Dominguez.

— Comme je vous l'ai dit, c'est dans trois jours que je dois m'y rendre moi-même. Il faut que j'y sois un peu avant la tombée de la nuit, car il paraît que s'il faisait nuit noire, je serais incapable de

trouver l'entrée qu'on m'a indiquée. Vous pourriez vous tenir dans les parages, et passer à l'action si vous avez l'impression qu'il y a de grosses chances de réussite. Mais dans ce cas-là, il faudra coller à moi d'aussi près que possible, car je serais en grand péril si l'on venait à découvrir mon jeu avant votre intervention.

— Ce que vous demandez là est parfaitement légitime, dit Dougless.

— Si au contraire – dans le cas par exemple où il y aurait des gardes – vous jugez l'opération trop risquée, vous vous retirerez, et j'entrerai seul pour vous ramener d'autres renseignements. Toutefois prenez bien soin, je vous en supplie, de ne pas vous faire remarquer. Mais j'espère que vous pourrez agir. Car à mon sens, je vous le répète, l'occasion est unique. Lohan ne se déplace certainement pas souvent en personne. J'ai cru comprendre qu'il y avait d'autres lieux d'initiation dans la région de Bent-Hoga, mais que celui-là était le plus secret.

Pendant plus d'une heure, ils discutèrent sur un plan d'action. Il fut finalement décidé qu'une reconnaissance serait faite dès le lendemain par Hans Dominguez et Serul, et que le soir où Hansum irait rejoindre les Triangles Bleus, seul le petit groupe de ceux qui étaient déjà engagés dans cette affaire se tiendrait dans le voisinage.

Dougless avait proposé de recruter d'autres astronautes pour cette opération. Mais Hans avait estimé qu'il y aurait un risque à mettre trop de monde dans la confidence. Six hommes décidés et bien armés – car ils seraient six en comptant Hansum – suffiraient largement pour venir à bout des quatre Triangles Bleus qui seraient sur place. Même s'il y avait des gardes, et s'ils ne semblaient pas trop nombreux, une action serait tentée.

Il fut convenu que Hansum ne bougerait pas de chez lui jusqu'au soir de l'opération et que Serul lui-même ne se montrerait que le moins possible.

*

* *

— Ce doit être là, dit Hans Dominguez.

Depuis un quart d'heure, Serul et lui survolaient, en vol libre téléporté, la grande forêt vénusienne qui s'étendait presque jusqu'à Bent-Hoga. Hans venait de repérer, alors qu'ils approchaient du point que Hansum leur avait indiqué sur la carte, une petite clairière qui, comme par hasard, était de forme triangulaire.

Ils se posèrent dans cet espace vide.

Autour d'eux se dressaient des arbres gigantesques, aux larges feuilles d'un bleu profond, d'un bleu qui à l'ombre semblait presque

noir.

— Prenons le sentier qui part de l'angle nord, dit Serul.

Ils marchèrent pendant cinq cents mètres, puis, suivirent les indications minutieuses que leur avait données Hansum, ils tournèrent à droite.

— Voici l'arbre mort, dit Serul.

Ils avancèrent avec précaution à travers des fougères arborescentes, traversèrent un épais fourré, virent un second arbre mort.

— Nous sommes maintenant tout près de l'entrée, dit Hans.

— Elle doit être sur notre gauche.

Ils s'efforçaient de ne pas faire de bruit. Le silence n'était coupé que par des cris d'oiseaux, et deux ou trois fois ils sursautèrent en entendant un bruissement de feuillages. Mais chaque fois c'était une petite troupe de *bolbings* – ces gracieux animaux ressemblant à des biches – qui passait non loin d'eux.

— C'est drôlement bien caché, dit Hans.

— Venez voir, dit Serul.

Il écartait des branches et montrait un rocher sur lequel était peint un triangle bleu.

— Je crois que nous y sommes, fit Hans à voix basse.

Au-delà s'ouvrait un sentier assez praticable. Il s'enfonçait sous un dais de feuillage. Au bout de vingt pas, ils arrivaient devant un gros rocher à la base duquel ils virent l'entrée d'une petite caverne.

— C'est sûrement là, dit Hans.

— Sûrement. Mais je crois que nous ferions bien de ne pas aller plus loin. Tout a l'air désert pour le moment, mais il ne faut peut-être pas trop s'y fier.

Ils se dissimulèrent dans les feuillages, et y restèrent pendant près de deux heures, immobiles. Mais rien ne bougea. Ils repartirent et reprirent leur vol avant d'avoir atteint la clairière.

— J'imagine, dit Hans, que le jeune Lud est gardé dans un endroit comme celui-ci.

— C'est probable, fit Serul, et j'espère bien que nous saurons bientôt où il est.

— Que dites-vous de ce passionnant travail ? Ne vous fait-il pas oublier un peu vos tourments ?

— Si, un peu.

— Voyez-vous, mon cher, le mieux pour vous, lorsque tout cela aura pris fin, sera de vous faire astronaute.

— J'y ai songé, dit Serul. Mais il y a ces maudits vertiges que me cause la navigation dans l'espace.

— Cela disparaît avec l'accoutumance. J'en ai souffert moi aussi, au début. Ah ! je voudrais bien être après-demain...

Le surlendemain, ce fut l'aventure.

La nuit allait tomber.

Les cinq hommes – Dominguez, Dougless, Serul et les deux jeunes astronautes qui avaient participé à l'enlèvement de Sinbald – se tenaient cachés dans les feuillages, non loin de l'entrée de la petite caverne. Ils étaient là depuis le milieu de l'après-midi. Mais ils n'avaient décelé aucune présence suspecte.

Serul se pencha vers Hans et murmura :

Il est bien dommage que ces messieurs n'entrent pas eux aussi en passant par là. Nous pourrions les cueillir au passage.

— Oui, c'est dommage... Et il faudra faire vite quand nous serons dans la place, car ils risqueraient de nous échapper. Mais je trouve que Hansum tarde à venir, car il va faire nuit. Se serait-il dégonflé au dernier moment ?

— Cela ne lui ressemblerait guère. Mais écoutez...

Quelqu'un marche...

— C'est lui... J'ai eu tort d'avoir un doute.

Hansum venait de surgir d'un fourré. Son visage semblait tendu. Il se dirigea vers l'entrée de la caverne. Hans agita légèrement le feuillage devant lui. C'était le signe convenu pour lui indiquer que ses amis avaient décidé de passer à l'action. Il remua légèrement la main gauche pour montrer qu'il avait compris.

Il entra dans la caverne. Les autres le suivirent silencieusement, l'arme à la main.

Ils eurent une légère surprise. Le tunnel assez bas de plafond dans lequel ils s'étaient engagés ressortait à l'air libre, sous un dôme de feuillages. C'est à peine s'ils y voyaient clair. Ils y voyaient assez, toutefois, pour apercevoir, à vingt pas devant eux, une autre caverne, fermée, celle-là, par une porte métallique.

L'instant était décisif. Ils savaient que Hansum devait frapper à cette porte d'une certaine manière, et qu'elle s'ouvrirait. C'est alors qu'ils devraient tous faire irruption à sa suite dans les locaux secrets.

L'allée qu'ils suivaient était assez large. Hansum marchait au milieu. Les autres, instinctivement, s'étaient rabattus sur les côtés, pour le cas où quelque judas aurait permis de voir l'intérieur.

Ils étaient à dix pas de la porte lorsqu'un coup de sifflet strident retentit. Ce qui se passa alors fut d'une rapidité inouïe. Hans Dominguez eut la sensation qu'une masse de plomb lui tombait sur les épaules. Il roula au sol, fut empoigné aux bras et aux jambes par des mains solides. Autour de lui, on se démenait confusément. Ses compagnons subissaient le même sort que lui. Ils avaient été désarmés.

Ils étaient tous impuissants, comme lui-même. Il entendit Dougless pousser un juron. Il reconnut la voix de Serul qui criait. Déjà Hans avait les pieds et les mains liés.

La première pensée de l'astronaute fut « Nous sommes perdus.

Souvent, au cours de sa vie, il s'était trouvé dans des situations périlleuses, mais celle-ci semblait sans issue, sans autre issue que la mort et peut-être, d'abord, la torture. Sa seconde pensée fut que les Triangles Bleus étaient encore plus méfiant qu'il ne l'avait imaginé. Sans doute n'y avait-il pas de judas à la porte de la caverne, mais une vingtaine d'hommes au moins avait dû se dissimuler dans les branchages pour guetter l'arrivée du futur initié et intervenir s'il n'était pas seul. À moins qu'on ne les ait attirés dans un guet-apens ? Mais qui ? Hansum ? Un des deux jeunes astronautes qu'il ne connaissait qu'à peine ? Il en venait à douter de tout le monde, même de son ami Dougless.

Il pensa aussi « Nous n'avons pas été assez prudents. Nous n'aurions pas dû nous jeter tous en même temps dans ce passage. Il est vrai que nous voulions entrer en force dans leur repaire. » Il pensa enfin « Le plus triste, c'est que le pauvre petit Lud ne sera pas délivré... »

Tandis qu'il faisait ces sombres réflexions, des bras puissants l'emportaient vers la caverne dont la porte était maintenant ouverte. Et brusquement ils furent en pleine lumière, dans une salle aux murs nus où on les jeta tous sur le sol sans ménagement.

Leurs agresseurs – une vingtaine, en effet – étaient tous des hommes jeunes et de haute taille, avec des musculatures de lutteurs. Ils avaient le torse nu, et sur leur épaule droite le triangle bleu était tatoué. Après avoir jeté au sol leurs prisonniers, ils quittèrent la salle.

Dominguez était couché entre Hansum et un des jeunes astronautes. Il fut un peu soulagé dans sa détresse de constater que Hansum ne les avait pas trahis et figurait lui aussi parmi les victimes. Il essaya de se soulever sur les coudes pour voir les autres, mais il n'y put parvenir. Toutefois il se rendit compte qu'ils étaient toujours six. Donc personne n'avait trahi.

Hansum, dont le visage était ensanglanté, gémissait faiblement. L'astronaute lui dit :

— Excusez-moi de vous avoir entraîné dans ce guêpier, car c'est moi qui suis cause de tout.

— J'avais mesuré tous les risques, fit l'autre. Vous n'avez pas à vous excuser. Nous n'avons pas eu de chance, voilà tout.

La lumière s'éteignit et on les laissa ainsi un long moment. Puis on vint les chercher un par un. Hans fut le premier emmené. On le porta dans un étroit couloir, où on lui délia les pieds, mais non les mains. On le fit ensuite marcher dans une galerie souterraine qui devait avoir une soixantaine de mètres de long. Ils débouchèrent dans une salle

plus grande que celle qu'ils venaient de quitter, mais fort obscure. L'astronaute faillit trébucher lorsqu'on le poussa sur une chaise où il tomba assis. Un des deux hommes qui l'avaient amené là se plaça derrière lui.

Il se demanda pendant quelques instants si on l'avait séparé des autres pour régler son cas isolément. Mais bientôt on amena Hansum, qu'on fit asseoir à côté de lui. Puis tour à tour ses autres compagnons furent eux aussi introduits, installés sur les chaises voisines, avec un gardien derrière chacun d'eux. Mais les derniers amenés étaient trop éloignés de lui pour qu'il pût les reconnaître dans l'ombre.

Au fond de la salle, où l'obscurité était encore plus épaisse que dans la partie où ils se trouvaient, des formes s'agitaient d'une façon confuse. Hans essayait vainement de comprendre à quoi tout cela rimait, mais il avait vaguement l'impression qu'avant de les exécuter, on allait les soumettre à une parodie de jugement.

Brusquement, ce fut l'obscurité totale. Pendant une minute, ils ne virent plus rien, n'entendirent plus rien. Puis, non moins brusquement, la salle fut brillamment illuminée, et la première chose que vit l'astronaute fut, sur le mur du fond, un immense triangle bleu se détachant sur des tentures d'une blancheur immaculée.

Tout le fond de la salle était occupé par une estrade, ou plutôt par une double estrade, la plus haute étant moins large que celle qui servait de base. Sur cette dernière, au premier plan, douze hommes étaient assis dans des fauteuils. Ils étaient vêtus de sortes de toges bleues et blanches qui laissaient nues leurs épaules droites sur lesquelles on voyait le triangle tatoué. Le long des murs latéraux se tenaient au coude à coude des hommes au torse nu. Sur l'estrade supérieure siégeaient deux personnages.

Tout d'abord Hans Dominguez n'en crut pas ses yeux, et deux ou trois de ses compagnons poussèrent des exclamations de stupeur.

L'un des deux personnages était Feg Lohan, ainsi qu'ils pouvaient s'y attendre.

Mais l'autre était Jan Serul.

Il portait une magnifique toge d'un bleu profond, et sur son épaule droite se détachait le signe.

— Le salaud ! siffla Hans entre ses dents.

Mais il continuait à penser qu'il rêvait, que ce n'était pas possible, pas pensable.

Serul les regardait avec un sourire sarcastique.

— Messieurs, dit-il, j'ai l'impression que vous éprouvez quelque surprise. J'en suis très satisfait, car cela prouve que je me suis montré habile. Mais sachez que l'on ne s'attaque pas impunément aux Triangles Bleus. Vous l'avez fait, vous avez échoué – ce qui devait inmanquablement arriver – et vous allez être jugés.

Il se tut, promenant sur la salle un regard satisfait. Et le jeune astronaute comprit enfin qu'il ne rêvait pas, que tout cela était bien réel.

— Commençons par le menu fretin, reprit Serul, c'est-à-dire par M. Flid Dougless et ses deux jeunes acolytes dont je ne sais même pas les noms. Vous avez voulu, messieurs, vous mêler à cette affaire et vous avez persisté dans cette mauvaise voie malgré les avertissements télépathiques que vous avez reçus. Tans pis pour vous. Je vous condamne à mort purement et simplement. Rassurez-vous. Vous serez exécutés sans douleur quand cette petite audience aura pris fin. C'est le mieux qui puisse vous arriver.

— Ordures ! s'écria Dougless.

— Pas de grands mots, je vous prie, sinon la sentence sera aggravée. À vous maintenant, mon cher Bel Hansum. Quand je pense que j'avais songé à faire de vous un des piliers de notre organisation ! Mais j'ai voulu vous éprouver. Et voilà où cela vous a mené. Il faut maintenant expier. Nos gardes vous ont déjà un peu abîmé le visage. Mais ce n'est qu'un petit commencement. Vous périrez dans une cave où l'on vous asphyxiera avec une douce lenteur. Rassurez-vous, cela ne durera pas plus de huit jours.

Il se tut. Un méchant sourire brillait sur ses lèvres minces. Bel Hansum n'avait pas bronché.

— À votre tour, excellent et honorable M. Chinfong, reprit Serul.

Hans Dominguez eut une nouvelle surprise. Chinfong ? Il s'était d'abord attendu à voir l'archiviste sur l'estrade. Il l'avait cherché des yeux parmi ceux qui s'y trouvaient, puis n'avait plus pensé à lui.

L'astronaute se pencha. Et il vit que Chinfong était bel et bien assis, le dernier, sur leur rang de chaises. Il avait lui aussi les mains liées. Voilà qui expliquait pourquoi Hans avait cru, dans la première salle où on les avait déposés, qu'ils étaient toujours tous les six.

— Vous êtes très fort, Chinfong, dit Jan Serul. J'ai pu vous rouler en truffant vos dossiers de documents forgés de toutes pièces, et vous avez lu au Comité d'Hélicon celui qui vous est tombé sous la main. Mais ensuite un doute vous est venu, et vous vous êtes livré à une petite enquête personnelle, sans en parler à personne – sauf à moi, malheureusement pour vous. Vous êtes arrivé ainsi très près de la vérité. Parmi les Sages de la Terre, vous étiez devenu, avec Breg Alcine, le plus dangereux de nos adversaires. Il fallait vous supprimer. Oh ! notez bien que j'aurais pu le faire là-bas. Mais tuer trop de Sages sur la planète-mère aurait risqué de compromettre notre entreprise. Nous avons préféré vous attirer ici. Ce fut pour nous un jeu que de vous enlever, la nuit dernière. Mais je ne veux pas vous faire languir plus longtemps. Vous subirez le même sort que Bel Hansum. La douce asphyxie...

— Vous pouvez nous tuer, nous torturer, dit Chinfong d'une voix calme, mais vous serez tous châtiés un jour...

Serul ricana, rajusta sa toge qui avait glissé sur son épaule, et reprit :

— Arrivons enfin à celui qui fut le principal et le plus dangereux de nos adversaires. C'est de vous que je parle, mon cher Monsieur Dominguez. Vous êtes sans doute, parmi ces messieurs, le plus étonné de me voir ici. Je vais m'offrir le plaisir de vous donner quelques explications. Vous m'avez demandé l'autre jour, après m'avoir giflé, de vous faire des aveux. La gifle, je ne l'ai pas digérée, et elle sera payée, soyez en sûr. Quant aux aveux, je vais vous les faire, puisque vous voulez tout savoir. Vous êtes très habile d'avoir découvert que Sourya IV et quelques-unes de ses sœurs étaient droguées. Eh bien, oui, c'est nous qui les droguons, afin de les abrutir suffisamment pour qu'elles deviennent dociles. Nous continuons d'ailleurs avec succès. Elles aiment beaucoup le *tchahin*, après y avoir goûté. Et elles sont comme tous les drogués, n'est-ce pas ? Elles en redemandent. Je suis fier d'avoir mis au point la méthode propre à les asservir, la méthode qui mènera les Triangles Bleus au pouvoir d'ici quelques mois. Je vais même vous faire une confidence. Nous aurions pu commencer nos opérations sur Vénus, et avec plus de facilité encore que partout ailleurs. Mais nous avons préféré nous attaquer d'abord à la Terre. Quand les deux tiers des Amies terrestres seront tombées sous notre coupe, nous aurons gagné la partie. Et nous la gagnerons. Car dès qu'elles ont pris goût à la drogue, les Amies savent se taire... Elles nous obéissent, à nous, leurs pourvoyeurs de félicités...

Hans Dominguez serrait les dents. Il pensait à sa femme, à ses fils, qui vivaient sur une lointaine planète. Il pensait à Noa et à Tid Bregham, et au petit Lud qui ne serait pas délivré. Il n'avait plus qu'un désir faire bonne contenance jusqu'au bout.

— Mais continuons les aveux, poursuivit Serul. C'est moi qui ai volé dans votre bureau la lettre de Breg Alcine. Je voulais savoir exactement ce qu'il vous racontait. C'est moi qui ai fait périr au moyen d'un poison indécélable – le *frirgin*, si vous voulez tout savoir – les trois Soigneurs dont la mort vous a tant intrigués. Le troisième avait surpris un de nos hommes en train de droguer Sourya. C'est moi qui ai fait exécuter Jorge Mirnoff, et l'exécutant fut Lier Krishni, le Soigneur en second de cette même Amie. Tout cela je l'ai fait sans la moindre hésitation, sans le moindre scrupule, pour la cause sacrée des Triangles Bleus. Nous briserons de même tous ceux qui se mettront en travers de notre route.

Il fit de ses deux mains, avec une grimace farouche, le geste de briser quelque chose. Puis il reprit son sourire narquois.

— Vous êtes habile, mon cher Dominguez, mais vous ne l'êtes pas

assez. Il fallait à tout prix que je vous élimine, vous et Tid Bregham. Nos hommes l'ont tenté. Mais ce sont des tireurs maladroits. Vous avez pris beaucoup de précautions, mais pas assez. Tid n'a pas pensé qu'on pourrait s'en prendre à son fils. Il a eu tort. Nous ne reculons devant rien pour parvenir à nos fins. Lud Bregham a été enlevé sur mon ordre par Sinbald – cet imbécile qui s'est fait prendre par vous, mais qui n'a pas parlé parce qu'il ne savait que trop ce qui l'attendait s'il le faisait. Et c'est très délibérément, je le confesse, que j'ai participé à cette opération en empêchant Noa de courir au secours de son fils et de donner rapidement l'alarme. Tout cela est très clair, n'est-ce pas ? De même vous admettez facilement que c'est moi qui ai lancé à Tid Bregham des messages télépathiques pour lui faire connaître nos conditions et le mettre ainsi hors-jeu. Mais il y a une chose que certainement vous ne vous expliquez pas, et c'est ce qui s'est passé chez moi l'autre nuit, entre vous et moi. Vous manquez de psychologie, Dominguez. Il était clair qu'après l'incident survenu chez Bregham au cours de l'après-midi, vous viendriez me demander des explications. Tid aurait pu le faire lui-même, évidemment, et cela n'aurait rien changé. Mais j'avais la conviction que ce serait plutôt vous, et qu'au besoin, vous démoliriez mes robots pour parvenir jusqu'à moi. Notez bien que l'occasion eût été belle de vous abattre à ce moment-là. Mais je vous répète que je jugeais préférable de ne pas multiplier sur Terre les morts brusques. Au surplus, cela aurait pu être dangereux pour moi, car au moins Bregham, et peut-être d'autres, savaient où vous alliez. Enfin, je désirais faire plus ample connaissance avec vous... Cela m'amusait, car j'ai bien le droit de m'amuser un peu... Je désirais en outre apprendre de votre bouche où vous en étiez et quels étaient vos projets, à vous et à vos amis. Alors j'ai préparé la petite mise en scène que vous savez. Je n'étais pas drogué, mais je possède quelques dons de comédien. Je ne me drogue jamais, et je ne bois que très peu... À Calcutta, vous m'avez vu sortir d'une fumerie d'opium. J'étais simplement allé m'y entretenir avec quelques Triangles Bleus. Tout était bien prêt quand vous êtes arrivé à mon domicile, et je crois que j'ai joué le jeu convenablement. Comme vous êtes un cœur sensible, vous êtes tombé, tête baissée, dans le panneau de la lettre, préparée tout exprès pour vous – ou pour Tid. Je n'ai eu un moment de crainte que quand vous m'avez demandé de dénuder mon épaule droite. Mais j'avais pensé à cela aussi, et collé sur mon insigne une pellicule imitant assez bien la peau. Vous vous êtes contenté d'un simple coup d'œil, et le tour était joué !

Hans Dominguez serrait les dents de plus en plus fort. Comment avait-il pu se laisser prendre à cette comédie diabolique, lui à qui Serul inspirait si peu de confiance ? Mais la voix sarcastique continuait :

— Voilà mon cher. Voilà comment je suis devenu finalement votre confident et votre associé, après vous avoir fait croire que je n'étais jamais venu sur Vénus parce que l'espace me donnait le vertige ! Sur Vénus, j'y suis venu vingt fois, j'y ai fait de long séjours – sous un faux nom, il est vrai. J'ai mis sur pied l'organisation des Triangles Bleus, qui est appelée à régner sur l'univers. Mais la comédie est finie, et une fois de plus nous sommes vainqueurs. Tid Bregham subira bientôt le même sort que vous tous. Car il ne perd rien pour attendre, lui non plus. Il en sera de même de Breg Alcine, de Sylvo Craig, de tous ceux qui se sont dressés contre nous. Noa Bregham, qui m'inspire toujours un très vif désir, sera à moi de gré ou de force. Quant à son fils... Eh bien, son fils, je ne sais pas encore ce que j'en ferai... Peut-être le prendrai-je à mon service pour qu'il cire mes bottes quand j'irai à la chasse aux *holdings* ou aux *sibils* dans les forêts de Vénus. Mais en voilà assez. Arrivons-en à la sentence. Hans Dominguez, je vous condamne à...

La lumière s'éteignit brusquement.

Hans se demanda ce qui se passait. Etait-ce encore une de ces inventions théâtrales pour lesquelles Serul semblait avoir tant de goût ? Voulait-il impressionner davantage encore ses victimes ? Un silence total régnait dans la salle, et l'obscurité était absolue. L'astronaute éprouvait un bizarre engourdissement...

CHAPITRE XI

La lumière revint au bout d'une minute.

Hans Dominguez avait l'impression qu'il allait sombrer dans l'inconscience, sans comprendre pourquoi.

Au milieu de la salle, dans l'espace vide entre ceux qui jouaient le rôle de juges et ceux qui faisaient figure de condamnés, deux hommes que l'astronaute n'avait pas encore vus se tenaient debout. Ils étaient vêtus de costumes de touristes et il ne les voyait que de dos.

L'un d'eux, le plus grand – il était même très grand – se retourna. Il avait un visage impassible et froid. Pendant un instant il considéra de ses yeux perçants les six condamnés qui étaient toujours assis sur leurs chaises, les mains liées. Puis de nouveau il fit face aux juges et s'immobilisa.

Hans se demandait si cela ne faisait pas encore partie de la comédie. Peut-être était-ce les bourreaux qui venaient les chercher ? Mais pourquoi Serul s'était-il interrompu au milieu de sa phrase ? Et qu'importait ! Les pensées de l'astronaute se brouillaient de plus en plus, et soudain il perdit totalement la conscience des choses.

Quand il revint à lui, il avait la tête horriblement lourde, et il n'osait pas ouvrir les yeux. En portant ses mains à son front, il sentit que les liens qui les immobilisaient avaient disparu. Une voix qui lui semblait familière, sans qu'il pût l'identifier, prononça son nom, tandis qu'une poigne le secouait :

— Dominguez ! Réveillez-vous...

Il ouvrit les yeux et s'exclama :

— Breg Alcine !

Puis une pensée terrible lui traversa l'esprit :

— Vous aussi, s'écria-t-il sur un ton de mépris, vous êtes des leurs ! Alcine souriait.

— Mais non, Hans... Et je crois que nous sommes arrivés à temps... L'astronaute avait du mal à comprendre qu'il était sauvé. Ses

pensées tourbillonnaient encore dans sa tête en désordre. Auprès d'eux, le bizarre personnage au visage impassible était en train de défaire les liens de Bel Hansum. Sur l'estrade, les « juges » se tenaient toujours immobiles, les yeux fermés. Il en était de même des hommes aux torses nus qui montaient la garde le long des murs et derrière eux.

— Mais comment avez-vous fait ? balbutia Hans. Vous n'êtes que tous les deux ?

— Oui, tous les deux.

— Mais comment avez-vous fait ? Pourquoi sont-ils tous endormis ? Pourquoi nous sommes-nous endormis nous aussi ?

Hans ne parvenait pas à comprendre. De tout ce qu'il avait vu jusque-là, c'était ce qui lui semblait le plus étrange.

— Je vous expliquerai plus tard, lui dit Alcine. Tenez, avalez cette pastille. Cela vous éclaircira rapidement l'esprit.

L'astronaute obéit machinalement. Il répéta pour la troisième fois :

— Comment avez-vous fait ?

— C'est Azra qui vous a sauvés, dit Alcine.

— Azra ?

— Oui, Azra. Je vous expliquerai. Mais pour l'instant il nous faut interroger ces gens.

— Les interroger ? Ils dorment...

— Ils n'en répondront que mieux.

Les compagnons de Hans Dominguez semblaient aussi ahuris que lui. Mais ils commençaient à comprendre qu'ils étaient sauvés, et des sourires éclairaient leurs visages. Hans saisit les mains d'Alcine et les serra avec effusion.

— Je ne sais comment vous remercier, cher ami...

— C'est surtout lui qu'il faut remercier, dit Alcine en se tournant vers le grand gaillard qui l'accompagnait. Je vous présente Tach Zara.

Ce dernier tendit la main à Dominguez et la lui serra vigoureusement, mais sans se départir de son impassibilité. Il serra aussi, en silence, les mains des autres rescapés. Puis l'inconnu retourna, avec Alcine, au milieu de la salle.

— Serul, dit Tach Zara d'une voix un peu rauque, vous allez nous dire tout ce que nous désirons savoir.

Jan Serul n'ouvrit pas les yeux, ne bougea pas, mais il répondit sur un ton monotone et presque impersonnel :

— Oui, je vais vous dire tout ce que vous désirez savoir.

— Où est le jeune Lud Bregham ?

— Le jeune Lud Bregham est à cinq cents kilomètres d'ici, dans une hutte au milieu de la forêt des Vinhems. Le point exact est à soixante kilomètres au nord d'un petit village qui se nomme Fisil, et à un kilomètre à l'est du point de jonction de la rivière Zin et de la rivière Hista.

— Quels sont les chefs des Triangles Bleus ?
— Feg Lohan et moi-même. Mais surtout moi.
— Combien votre organisation compte-t-elle de membres sur Terre et sur Vénus ?

— Sur Terre, exactement cinq cent douze. Sur Vénus, exactement trois mille six cent quatre.

— Avez-vous des adhérents sur d'autres planètes ?

— Non, pas encore.

— Combien y a-t-il d'astronautes parmi vous ?

— Douze.

— Combien de Sages sur Vénus ?

— Quatre.

— Et sur Terre ?

— Moi seul.

— Où est la liste de vos membres ?

— Ici. Dans une pièce voisine.

L'interrogatoire se poursuivit longtemps. Tach Zara entraînait dans les détails les plus minutieux. Sa voix était grave, rauque, bien timbrée, sans nuances. Serul répondait immédiatement à chaque question, sans la moindre hésitation, d'une voix neutre. Les autres Triangles Bleus furent aussi minutieusement interrogés. Et cela dura toute la nuit.

« Que tout cela est donc étrange », pensait Hans Dominguez. Il pensait aussi à la joie qu'allaient avoir bientôt Noa et Tid Bregham, ainsi que le jeune Lud.

*

* *

— Oui, dit Alcine, c'est Azra qui vous a sauvés. Mon rôle personnel a été assez mince, mon cher Hans. Mais je me suis efforcé de le remplir de mon mieux. Je n'y ai d'ailleurs pas grand mérite. Car je suis, pour quelques jours encore invulnérable.

— Invulnérable ? s'exclama Dominguez.

Les deux hommes se promenaient dans la forêt, aux abords du repaire des Triangles Bleus. Le jour venait de poindre, après cette nuit qui pour eux avait été fantastique.

— Eh oui, invulnérable, reprit Alcine, et grâce à Azra. Elle m'a doté d'une sorte de carapace magnétique. J'ai pu en mesurer hier matin l'efficacité, car nous avons essuyé des coups de feu en voulant pénétrer dans un des repaires des Triangles Bleus, quelque part au nord de Bent-Hoga.

— Inouï... Depuis quand êtes-vous sur Vénus ?

— Depuis avant-hier soir.

— Eh bien, vous avez été vite en besogne... Mais qui est cet

étonnant personnage qui vous accompagne, qui ne sourit jamais, et qui m'a l'air de disposer de pouvoirs singuliers ?

— Tach Zara... Me promettez-vous sur l'honneur de ne jamais divulguer à qui que ce soit ce que je vais vous dire ?

— C'est juré.

— Eh bien, tenez-vous bien. Tach Zara n'est pas un homme.

— Pas un homme ?

— Non. Et pas un robot non plus... Un androïde, si vous voulez. Azra l'a créé de toutes pièces. Pour régler l'affaire des Triangles Bleus. Etant donné le caractère particulier de celle-ci, elle n'a pas voulu recourir à ses sœurs vénusiennes ni même à ses sœurs terrestres. Elle préfère que le secret soit à jamais gardé sur ce qui s'est passé. Elle estime toutefois que Tid Bregham et vous, vous méritez d'être mis au courant sous la foi du serment. C'est Zara lui-même qui m'a fait part de son désir. Peut-être étendra-t-elle cette faveur à Pol Chinfong, à Bel Hansum et à votre ami Dougless lorsqu'elle saura avec quel courage ils sont intervenus eux aussi. Pour en revenir à mon compagnon, sachez donc qu'il est l'émanation la plus directe et la plus étonnante d'Azra. Son nom même, comme vous pouvez le constater, n'est que l'anagramme de celui de notre grande Amie. C'est un être singulier, extraordinaire. Vous avez déjà noté qu'il ne sourit jamais. Il a la voix un peu rauque. Et quand on le connaît bien, on remarque encore d'autres particularités qui le font différent de nous. Mais Azra n'a pas eu le temps de figoler. J'ai cru comprendre que si elle avait pu me doter des pouvoirs qu'elle lui a donnés, elle l'aurait fait au lieu de le créer de toutes pièces.

— Inouï, répéta Hans. Mais quels sont ses pouvoirs ?

— Il me les a indiqués lui-même. D'abord, naturellement, il est invulnérable – et probablement pour une plus longue durée que moi. Ensuite il possède les deux facultés qui étaient nécessaires et suffisantes pour mener à bien cette mission premièrement un pouvoir de détection prodigieusement subtil, qui lui a permis de repérer, dans Bent-Hoga, les gens qui ont des triangles bleus tatoués sur l'épaule, et deuxièmement un pouvoir hypnotique grâce auquel il peut immobiliser et endormir les êtres vivants dans un rayon de cinquante mètres autour de lui, et les obliger à dire la vérité quand ils sont sous l'effet du sommeil hypnotique.

— Prodigieux.

— Vous comprenez que dans ces conditions ce fut pour nous presque un jeu d'enfant que de parvenir jusqu'ici et d'y faire ce que nous y avons fait. Dès notre arrivée sur Vénus, avant-hier, nous nous sommes mis en quête d'un Triangle Bleu. Nous n'avons pas tardé à en découvrir un. Nous l'avons suivi. Il nous a menés tout droit à un de leurs repaires. C'est là que nous avons essayé des coups de feu, et des

jets de pistolets thermiques. Mais ces gens, une douzaine, furent vite endormis. Ils dorment d'ailleurs encore. Malheureusement, leur interrogatoire ne donna rien. Ils ignoraient tous quels étaient leurs chefs. Il fallut renouveler trois ou quatre fois l'opération pour trouver la bonne piste. Mais hier en fin d'après-midi nous avons mis la main sur un Triangle Bleu qui savait. C'est un des quatre Sages de Bent-Hoga qui participent au complot, et un des chefs du mouvement. Il savait même ce qui allait se passer ici. Inutile de vous dire que nous sommes accourus. Nous avons assisté à la fin de la séance... Nous étions près de la porte, au bout du couloir, après avoir endormi une quinzaine de ces brutes que nous avons rencontrées chemin faisant.

— Cher Alcine, quelle chance ! Je croyais bien ma dernière heure venue. Et que va-t-on faire de ces gens-là ?

— C'est Azra qui décidera. Aucun de nous, je pense, ne la chicanera sur sa décision. En attendant, on les laissera endormis. Mais je crois qu'il est temps d'aller délivrer le jeune Lud et de lancer un message à ses parents pour qu'ils regagnent la Terre au plus vite.

*

* *

Huit jours plus tard, la maison des Bregham était en fête.

Les maîtres des lieux n'étaient pas là, mais on les attendait d'une minute à l'autre. Dans le salon de conversation, se tenaient Breg Alcine, Pol Chinfong, Bel Hansum, Flid Dougless, qui bavardaient avec animation. Dans un coin, Lud était assis sur les genoux de Hans Dominguez, et Dikky était sur les genoux de Lud.

Les deux robots domestiques, Floff et Fleff avaient garni la pièce de fleurs magnifiques. Ils venaient d'apporter des boissons rafraîchissantes.

Lud expliquait à Dikky ce qu'il avait vu et fait sur Vénus.

— Tu comprends, Dikky, là-bas ce n'est pas comme dans notre jardin. Tous les arbres sont bleus. Et j'ai vu des *boldings*, tu sais, des *boldings* en liberté. J'ai même entendu hurler un *séril*.

Floff entra précipitamment dans la salle.

— Les voilà !

Tout le monde se précipita dehors.

Noa Bregham et son mari, malgré les fatigues de leur long voyage, étaient rayonnants. Lud se précipita dans les bras de sa mère, puis dans ceux de son père. Il y eut une longue minute d'effusion. On riait, on pleurait de joie, on s'embrassait, on se serrait les mains. Lud montra l'endroit où il avait été enlevé par un vilain gros homme aux joues rouges qui était habillé en touriste. Mais il n'avait pas eu le temps de crier beaucoup. L'homme lui avait mis quelque chose sur la

bouche et il s'était endormi aussitôt.

Après une heure de conversation générale, Tid Bregham se retira dans la serre avec son cousin et Breg Alcine.

Hans Dominguez exposa alors – ce qu'il n'avait pas voulu faire devant Noa et le jeune Lud – les événements qui s'étaient déroulés sur Vénus, et dans quelles conditions il avait été mis fin à l'activité des Triangles Bleus.

Tid Bregham, qui ignorait encore tout de ce qui s'était passé, fut stupéfait d'apprendre le rôle joué par Serul.

— Moi qui le plaignais sincèrement ! dit-il.

Il fut plus stupéfait encore en apprenant comment le drame s'était terminé.

— Tous les Triangles Bleus, précisa Alcine, aussi bien sur Terre que sur Vénus, sont désormais hors d'état de nuire.

— Que va-t-on faire de tous ces gens-là ? demanda Tid.

— Il est certain, dit Alcine, que plusieurs d'entre eux mériteraient la mort. Telle est du moins mon opinion et celle de Hans. Mais Azra s'est refusée à recourir à une mesure aussi brutale. Elle déclare qu'elle ne se reconnaît pas le droit de faire périr qui que ce soit pour quelque raison que ce soit. Les Triangles Bleus seront discrètement déportés dans une planète lointaine et inhabitée où on leur donnera les moyens de subsister. Ils sont tous censés être volontaires pour cette colonisation, en sorte que le public ignorera la vraie raison de leur départ. Un premier convoi, dans lequel figurent tous les chefs du mouvement, a décollé de Bent-Hoga quelques instants avant que nous quittions nous-mêmes Vénus.

— C'est sans doute la meilleure solution, dit Tid. Et que deviennent les Amies qui ont été droguées ?

— Je rentre précisément de Calcutta, dit Alcine. J'y étais allé avec Tach Zara. J'y ai passé la journée d'hier. Nous avons commencé la cure de désintoxication de Sourya IV et de ses sœurs du voisinage. Nous avons opéré en suivant les utiles conseils que nous a donnés Azra. Je crois que tout ira bien. Près de la moitié des Soigneurs de Sourya faisaient partie des Triangles Bleus. Ils sont endormis pour le moment et vont être expédiés sur Vénus. En revenant ici, j'ai fait un crochet par Taschkent, où je me suis entretenu directement avec Azra. Elle est naturellement enchantée que tout se soit terminé si vite et si bien. Et elle m'a reparlé de vos préoccupations d'un ordre plus général, mon cher Tid. Elle m'a toujours l'air très bien disposée pour faire quelque chose dans le sens que vous souhaitez et que nous souhaitons tous.

— Tout est donc pour le mieux, dit Tid Bregham.

Ils restèrent un moment silencieux.

Tid semblait un peu rêveur.

— Je pense, dit-il, à cet étrange Tach Zara dont l'intervention a été décisive. Je serais curieux de le voir. Il m'intrigue beaucoup. J'aimerais faire sa connaissance... Est-ce possible ?

— Je ne sais pas, dit Alcine. Quand je l'ai quitté, il est resté auprès d'Azra. J'ignore quels sont les projets de notre grande Amie en ce qui le concerne...

Hans Dominguez parut hésiter un instant. Puis il dit :

— Je me demande ce qui se passerait s'il prenait fantaisie à notre grande Amie de créer d'autres Zara... D'en créer beaucoup... Peut-être y aurait-il là, pour l'espèce humaine, une menace à longue échéance... Je préfère ne pas y penser, et ne me souvenir que d'une chose c'est cet étonnant Zara qui nous a tous sauvés d'une mort certaine.

Ils restèrent un long moment silencieux, méditant sur le récent passé et sur l'avenir.

Mais le jeune Lud fit irruption dans la serre en criant joyeusement.

— Papa, papa... Je ne suis pas d'accord avec Dikky. Il dit que c'est l'heure où il doit me donner une leçon. Et moi je lui ai dit que tu m'avais accordé huit jours de vacances. Mais il ne veut pas me croire. Viens le lui dire, toi...

FIN

[1] Voir : « Terre, Siècle 24 » et « An... 2391 » dans la même collection.